

présence du futur

dominique douay

l'impasse-temps



denoël

L'impasse-temps

OceanofPDF.com

DOMINIQUE DOUAY

L'impasse– temps

Roman

DENOËL

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR AUX MÊMES ÉDITIONS

Strates
Cinq solutions pour en finir

© © by *Éditions Denoël*, 1980
19, rue de l'Université, 75 007 Paris

OceanofPDF.com

1.

Marie me quittait. Marie m'avait déjà quitté ; pour elle, je n'étais déjà plus qu'un souvenir gris et rose, couleur de carte postale pour conscrit de la Grande Guerre. Je le lisais dans ses yeux. Les paroles étaient inutiles.

« Je suis très triste, tu sais, se crut-elle pourtant obligée de dire.

— Erreur. » Le ton badin que j'affectais ne correspondait pas à mon humeur. Pas exactement. « Ce que tu prends pour de la tristesse, c'est une forme de pitié. Tu as pris ta décision, et... Bon, cette décision, quand tu as commencé à l'envisager, ça a peut-être été une sorte de déchirement, mais maintenant tu as dépassé ce stade, sinon tu aurais attendu encore un peu. C'est humain. On cherche tous à souffrir le moins possible... Seulement moi, tu penses que je n'étais pas préparé à cette nouvelle, alors tu as mal en songeant à la douleur que je dois éprouver. »

Ses lourdes boucles châtaines oscillèrent, amplifiant son geste de dénégation. Bien sûr, elle ne pouvait pas être d'accord avec ma vision des choses. Trop terre à terre. Il lui fallait le chant rauque et doux d'un violoncelle, je lui offrais le rapport froid et distancié d'un clinicien. « Tu as toujours cherché à disséquer les pensées des gens », murmura-t-elle, comme un reproche. Elle n'avait pas tort : j'aime bien donner des explications à tout, y compris à ce que mes semblables ont dans le crâne. Psychologie de pacotille à laquelle je ne crois pas moi-même : je suis tout à fait capable d'avancer une hypothèse à un moment pour soutenir son contraire dans les minutes qui suivent. Devant un auditoire différent, de préférence ; je déteste qu'on relève mes contradictions.

Sur ces entrefaites, le garçon est arrivé avec nos consommations. Il a posé devant moi un carré de carton portant Heineken en lettres gothiques, Marie a eu droit à une petite théière brune, à une tasse avec sous-tasse et à une sébile contenant trois cubes de sucre. Non raffiné, évidemment : cette saison-là, tous les bistrots de la rive gauche paraissaient s'être donné le mot. Pour finir, il m'a alloué un demi et a glissé la note sous le carton

Heineken qui s'imbibait déjà de mousse. J'ai pris le verre et l'ai porté à la hauteur de mes yeux. À travers le liquide, le décor prenait des allures surréalistes, je n'aurais pas été surpris d'y voir surgir une montre molle échappée d'une toile de Dali. Des lignes courbes partout, des visages de poissons endimanchés ; un monde subaquatique glauque et flou, à l'image de mes pensées...

« O.K. », dis-je, et cette expression ne visait rien de précis, si ce n'est la constatation pure et simple d'un désaccord qui ressemblait à une défaite. « Il n'y a plus rien à dire. Plus rien à faire. Ça ne servirait à rien de déguiser cette scène en tragédie. » Pas brillant, mais je n'ai jamais eu le sens des formules définitives. En général, elles me viennent à l'esprit bien après l'instant où il m'aurait fallu les prononcer.

Là-dessus, je me suis levé. Je l'ai laissée là, avec son thé, mon demi, et l'addition. Et, je l'espère, dans la bouche le goût saumâtre de la frustration. Assez mesquin, d'accord, mais je n'avais pas le choix de la vengeance. Et, puérilement, je désirais me venger – même en sachant déjà que le moment arriverait fatalement où je le regretterais. Je me suis éloigné entre les tables sans lui accorder un regard. Elle ne me regardait pas non plus ; pas directement du moins, mais je savais qu'elle suivait mon reflet dans la vitre. Enfin, je peux me tromper, mais c'est ce que j'aurais fait à sa place.

Dehors, l'hiver n'en finissait plus de rendre l'âme. Il ne faisait pas très froid, mais l'humidité omniprésente vous collait à la peau. Impossible de dire si les gouttelettes microscopiques qui vous piquaient le visage provenaient des nuages gris fer qui occultaient le ciel ou si elles constituaient une sorte de brouillard très diffus. L'image d'une énorme et impalpable amibe phagocytant Paris quartier après quartier se forma spontanément dans mon esprit, et je l'examinai un instant avant de la faire disparaître. Rien de bien neuf, dans cette idée : je me souvenais avoir déjà lu un truc de ce genre quelque part. Dans un magazine américain des années soixante, probablement. Avec New York à la place de Paris, et les buildings de Manhattan en train de se dissoudre. Oui, la vignette contenant cette vision apocalyptique me revenait en mémoire, nantie de tous ses détails... à côté de ça, même si je dessinais un plan des tours de la Défense noyées dans la masse translucide d'un immense être protoplasmique, tout ce que je pourrais imaginer ne tiendrait pas la comparaison. Les Américains ne connaissent pas leur chance. Le gigantisme, ils le côtoient tous les jours.

Pas étonnant s'ils tiennent le haut du pavé dans la bande dessinée-catastrophe. Ou dans le film-catastrophe, mais là on sort de mon domaine. Enfin, disons dans la catastrophe en tout genre. Sans gigantisme, pas de catastrophe exploitable sur le plan graphique. Une fois de plus, l'erreur que j'avais commise, à la suite d'un succès d'estime pris à tort comme une consécration, en me spécialisant dans ce genre, m'apparut comme une renonciation. Où en étaient-ils, ceux qui avaient débuté en même temps que moi, hein ? Certains passaient la moitié de leur temps aux États-Unis – là-bas, on se les arrachait à prix d'or – d'autres avaient choisi la sécurité et occupaient des places de responsabilité dans des magazines ayant pignon sur rue. Moi... eh bien ! j'en étais toujours au même point que dix ans auparavant. Les périodes de vache maigre, la hantise de voir refuser mes planches. Rien de changé. Des cheveux en moins, des pattes d'oie en plus, mais à part ça... Et il y avait tout à parier pour que dans dix ans, j'en sois encore au même stade. Avec encore moins de cheveux, encore plus de rides et des rhumatismes en prime.

Bien sûr, tout n'était pas aussi noir que je voulais bien le voir à cet instant. J'ai peut-être moins bien réussi que d'autres, mais je n'ai pas trop à me plaindre : j'en connais qui ont été obligés de laisser tomber la B.D. uniquement parce qu'il faut bien vivre. Non : si j'avais l'impression d'un immense ratage de toute mon existence, c'était peut-être à cause de la grisaille du ciel, mais surtout parce que Marie venait de me signifier mon congé. Je suis comme ça : le moindre échec, et j'ai l'impression d'avoir toujours tout raté. Une forme de masochisme, au fond, doublée d'une bonne dose d'égoïsme.

De l'autre côté du boulevard, le drugstore Saint-Germain luisait de tous ses feux, et je me suis souvenu que je n'avais pas encore acheté *Le Monde*. À cette heure, les kiosques venaient sans doute de réceptionner la dernière édition. Mais le kiosque installé sur ce trottoir-ci était pris d'assaut par la foule qui surgissait de la bouche de métro ou s'y engouffrait. Quand au drugstore, il me parut hors de portée. Le feu était au vert, et entre lui et moi il y avait le flot incessant et rageur des voitures. Vacarme des moteurs, friselis des pneus sur la chaussée humide. Je n'ai pas eu le courage d'attendre et lui ai tourné le dos. Rue des Saint-Pères, direction la Seine. Chemin faisant, ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à me procurer le journal.

Plus la Seine approchait, plus l'atmosphère se gorgeait d'humidité. Putain de printemps ! ai-je pensé avec hargne en considérant les gouttes qui dégouлинаient de mon blouson et dessinaient de larges traînées sombres sur mon pantalon. Au coin de la rue de l'Université, j'ai hésité à prendre sur la gauche. À une centaine de mètres de là, il y avait une maison d'édition avec laquelle je travaillais assez régulièrement. Des couvertures de romans, des illustrations... enfin, de quoi arrondir les fins de mois. Une petite visite de courtoisie ? Avec ça, ils étaient toujours en train de fêter quelque chose, là-bas, un prix littéraire par-ci, un anniversaire par-là, à croire qu'on sortait automatiquement les verres en fin d'après-midi. Il devait faire chaud, dans les bureaux soudain convertis en arrière-salles de bistrots, et je commençais à sentir la brûlure de l'alcool sur mon palais. Oui, un petit whisky pourrait suffire à me faire voir la vie sous des dehors plus roses. Et puis il y a des femmes, des tas de femmes, peut-être que. Mais j'ai poursuivi ma route en direction de la Seine. Tant pis pour le whisky, tant pis pour les femmes supposées faciles et sans histoires. D'ailleurs je me demande si je n'avais pas envisagé cette possibilité uniquement pour savourer le douloureux plaisir de me la refuser. Sans que j'en aie vraiment conscience, ce dont j'avais envie, c'était de solitude. Le goût du pathos. Être seul, non pas pour faire le point, raisonner en adulte, mais pour m'enfermer dans mon cinéma miteux, passer et repasser en esprit la rupture d'avec Marie, m'apitoyer sur mon sort. Quand je parlais de masochisme...

Et encore maintenant, au moment d'écrire ces lignes, c'est encore du masochisme qui me fait me dépeindre plus ridicule que je ne suis. En réalité, je crois constituer, sur ce plan comme sur d'autres, une sorte de stéréotype. L'individu moyen, c'est moi. L'adulte dont je parlais, celui qui s'analyse froidement, qui agit en toute logique, cet être-là n'existe pas. C'est nous qui l'avons créé, nous les adolescents perpétuels, parce que cette image nous reconforte. Qu'elle donne un sens au vieillissement. Qu'elle nous permet d'affronter des situations pour lesquelles nous ne sommes pas faits. Ou alors, s'il existe, cet adulte au regard tourné vers l'avenir, aux mâchoires serrées, je le plains. Sincèrement.

Bref. J'ai continué à marcher comme un somnambule, à peine conscient des voitures qui me frôlaient, de la foule qui s'agitait en tous sens autour de moi, pressée d'échapper à l'humidité glauque de ce début de soirée. Je me souviens de m'être étonné de l'ombre qui tombait déjà sur la capitale – en

novembre, d'accord, mais en avril, les jours sont plus longs. Mais il ne s'agissait là que d'une pensée parasite, machinale. Mon cerveau fonctionnait au ralenti autour de quelques idées-force. Marie. Moi. L'échec.

J'ai dû me tromper de rue, car à un moment je me suis rendu compte que je marchais tout droit vers l'esplanade des Invalides. Cette découverte m'a empli de perplexité, et j'ai rebroussé chemin, déboussolé, soudain incapable de me souvenir du trajet à parcourir pour regagner ma chambre d'hôtel. Heureusement, il y avait un bar-tabac, à quelques dizaines de mètres de là, et sa carotte rouge et luisante m'est apparue comme un phare dans cet univers qui se refusait soudain à ma compréhension. Je m'y suis engouffré, me suis faufilé jusqu'au bar. Le café brûlant m'a remis les idées en place.

« Sale temps », m'a dit le serveur en poussant vers moi la boule contenant les dominos de sucre. J'ai acquiescé de la tête en m'emparant de deux parallélépipèdes. Ce n'est qu'après avoir ôté son emballage de papier au premier que je me suis rappelé que j'avais déjà bu mon café. Mon expression déconfitte a ramené sur moi l'attention du serveur.

« Vous en prenez un autre ? »

J'ai donc bu un second café avant de repartir affronter les brumes de cet hivernal début d'avril. Cet intermède dans le bruit et la chaleur du café était parvenu à me faire oublier quelques instants Marie et mon narcissisme. Les lueurs estompées et la bruine glaciale les firent resurgir.

L'ombre avait fait place à la nuit lorsque j'atteignis la Seine. De l'autre côté du fleuve, c'est à peine si l'on pouvait distinguer la lourde masse obscure des Tuileries, nimbée d'un halo vaguement luminescent.

Parvenu au milieu du pont, j'eus soudain l'impression que celui-ci s'était évanoui, me déposant à la surface de l'eau. Je n'étais pas dupe de cette illusion, bien sûr : j'entendais mes pas résonner sur l'asphalte du trottoir, sur ma droite se trouvait toujours la large balustrade de pierre de taille supportant, à intervalles réguliers, les lampadaires très fin de siècle qui éclairaient ma progression. Mais la luisance de la chaussée bitumée égalait celle de la Seine ; des plages d'un noir profond que réveillait çà et là un reflet diffus.

Mon métier exigeait que je sois sensible aux images : je précise cela pour éviter le contresens. Même sans Marie et mes doutes existentiels, je me fusse arrêté pour m'imprégner de cette vision déformée du paysage, par souci esthétique certes, mais surtout parce qu'un jour ou l'autre je pouvais

avoir à dessiner une telle scène et qu'alors ce souvenir me permettrait d'en brosser directement le tableau sans avoir à en passer par de multiples esquisses. De l'utilitarisme, si on veut.

Je me suis arrêté, appuyé des deux mains à la balustrade parce que l'impression d'irréalité était si forte qu'il me fallait disposer d'un contact avec un élément dont la matérialité ne pouvait pas être discutée. Quelqu'un, qui devait me suivre d'assez près, surpris par mon arrêt inopiné, m'a heurté, si légèrement que mon attention en a à peine été distraite. J'ai entendu un « Excusez-moi » étouffé, puis les pas se sont éloignés, remplacés par d'autres.

Place du Palais-Royal, les deux kiosques à journaux étaient pris d'assaut, tout comme celui de Saint-Germain un peu plus tôt. Mais la clientèle, cette fois, était du genre costume gris et porte-documents. Des fonctionnaires du Conseil d'État et du ministère des Finances, sans aucun doute, qui achetaient là de quoi meubler une demi-heure ou plus de métro et de train de banlieue. Je me suis faufilé au sein de cette foule et ai réussi à m'emparer d'un numéro du *Monde* et à battre en retraite sans que personne ne s'aperçoive que je n'avais pas payé. Très puéril, je sais, mais cet exploit anodin m'a revigoré quelques minutes.

Le temps que j'atteigne la rue des Bons-Enfants et entre dans le couloir qui sert de réception à l'*Hôtel de Lorraine*. Là, la médiocrité du décor et l'odeur de soupe aux choux qui émanait des quelques pièces que se réservait le propriétaire ont fait réapparaître les idées noires. J'ai pris ma clé au tableau. À ce moment, un visage s'est montré dans l'encadrement d'une porte.

« Monsieur Grivat ? » s'est-il enquis. Puis, sans attendre de réponse, signe que sa question n'était que de pure forme et qu'il m'avait reconnu : « On a cherché à vous joindre au téléphone.

— Qui ? »

Il a haussé les épaules. À la main, il tenait une serviette à carreaux ; j'avais dû l'interrompre pendant qu'il prenait son repas, « Une dame. Elle n'a pas dit son nom. Elle a seulement dit qu'elle rappellerait plus tard.

— Elle a précisé quand ? »

Un autre haussement d'épaules, accompagné d'un signe de dénégation. Visiblement, une seule chose l'intéressait : retourner à sa soupe aux choux. Je me suis détourné avec au ventre l'envie de le repousser à l'intérieur de la

cuisine et de lui enfoncer la tête dans sa soupière. Non qu'il me fût spécialement antipathique, mais il était là, avec son regard indifférent, ses bajoues et sa tignasse rousse, et moi j'avais besoin de me venger de Marie, fût-ce au travers d'un tiers.

« Bon. Eh bien, j'attendrai. » Je me suis éloigné en direction de l'escalier.

« C'est ça », a-t-il marmonné dans mon dos.

Dans ma chambre, ça a été pire. Les chambres d'hôtel ont le don de me déprimer, et celle-ci possédait une sorte de raffinement dans la médiocrité qui lui faisait atteindre à la quintessence de l'art hôtelier. Un bric-à-brac de meubles disparates l'encombrait, reliquats d'héritages auxquels les propriétaires successifs avaient participé, ou, plus probablement, occasions rassemblées au hasard des arrivages dans les salles des ventes. Passé la porte, on découvrait d'abord le lit – à condition d'avoir réussi à éclairer le plafonnier ou les appliques placées à la tête du lit, ce qui, à cause de l'interrupteur à moitié cassé, était loin de constituer une évidence. Un lit faussement ventru, mais dont les ressorts vous meurtrissaient les côtes sitôt que vous tentiez de changer de position. Une armoire des années quarante nantie d'une grande glace aux reflets éteints et qui me donnait l'impression de flotter dans une eau malsaine à chaque fois que mon attention se relâchait et que mes yeux s'y posaient. Une table privée de son tiroir. Et le plus beau, enfin : un canapé à trois places, qui devait pouvoir se déplier s'il s'agissait d'héberger une famille entière, et qui mangeait l'essentiel de la place restée disponible. Ah ! J'oubliais deux tables de nuit dépareillées style Belle-Epoque, avec dessus de marbre et compartiment réservé au pot de chambre. Et puis il y avait ce plancher, couvert d'une moquette élimée et qui, affaissé au centre de la pièce, remontait en pente douce jusqu'aux murs. L'absence d'horizontalité du plafond se remarquait moins, peut-être parce que les fissures qui le traversaient de part en part accrochaient d'emblée les regards.

Tel était le point de chute que je m'étais trouvé pour ce court séjour à Paris. Dans mes moments d'euphorie, je parvenais à considérer ce décor avec humour. La veille, tandis que Marie et moi attendions le petit déjeuner, j'avais même trouvé le moyen de lui parler de Lovecraft et des *angles obscènes* qui délimitent les passages entre univers voisins. Aujourd'hui, il ne subsistait plus qu'un réduit sournoisement maléfique qui m'apparaissait comme l'expression métaphorique de mon existence.

J'ai jeté *Le Monde* sur la table et me suis couché sur le lit sans même quitter mon blouson ni défaire mes chaussures. Puis j'ai éteint.

Quelques secondes ont passé, une minute peut-être, et la sonnerie grêle du téléphone m'a fait sursauter. Me redressant, j'ai cherché d'une main le combiné, de l'autre l'interrupteur. Bien entendu, j'ai trouvé le combiné avant d'avoir éclairé. À l'autre bout, il y a eu un déclic (le taulier retourne à sa soupe, ai-je songé machinalement), puis plus rien que des parasites et une conversation fantôme, très loin, entre deux personnages à l'existence incertaine. J'ai prononcé le « allô ? » d'usage.

« Serge ? »

C'était Lise. Pas Marie, Lise. Elle me téléphonait d'une cabine publique, a-t-elle précisé en préambule, et elle ne disposait que d'un petit nombre de pièces, alors il ne fallait pas perdre de temps parce que.

Un éditeur m'avait écrit chez moi pour me proposer une collaboration à une nouvelle série de B.D. Un éditeur parisien : il valait peut-être mieux que je profite de mon séjour ici pour le rencontrer, non ?

« Une seconde, j'éclaire, l'ai-je interrompue. Tu as ses coordonnées ? »

Pendant que je les notais, mes pensées continuaient à tourner autour de Marie et de Lise. Pourquoi avais-je été déçu de reconnaître la voix de Lise – pourquoi m'étais-je attendu à entendre celle de Marie ? Marie et moi, la seule chose qui nous avait liés, finalement, c'était le lit – une fois tous les mois ou tous les deux mois, au hasard de mes déplacements à Paris. Tout le contraire d'une passion dévorante et tumultueuse. On se téléphonait de temps en temps, histoire de rappeler son existence à l'autre, de fixer la date d'une nouvelle rencontre. Je ne l'aimais pas. Je la trouvais intelligente, jolie, excitante, mais je ne l'avais jamais aimée, même si à l'occasion de ces rendez-vous prévus dans leurs moindres détails il m'était arrivé de me leurrer sur mes propres sentiments. Et elle ne m'aimait pas ; tout au plus éprouvait-elle un peu de tendresse pour ce type de douze ans son aîné qui, lors de ses rares apparitions, ne manquait pas une occasion de se conduire comme un gamin. Je ne l'ignorais pas, ce qui l'avait attirée en moi, au départ, c'était le personnage qui vît de son art. Certains hommes d'affaires aiment à se montrer en société accompagnés d'un mannequin de mode ; elle, elle m'exhibait de la même façon auprès de ses amis étudiants – mais si je me prêtais à ce jeu, c'était en toute connaissance de cause. J'aime être entouré, admiré, même si ça ne dure pas longtemps parce qu'à la longue il

n'y a rien de plus lassant pour les uns et les autres. N'empêche qu'il m'arrive de me demander si ma vocation n'aurait pas été la photo de mode, en fait. Bon, je m'égare. Toujours ce besoin de me dévaluer à mes propres yeux.

Mais Lise. Lise, c'était bien autre chose. Lise faisait partie de mon existence, tout comme, je le pense du moins, je faisais partie de la sienne. Un couple, quoi. On a beau s'escrimer à se défaire des attitudes mentales héritées de nos ancêtres, on finit toujours par se faire avoir. Et le pire, c'est que l'on sait qu'on se fait baiser par le système social en place, mais qu'on ne fait rien pour lui résister. On s'invente des trucs à côté, de petites histoires sans lendemain, on pense que ça va vous aider à sortir de l'embourgeoisement, et juste après on s'aperçoit qu'on s'est fait baiser une seconde fois. Très au point, le système judéo-chrétien revu façon petite bourgeoise du ^{XIX}^e siècle : plus vous cherchez à lui échapper, plus il se débrouille pour vous enfermer dans des schémas combinés d'avance. Ainsi moi, à ce moment, débordant soudain de culpabilité parce que, pendant les dernières heures, je n'avais pas eu une seule pensée pour Lise alors qu'elle mettait ce temps à profit pour tenter de me joindre au téléphone à propos d'une ténébreuse affaire d'édition dont, j'en aurais mis ma main à couper, il ne sortirait jamais rien de concret.

« C'est toi qui as cherché à m'appeler tout à l'heure ? » lui ai-je demandé.

Non, ce n'était pas elle. Du coup, mon sentiment de culpabilité s'est envolé. Marie. Ça ne peut être qu'elle, je n'ai donné le numéro de l'hôtel à personne d'autre.

Pourquoi désirait-elle me parler ? Des remords... non, ça ne lui ressemblait pas.

Le rire de Lise a éclaté dans l'écouteur :

« Tu sais quoi ? Le compteur du taxiphone a dû se bloquer, la dernière pièce que j'ai mise ne tombe pas. On va pouvoir se parler tant qu'on voudra. C'est chouette, non ? »

J'ai acquiescé sur le même ton, et elle a commencé à me lire un article paru dans *Le Provençal* au sujet de mon dernier album. L'auteur du papier s'était pour l'essentiel contenté de reprendre mot pour mot la prière d'insérer en l'amortissant de commentaires de son cru, et le tout avait été remanié par un claviste probablement porté sur la boisson qui avait

transformé un mot sur trois et coupé des membres entiers de phrases. L'ensemble, pratiquement incompréhensible, ressemblait à du Pierre Dac.

Saisissant une cigarette dans le paquet glissé dans la poche intérieure de mon blouson, je l'ai portée à mes lèvres et me suis mis à la recherche de mon briquet. L'objet que je ramenai avait la forme et les dimensions d'un briquet, mais ça n'était pas *mon* briquet. D'abord, je n'utilise que des briquets jetables en plastique, à cause de ma propension à les abandonner à chaque endroit où je passe, et celui-ci était en métal argenté. Ensuite, il ne ressemblait à aucun de ceux qu'on peut voir dans les vitrines des buralistes. Il est vrai que je n'accorde à ces objets qu'une attention distraite.

Le briquet de Marie ? ai-je pensé, non sans ironie. Voilà l'explication de son appel. Ni du remords ni des regrets. Simplement le désir de récupérer un objet auquel elle doit tenir.

Je l'ai tourné et retourné plusieurs fois dans ma paume sans parvenir à comprendre comment il fonctionnait. Puis je me suis aperçu qu'une pièce de métal saillait sur l'une des faces. Je l'ai pressée.

Aucune flamme n'a jailli.

Mais au moment précis où mon doigt appuyait sur la touche, la communication téléphonique s'interrompit net. Ni grésillement ni bourdonnement. Plus rien. Le silence.

Je posai le combiné sur l'oreiller et me dressai, submergé par une angoisse folle. Le téléphone n'était pas seul en cause. Le silence était partout.

2.

C'est la fin du monde, ai-je pensé tout de suite. Tout s'est arrêté de vivre. Sauf moi.

Idiot ! La fin du monde, personne n'en réchappera, sinon ce ne serait pas une vraie fin du monde.

Donc :

C'est moi qui viens de mourir. Personne d'autre que moi. Le monde continue à vivre, mais le lien qui me rattachait à lui a été tranché. Pas entièrement, puisqu'il me reste la vue.

Merde, me voilà un fantôme, à présent.

Tout cela en moins d'une seconde. Et bien entendu, l'hypothèse qui aurait dû me venir spontanément à l'esprit a été la dernière à se présenter.

La surdité.

Quand même plus plausible que la mort subite – la survie dans un univers décalé où ne subsisteraient plus que des images. Ça ne m'a pas rassuré pour autant : perdre l'un quelconque de ses sens, c'est en fait mourir un peu.

Mais cette hypothèse a eu le mérite de me tirer de mon engourdissement. J'ai levé la main vers mon oreille.

Et j'ai entendu l'étoffe de mon blouson se froisser, l'articulation de mon coude gémir.

Je suppose qu'il en avait été de même lorsque j'avais posé le combiné sur le lit et que je m'étais dressé. Mais les tympanes encore pleins du brouhaha qui venait tout juste de prendre fin, je n'avais accordé aucune attention à ces bruits minuscules. Minuscules ? Pas tant que ça. Tout le contraire, en fait. Tout est relatif. Dans le silence absolu qui baignait ma chambre, un froissement d'étoffe prenait des allures de vacarme.

Retour immédiat à la première hypothèse. La fin du monde. D'accord, ça ne correspondait pas à l'idée qu'on s'en fait habituellement, il y manquait le tonnerre et les tremblements de terre ou alors le sifflement des missiles

intercontinentaux, les murs qui se désagrègent, le soleil qui s'obscurcit, enfin tout le fatras dont le cinéma (et la bande dessinée, *mea culpa* !) nous a gavés, mais les faits s'imposaient à moi. Un silence d'une telle qualité, ce quartier n'en avait pas connu depuis que Lutèce avait jeté des faubourgs de part et d'autre de l'île où ses premières maisons s'étaient construites. Quelque chose de définitif s'était produit, et quoi de plus définitif qu'une fin du monde ?

J'ai dû rester assez longtemps immobile, l'esprit en déroute, incapable d'assimiler les implications de cette nouvelle – incapable même d'y croire vraiment. Puis mon regard s'est porté sur l'applique fixée contre le mur à la tête du lit, et qui continuait imperturbablement à diffuser une lumière égale. Un instant, cette lumière m'a paru constituer une incongruité : si tous les hommes étaient morts, comment l'électricité pouvait-elle poursuivre sa course erratique d'une centrale inconnue jusqu'à cette ampoule ? Et pourquoi cette ampoule, justement ?

L'événement m'avait sonné, mais pas au point d'empêcher toute réflexion. Si le filament de cette ampoule brûlait, il devait en être de même de tous les filaments parcourus par un flux d'électrons au moment où la chose avait eu lieu. Il ne fallait surtout pas chercher à y voir un signe du destin. Quant au fait que l'électricité continuait à s'écouler le long des câbles d'E.D.F., eh bien ! c'était la preuve que les centrales d'aujourd'hui n'avaient pas besoin d'une assistance humaine pour fonctionner. Du moins tant qu'elles auraient quelque chose à transformer en énergie.

Occultée par des doubles rideaux de reps rouge, la fenêtre ne se trouvait qu'à deux mètres de moi, mais j'ai mis un long moment à me décider à m'en approcher. Telle quelle, si inhospitalière, si biscornue qu'elle fût, cette chambre me paraissait à présent constituer l'ultime rempart entre ce qui venait de détruire le monde et moi. Modifier un seul détail de son agencement pouvait suffire à faire s'évanouir le fragile sortilège qui m'avait valu de survivre, et entrouvrir les doubles rideaux, c'était pire : c'était laisser entrer dans ce lieu clos l'image de la désolation qui l'avait oublié. Il le fallait, pourtant ; passé les premiers instants d'hébétude, je savais que les ondes de peur qui battaient tout au fond de moi finiraient bien par me submerger, alors autant subir tout de suite le sort de mes semblables.

Du lit à la fenêtre, deux mètres donc. Trois enjambées. Les trois enjambées les plus douloureuses de mon existence. Celles qui m'ont demandé le plus grand effort. D'abord parce que chaque mouvement était accompli au prix d'une lutte entre ma volonté et les pulsions qui me poussaient à me précipiter sur le lit, dans le lit, et à chercher refuge sous les couvertures, ensuite à cause du parquet qui n'en finissait plus de grincer sous mon poids – et ces grincements assourdissants me semblaient propres à attirer sur moi l'attention de ceux par qui l'événement s'était produit.

Qui étaient-ils, ceux-là ? L'Armageddon. L'ange exterminateur. Cette conviction s'était fait jour à mon insu, mais elle me paraissait maintenant constituer la seule explication possible.

Dehors, le décor était tel qu'en mes souvenirs, et ceux-ci ne dataient que de la veille. Un décor banal et médiocre, à l'image de cette chambre, de cet hôtel. Un puits d'ombre entre quatre murs obscurs dans lesquels quelques fenêtres éclairées tentaient sans succès d'apporter une note de vie. Le fond de la fosse était tapissé de carreaux de verre censés procurer de jour un éclairage minimum au logement du propriétaire situé juste au-dessous ; la lumière qu'ils laissaient filtrer était trop chiche pour me permettre de distinguer autre chose que les gravats et les papiers froissés qui les recouvraient. Quant au coin de ciel que je pouvais apercevoir en me tordant le cou, sa couleur gris jaunâtre était seulement un peu plus sombre que celle que j'avais observée tout à l'heure en rentrant à pied.

Rien que de tout à fait ordinaire, donc. S'il n'y avait pas eu ce silence...

Le silence. Quelque chose me tracassait depuis plusieurs minutes sans que je parvienne à mettre le doigt dessus. Il s'était installé brutalement sans que rien ne l'ait annoncé, et ça, c'était troublant. Si troublant que mon hypothèse de fin de monde s'en trouvait remise en cause. Tout le monde meurt d'un coup, et cet événement a lieu dans le plus grand silence ? En pleine campagne, passe encore – à condition de s'être trouvé à ce moment-là très loin, non seulement de toute agglomération, mais aussi des routes nationales et des voies utilisées par le trafic aérien. Car on peut à la rigueur admettre que la mort frappe en même temps tout ce qui est organique, mais la mobilité et le bruit ne sont pas l'apanage des seuls êtres faits de chair. Ces dizaines ou ces centaines de milliers d'automobiles qui sillonnaient les rues de Paris au moment où la vie s'était retirée de leurs passagers...

Leurs moteurs auraient dû continuer de fonctionner, non ?

Et même. Supposons que quelque chose ait anéanti en une fraction de seconde toute énergie, organique et non organique (supposition gratuite, puisque l'ampoule de ma lampe de chevet n'avait pas cessé de briller. Mais supposons tout de même). Tout ce qui se trouvait en mouvement aurait poursuivi sa route sur sa lancée. Les voitures se seraient précipitées les unes contre les autres dans un gigantesque holocauste. Un hommage plutôt bruyant à l'humanité disparue. Sans compter le sous-sol où les rames de métro lancées à pleine vitesse auraient percuté celles à l'arrêt dans les stations. Et le ciel, d'où les avions se seraient mis à dégringoler dans de grands éclaboussements de kérosène enflammé.

Or rien de tout cela ne s'était produit. Impossible. En effet, en y réfléchissant un peu plus, il m'est apparu que mes souvenirs de physique élémentaire, trop lointains, ne me permettaient pas de mettre un nom sur la force qui aurait entraîné les mobiles à poursuivre leur route. Inertie ou énergie cinétique ? Bon, dans ce dernier cas, la disparition de toute énergie aurait figé voitures et rames de métro à l'endroit qu'elles occupaient au moment du phénomène. Mais les avions ?

À moins que la pesanteur ne soit elle aussi une forme d'énergie.

La peste soit de mon ignorance ! Je tournais en rond. Mais du moins ces réflexions présentaient-elles l'intérêt de me distraire et d'écarter la peur de moi.

Car je n'avais pas peur – du moins pas aussi peur que j'aurais dû. Pas pour longtemps : je sentais un nœud d'épouvante pure gonfler quelque part au fond de moi.

Pour l'instant, j'étais encore comme anesthésié par la brutalité et l'incrédibilité du phénomène ; cet individu qui raisonnait à peu près calmement, qui échafaudait des hypothèses, ça n'était pas vraiment moi ; il y avait aussi cette autre partie de moi-même qui gémissait sourdement à la périphérie de ma conscience. Il ne faudrait sans doute pas longtemps avant que les gémissements se muent en hurlements qui briseraient les fragiles remparts de rationalité que la part restée lucide de mon ego édifiait à la hâte.

C'est peut-être cette constatation qui m'a poussé à agir. Une sorte de fuite en avant.

Cette fois, je n'ai pas pris le temps de réfléchir ; pas pris non plus celui d'écouter le vacarme provoqué par le moindre de mes mouvements. Et

pourtant, Dieu sait combien les échos éveillés par le grincement de ma porte ont résonné longtemps entre les murs de la cage d'escalier !

Passé la porte, c'était l'obscurité. J'ai pressé à plusieurs reprises l'interrupteur de la minuterie sans que la lumière vienne. Étrange : je me souvenais parfaitement d'avoir monté les marches de ce même escalier sans rien remarquer d'anormal. Mais puisque j'avais pu constater que l'électricité continuait d'alimenter les ampoules du quartier, cette anomalie ne me parut pas liée avec la disparition des bruits.

Le rez-de-chaussée était éclairé par le hall de réception. J'ai laissé la porte de ma chambre grande ouverte afin de voir où je posais les pieds, puis j'ai entamé la descente. À chaque niveau, j'ai observé une pause, l'oreille collée au chambranle des portes les plus proches, sans rien entendre d'autre que le battement régulier de mon sang dans la région des tympans. Toutes ces chambres étaient-elles inoccupées ? Probablement pas. D'ailleurs, sous certaines portes filtrait un rai de lumière. Mais ma main est restée suspendue à l'aplomb du loquet : j'avais peur de savoir.

Toujours plus bas. Mes yeux s'étaient accoutumés à l'ombre, et j'ai dévalé les deux dernières volées de marches.

Mes narines se sont emplies de l'odeur de soupe aux choux. Bon sang, comme elle me paraissait agréable, à présent ! J'aurais tout donné pour qu'au moment où je posais les pieds au rez-de-chaussée, le propriétaire apparaisse dans l'encadrement de sa porte vitrée et me jette l'un de ses regards chargés d'indifférence bovine.

Il y était. Non pas dans l'encadrement de sa porte, mais devant le casier contenant les clés des chambres. Il discutait avec un gros homme en costume brun dont une valise posée à ses côtés dénonçait la qualité de touriste.

Pour un peu, j'aurais défailli de bonheur.

« Ah, me suis-je écrié. Vous avez... ? »

Mais ma question m'est restée dans la gorge. Les deux personnages ne discutaient pas. Ils...

Ils ne faisaient rien. Ils étaient debout, l'un en face de l'autre, ils se regardaient dans les yeux, le client avait la bouche entrouverte comme s'il se préparait à dire quelque chose, mais tous deux demeuraient strictement immobiles.

L'impression de vie qui émanait d'eux était telle que l'on s'attendait à les voir s'animer d'un coup. Ils se foutent de moi, ai-je pensé en m'approchant d'eux avec répugnance. Ils vont attendre que je sois tout près d'eux, et puis ils vont se tourner vers moi d'un bloc, et moi je ferai un bond en arrière, et ils éclateront de rire.

En réalité, je crois que j'espérais follement que les choses se passent ainsi.

Mais ils n'ont bougé ni l'un ni l'autre. J'étais proche d'eux à les toucher, à présent ; je voyais bien qu'il ne s'agissait pas d'une sinistre comédie montée à mes dépens. Leurs membres étaient figés dans des attitudes qui n'avaient rien de théâtral et (signe qui m'a paru constituer une preuve déterminante) leurs paupières ne cillaient pas.

Le musée Grévin, je n'y ai jamais mis les pieds, alors j'ai pensé à celui de M^{me} Tussaud, à Londres. Pur automatisme, car ces deux personnages n'avaient à l'évidence rien de commun avec des mannequins de cire glacés dans des positions emphatiques. Aucun artiste n'aurait pu rendre l'impression de vie qui émanait d'eux.

Seulement voilà : ils ne vivaient plus.

Leur peau était tiède, pourtant, ainsi que j'ai pu le constater en saisissant (avec quelle répugnance !) la main de l'homme au complet brun. Tiède et élastique. De plus, le poignet joua sans difficulté lorsque j'accentuai ma pression.

Normal, ai-je pensé, ils viennent de mourir. La rigidité cadavérique n'a pas encore fait son œuvre.

Ils étaient bien morts, en effet. Je l'ai vérifié l'instant d'après en glissant ma main sous le veston de l'homme. Le cœur ne battait plus.

Je n'ai jamais aimé l'idée de la mort (je devrais plutôt dire qu'elle me fait horreur), et les cadavres m'emplissent de répulsion parce qu'être confronté à eux me contraint à penser que moi aussi, un jour... Mais de tous les cadavres que j'ai pu voir, ces deux-ci étaient les plus obscènes : ils faisaient semblant d'être toujours vivants. Quel que fût mon désir de mettre fin à cette odieuse mascarade, je n'ai pas pu trouver le courage de les étendre sur le sol et de leur clore les paupières.

À nouveau, j'ai senti le nœud d'épouvante se contracter au cœur de ma poitrine, à nouveau des hurlements se sont élevés à la périphérie de ma conscience. Ce n'était pas la tempête, pas encore, peut-être à cause de

l'aspect anodin, quotidien qu'offraient les protagonistes de ce drame immobile. Ce n'était pas encore la tempête, seulement les signes annonciateurs, mais il me fallait agir, sinon...

À présent, je me faisais une vague idée de ce qui m'attendait dans la rue.

Pour sortir de l'hôtel, j'ai dû me faufiler entre trois jeunes femmes qui encombraient le trottoir. Leur allure décidée suggérait la marche ; sans doute avaient-elles été surprises par cette étrange mort alors qu'elles se hâtaient vers la bouche de métro sise de l'autre côté de la rue Saint-Honoré, à l'angle des anciens Magasins du Louvre.

Le visage tourné vers les deux autres, l'une d'elle souriait, la bouche à demi ouverte. Ses cheveux cendrés, mi-longs, lui couvraient une partie du visage, comme si...

Comme si eux aussi s'étaient trouvés figés dans le mouvement interrompu de la jeune femme. Disparition brutale de l'énergie, ai-je pensé, me souvenant de mes interrogations de tout à l'heure. Y compris de l'énergie cinétique.

Tout de même. Ces mèches de cheveux me fascinaient ; elles défiaient ma compréhension. Autant pour ma réflexion relative aux avions : aucun d'eux n'a dû s'abattre en flammes. Ils sont demeurés à l'endroit qu'ils occupaient au moment où la mort s'est emparée du monde. Comme cette chevelure, ébouriffée par un vent qui n'existe pas.

Il n'y avait d'ailleurs pas que les cheveux. La femme qui se trouvait au centre du groupe, la trentaine, l'allure compétente et décidée, probablement une secrétaire de direction, n'avait pas attiré mon attention d'emblée, peut-être parce qu'elle paraissait nettement moins vivante que sa compagne de droite. Ses yeux regardaient dans le vague, ses traits n'exprimaient aucun sentiment. Mais elle marchait – ou du moins elle était en train de marcher lorsque la mort l'avait figée. Comme les deux autres. Mais les deux autres avaient été saisies à un moment où leurs deux pieds reposaient sur le sol de la pointe ou du talon. Elle, non. Sa jambe droite était lancée en avant, et déjà le poids du corps s'était porté sur elle, anticipant d'un dixième de seconde l'instant où son talon prendrait appui sur l'asphalte du trottoir. Oh ! Il ne manquait presque rien, un ou deux centimètres, mais ces deux centimètres suffisaient pour conférer à cette scène un caractère résolument surréaliste. Aucun doute : mon corps continuait à être soumis à la pesanteur, il ne manifestait aucune velléité d'aller planer à la hauteur des toits. Et à

moins d'un mètre de moi, les lois de la physique devenaient folles, une femme demeurerait strictement immobile alors que son corps se trouvait en position de déséquilibre.

J'ai réussi à vaincre l'impulsion qui me commandait de pousser ce cadavre en avant afin de permettre à la nature de reprendre ses droits. Ce qui m'y a aidé, c'est la conscience de la gratuité de ce geste. Quelque chose d'inconcevable venait de se passer, et moi je me laissais aller à des tentations puériles. J'agissais comme l'enfant qui vient de briser un vase et qui en cache les morceaux, croyant ainsi effacer sa faute. Sauf que dans mon cas, la faute, ça n'était pas moi qui l'avais commise. Quelqu'un d'autre avait brisé le vase. Mais obscurément, je sentais que le fait d'avoir été épargné par la catastrophe qui venait de survenir me désignait comme le coupable idéal.

D'autres éléments du décor forçaient d'ailleurs mon attention, l'éloignant du trio féminin et refoulant les spéculations à l'arrière-plan de ma conscience.

Les automobiles, par exemple. Alignées d'un bout à l'autre de la rue des Bons-Enfants, privées elles aussi de mouvement. Dans la plus proche, je voyais un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un trench-coat au col relevé. Il fixait avec intensité les feux arrière du véhicule qui le précédait. Au coin de ses lèvres pendait une cigarette éteinte ; mais dans sa main droite levée vers son visage, il tenait un allume-cigare. De là où j'étais, je distinguais la surface rouge vif de la résistance...

Des allume-cigares, les différentes voitures que j'ai possédées en étaient toutes équipées. Je n'ignore donc pas que le rougeoiement de la résistance dure une dizaine de secondes, pas plus. Passé ce délai, votre cigarette ne s'allumera pas, il vous faudra réintroduire l'ustensile dans son logement et répéter l'opération.

Or celui-ci paraissait tout à fait apte à remplir son office. Et pourtant, cela faisait maintenant une bonne demi-heure que l'événement qui me précipitait maintenant dans la rue avait eu lieu.

Et d'autres découvertes encore, sur les dix ou quinze mètres qui me séparaient de la rue Saint-Honoré : une habitante du quartier, descendue dans la rue pour faire accomplir à son chien sa promenade vespérale ; elle le surveillait d'un regard protecteur tandis que, debout entre deux voitures en stationnement, il levait la patte contre le bord du trottoir ; mais la patte

restait désespérément dressée en l'air, et un flot d'urine s'écoulait sans intermittence ; ou plutôt non, ai-je constaté après m'être approché : rien ne s'écoulait, en fait de flot, il s'agissait plutôt d'une stalactite d'urine ; une Volkswagen blanche, légèrement en biais dans la file des véhicules en stationnement ; apparemment, son conducteur avait dû chercher à l'insérer dans la circulation, car le clignotant (qui ne clignotait plus, mais émettait une lueur continue) était mis ; du tuyau d'échappement sortait un petit nuage de fumée bleuâtre, signe que le starter était enclenché ; mais ce petit nuage demeurait stationnaire, comme un toupet de plumes diaphanes attaché à l'arrière de la Coccinelle ; une foule agglutinée au bar du café qui fait l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue des Bons-Enfants ; une sorte de condensé de toutes les observations que je venais de faire. Ici aussi, du liquide coulait. Dans les gosiers et dans les verres. Il coulait interminablement – à tel point que, malgré ce que je venais de voir, j'ai failli m'étonner que les verres ne débordent pas et que les consommateurs résistent aussi bien à l'étouffement. Et puis il y avait le serveur qu'on venait de bousculer alors qu'il transportait un plateau chargé de verres et de carafes vides. Il resterait pour l'éternité avec ce regard éperdu fixé sur son chargement en perdition et la verrerie qui menaçait de s'écrouler demeurerait aussi longtemps en situation de déséquilibre.

Car, suite à toutes ces observations, une nouvelle hypothèse venait de remplacer les autres dans mon cerveau aux trois quarts anesthésié par l'ampleur du désastre. La mort ? Non, décidément, ça n'était pas aussi simple. Une fin du monde, certes, mais différente de celles qu'on avait pu imaginer jusqu'ici. La Terre était entrée dans un gigantesque nuage de poussière cosmique, et cette poussière possédait la propriété de geler instantanément tout ce qu'elle touchait. Ou alors il s'agissait d'une nouvelle arme, dont personne n'avait entendu parler et dont la France (entre autres : elle n'était certainement pas le seul pays à avoir été détruit) venait de faire les frais. Cette dernière supposition me plaisait moins : à tant faire, je préférerais l'holocauste universel.

Une nouvelle hypothèse, mais qui ne changeait rien à ce qui constituait le cœur de mon problème :

Pourquoi pas moi ?

Des histoires de fin du monde, j'avais bien dû en dessiner quatre ou cinq, parfois sur des scénarios qu'on me fournissait tout prêts, parfois en partant

d'une de mes propres idées. À chaque fois, il y avait un survivant – au moins un survivant, car sinon il n'y avait pas d'histoire exploitable. Mais ce survivant, ça n'était pas n'importe qui... Même chose pour les romans que j'avais lus. Un survivant, ça ne se choisit pas au hasard. Il faut qu'il porte en lui, au moins à l'état latent, des qualités proprement surhumaines. Enfin non, peut-être pas surhumaines, mais il doit être capable d'affronter le désastre en face et de réagir, sinon, incapable d'assumer sa solitude, il se suicide, et alors on en revient au schéma précédent : pas d'histoire possible. C'est du moins comme cela que j'avais lu les romans en question, c'est ainsi que j'avais imaginé mon héros dans les histoires que j'avais moi-même mises au point.

Or il m'apparaissait à présent clairement que j'étais à l'opposé de ce genre de personnage. Prise de conscience qui ne manquait pas de sel puisque, comme on s'en doute, c'est moi-même que j'avais dessiné dans la peau de mes héros...

Oh ! je savais à peu près ce qui allait se passer. J'aurais beau me forcer à l'action, le moment arriverait fatalement où mon esprit refuserait de se laisser distraire, et alors... Le suicide, oui. Et, comme je le disais plus haut, plus d'histoire possible.

Heureusement, j'étais encore loin d'avoir épuisé toutes les surprises que me réservait ce monde figé. Je l'ai compris en découvrant la place du Palais-Royal.

D'ordinaire, à cette heure-ci, on ne s'y entend pas à deux mètres tant le trafic y est intense. Là, il n'y avait que le bruit de mes pas sur le bitume mouillé tandis que je me faufilais au milieu de la foule.

À présent, je ne m'arrêtais plus à chaque personnage immobile pour l'examiner sous toutes les coutures. L'insolite ne me suffisait plus, il me fallait du sensationnel, du jamais vu. Comme ce pigeon, par exemple, paralysé en l'air au moment où il s'apprêtait à se poser. Il était suspendu à la hauteur de ma tête, aussi n'ai-je eu aucune difficulté à l'examiner en détail, de ses yeux exorbités qui me parurent alors emplis de stupeur quand ils ne reflétaient vraisemblablement que l'incommensurable stupidité de ce volatile aux rémiges écartées par l'effort fourni pour briser l'élan qui l'avait porté jusqu'ici et atterrir en douceur.

Un peu plus loin, une femme avait le haut du corps engagé par la portière arrière d'une CX, et j'ai pensé qu'elle avait été surprise au moment où elle

chargeait des paquets sur la banquette arrière. Dans ce mouvement, sa hanche saillait de façon provocante, et par l'entrebâillement de sa jupe haut fendue, je pouvais apercevoir un bout d'étoffe blanche que je supposai être son slip. Je suis resté quelques minutes à regarder ce liséré de tissu, sans m'approcher. Bizarrement, quoique le contexte ne s'y prêtât pas, cette situation m'inspirait du désir. Je crois qu'il y a toujours eu du voyeur en moi, mais il y a tant de choses, tant de pulsions qu'on tient cachées, qu'on refuse même de s'avouer à soi-même parce que la société a réussi à vous gaver d'interdits qui débouchent sur la honte... Bref, je regardais le dos de cette femme (je n'ai jamais su à quoi ressemblaient ses traits), j'admirais ce déhanchement qui tendait le tissu de sa jupe... Je sais : tout à l'heure, j'ai parlé de sensationnel, de jamais vu. Eh bien ! pour moi, à l'instant où je la vivais, cette scène justifiait l'emploi de tels qualificatifs. Si la même vision se fût présentée alors que le monde n'était pas encore figé (et pour autant que je l'eusse remarquée, ce qui n'a rien d'évident : je suis en général assez distrait), sans doute aurais-je détourné les yeux d'instinct, mû par un de ces automatismes hérités de la pudibonderie du dix-neuvième siècle. De toute façon, une seconde aurait suffi pour que la femme dépose ses paquets, se redresse et referme la portière...

N'exagérons pas : si je m'étends sur le détail anodin que constituait cette femme penchée à l'intérieur de sa voiture, c'est uniquement pour préciser l'état d'esprit dans lequel je me trouvais. Que l'on ne se figure pas que la vue de cette croupe tendue m'a fait saliver ! Mais elle ne m'était pas indifférente, et cela me paraît encore plus significatif. Quoi ! Toute vie venait de s'éteindre, hormis la mienne, et je persistais à trouver de l'intérêt aux charmes féminins...

Je commençais à m'habituer à cette situation hors du commun, voilà ce qui se passait. Tout était si conforme au quotidien que les hurlements d'épouvante ne formaient plus qu'un vague lamento à la périphérie de mon esprit. Conforme au quotidien... à l'exception du mouvement, bien sûr. Mais sur le moment, son absence m'a paru plutôt reposante.

Un répit de plus, donc. Depuis que la chape de silence était tombée sur Paris, je vivais une succession de répits. À croire que, finalement, j'étais bien ce Superman capable de survivre à la fin du monde.

Un répit, seulement, car au moment où je pensais cela, je sentis le nœud de peur se reformer dans ma poitrine.

De l'autre côté de la place, la foule s'agglutinait autour des deux kiosques à journaux – et cette fois, ce n'était pas une simple figure de rhétorique ! J'ai eu une illumination : les journaux ont dû publier une édition spéciale sur le désastre qui se préparait, me suis-je dit. C'est ce qui explique cette ruée. Je me suis approché, traversant la place en diagonale comme je l'avais fait une ou deux heures plus tôt mais en sens inverse, du kiosque qui se trouve en face du ministère des Finances. De près, l'impression était encore plus curieuse. Cette foule (une trentaine de personnes au moins, dans un espace exigu) était si compacte qu'elle paraissait constituée d'un seul être multicéphale.

Cette masse formait un véritable rempart entre le marchand de journaux, à peine visible dans sa guérite chichement éclairée, et moi. Impossible de m'y faufiler comme je l'eus fait au sein d'une foule vivante.

J'ai donc opté pour la solution de facilité. Avisant un homme chapeauté qui s'éloignait du kiosque, *Le Monde* sous le bras, je me suis emparé de son quotidien. Dans sa main droite à la paume dirigée vers le ciel, il tenait trois pièces de un franc. Ou plutôt il ne tenait rien du tout. Au moment où la mort l'avait saisi, il devait être en train de faire sauter ces pièces d'un geste machinal. Les trois disques de métal étaient suspendus en l'air, à quelques centimètres de sa paume.

À la première page du *Monde*, aucun titre n'évoquait l'imminence d'un conflit mondial ou d'une catastrophe planétaire. Il y était question d'une mise en garde du Numéro Un chinois à l'égard des soviétiques et d'une déclaration du président des États-Unis relative à la crise du dollar. J'ai donc sauté à la dernière page où s'étalait en bonne place le compte rendu du dernier conseil des ministres.

Rien qui pût satisfaire ma curiosité... Mais alors, pourquoi cette ruée vers les kiosques, pourquoi ces corps agglomérés contre la planche où s'étaient les dernières éditions du soir ?

En réalité, seule l'absence de mouvement était responsable de ma méprise. Cette scène-là se répétait quotidiennement, et je n'y avais prêté aucune attention. C'est qu'alors les gens se succédaient trop rapidement au guichet du kiosquaire pour donner une impression de masse ; aujourd'hui, ils y étaient demeurés collés les uns aux autres. La scène n'était pas sans

me rappeler un film de Charlie Chaplin tourné pendant la Grande Crise et dans lequel on voyait des centaines de chômeurs se précipiter sur une baraque en planches abritant un bureau de placement à chaque fois que le guichet s'entrouvrait.

Laissant derrière moi la place du Palais-Royal, j'ai pris la direction de l'Opéra. Penché sur l'étal de livres soldés qu'un libraire surveillait de la porte de sa boutique, un jeune homme s'était immobilisé au moment où il glissait un opuscule dans l'échancrure de son imperméable. Curieux, j'ai cherché à savoir de quel titre il s'agissait. C'était *Par-delà le bien et le mal*. Étrange coïncidence... Au passage, ma main a effleuré celle qui tenait le livre. Cette fois, la tiédeur de la chair ne m'a pas étonné.

Cette tiédeur, comme d'autres caractéristiques de ce monde d'après la fin, éveillait en moi des sentiments mêlés. Elle me rassurait sans conteste : quelles que fussent les suppositions logiques émises par mon cerveau, elle m'empêchait de croire vraiment à la mort. Mais elle avait aussi quelque chose d'inquiétant ; elle signifiait que tout allait demeurer ainsi, intangible, jusqu'à la fin des temps. Et je me voyais mal supporter, jour après jour, la présence inchangée de ces êtres dotés de toutes les apparences de la vie hormis du mouvement.

Juste devant l'entrée du *Globe*, une femme entre deux âges prenait pied sur le trottoir après avoir traversé l'avenue. L'enfant qu'elle tenait par la main avait agi comme tous ceux de son âge : au lieu d'allonger la jambe comme l'aurait fait un adulte, il avait sauté à pieds joints de la chaussée sur le trottoir. Mais il n'avait pas atteint celui-ci ; il s'était figé en plein vol, le visage tendu par l'effort. Et sa mère – ou sa grand-mère –, tournée vers lui, lui souriait. Le genre de chose à laquelle on peut assister dix fois par jour, en somme, mais si fugitive qu'on n'y prête aucune attention.

Au-delà, un flot de véhicules stoppés net en plein démarrage. Alors que je m'engageais devant le bus qui venait en tête de la file la plus proche, une pensée m'a traversé : et si ce phénomène n'était que provisoire ? Et si, au lieu d'une fin du monde en bonne et due forme comme je l'avais imaginé jusqu'ici, il ne s'agissait que d'un malaise temporaire ? Poe, d'après ce que j'ai pu lire, était hanté par la peur d'être enterré vivant. Chez moi, il ne s'agit pas d'une hantise, mais tout de même, je crois que je détesterais ce genre d'impair. Disons que le sujet ne me laisse pas tout à fait indifférent ; lorsque, dans un quotidien ou un magazine, je tombe sur la relation d'un

fait divers qui s'y rattache, je le lis. Eh bien ! Ce genre d'incident est plus fréquent qu'on ne pourrait le penser. Il arrive que la vie se retire d'un corps pour le réinvestir dans l'instant ou dans l'heure qui suit. (Je suis plus sceptique en ce qui concerne les histoires de tombes où l'on découvre des squelettes hors de cercueils et des griffures d'ongles sur les pierres : si des découvertes macabres de cette sorte ont pu être faites, c'est que la médecine de l'époque à laquelle remontent les faits n'était pas tout à fait au point – ou que le médecin a délivré un peu vite le certificat de décès.) Dans ces conditions, pourquoi ce qui est valable pour l'homme ne le serait-il pas pour l'univers ? Je sais : un tel raisonnement n'a rien de scientifique ; l'anthropocentrisme, c'était bon pour le Moyen Âge...

Mais voilà : aussi tordue qu'elle fût, cette hypothèse me paraissait mieux convenir que toutes celles qui l'avaient précédée à la réalité qui se trouvait sous mes yeux.

Toujours est-il que je me suis prudemment reculé. Sur le trottoir, je ne risquais pas grand-chose, tandis qu'au milieu de l'avenue...

Si tout repart d'un coup, ai-je pensé, personne ne se sera aperçu de rien, personne n'aura souffert de cette stase universelle. Personne, durant tout le temps qu'elle aura exercé son effet, n'aura couru le moindre danger. Sauf moi, parce que tout, en ce moment, me semble inanimé, mais que j'ignore l'instant où cette immobilité cessera. Si cela a lieu au moment où je passe devant une voiture que je crois en stationnement alors qu'elle roule à vive allure, je me retrouve à l'hôpital ou, plus vraisemblablement, à la morgue.

Je ne tenais pas à être l'unique victime de cette anomalie à l'échelle planétaire : j'ai donc jugé plus sage de regagner ma chambre d'hôtel. Et d'y attendre que ça se tasse.

Au passage, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil à la femme à demi engagée à l'arrière de sa CX. Jamais elle ne se doutera des regards concupiscents que je lui ai imposés, songeais-je.

Et cet enfant, lorsqu'il tombera à pieds joints sur le trottoir, il ne se souviendra pas avoir été stoppé en plein bond. Pour lui, il n'y aura pas eu de solution de continuité.

L'homme qui s'apprêtait à allumer sa cigarette accomplira son geste sans cesser de surveiller l'arrière du véhicule qui le précède. Il consultera sa montre et pestera machinalement parce que, c'est sûr, il sera en retard, et.

Le pigeon terminera son vol plané.

Le serveur laissera échapper son plateau. Ou bien il parviendra de justesse à rétablir son équilibre. Le barman finira de verser les doses de pastis. Quelques consommateurs reposeront leurs verres après avoir avalé une gorgée de liquide.

Le chien s'arrêtera de pisser. Il remontera sur le trottoir, reniflant au passage les roues des automobiles en stationnement. Sa maîtresse jugera que la promenade a assez duré et tirera sur la laisse pour l'entraîner vers l'entrée d'un immeuble.

Tout rentrera dans l'ordre. Personne ne se souviendra de cet instant. Sauf moi.

Pas tout à fait. Il y aurait au moins un personnage pour qui les choses, au sortir de cette stase, ne seraient pas tout à fait les mêmes qu'avant : l'homme à qui j'avais pris *Le Monde*. Que penserait-il, en s'apercevant qu'il n'y avait plus rien sous son bras ? Probablement que le quotidien avait glissé. Il le chercherait du regard sur le sol puis, mécontent de lui-même et de sa fichue distraction, il retournerait au kiosque et en achèterait un autre exemplaire. Peu de chances pour qu'il soupçonne la vérité. Ce genre d'incident m'est arrivé assez souvent, et je ne suis jamais allé jusqu'à imaginer que...

Mais j'avais peut-être tort, en fait. Si ça se trouve, tous les objets que j'ai perdus au cours de mon existence m'ont été subtilisés au cours de stases telles que celle-ci.

Cette vision paranoïaque m'a égayé. J'en ai presque oublié de prendre toutes mes précautions avant de traverser la rue Saint-Honoré. Comme tout allait repartir d'un coup, ce n'était pas le moment de passer devant une voiture lancée à pleine vitesse. J'ai choisi un endroit où la circulation était plus fluide qu'ailleurs et me suis engagé sur la chaussée le plus loin possible du capot des véhicules qui s'y trouvaient, prêt à bondir au moindre bruit qui aurait signifié que la stase avait pris fin.

Dans l'entrée de l'hôtel, le propriétaire poursuivait sa conversation immobile et silencieuse avec le client. Je les ai contournés pour prendre ma clé au tableau, mais ma case était vide. Où ai-je bien pu mettre cette fichue clé ? me suis-je demandé en explorant mes poches.

Puis je me suis souvenu de l'escalier obscur. Ma porte était restée grande ouverte pour me permettre de distinguer les premières marches. Dans ces conditions, je n'avais certainement pas enlevé la clé...

Mais, tandis que ce souvenir revenait à la surface de ma mémoire, mes doigts se refermaient sur un objet métallique et plat. Un briquet ? En tout cas, ça n'était pas le mien. Moi, je ne...

Une vague de bruit m'a submergé. C'était comme une explosion, l'éclat du tonnerre, mais ça ne décroissait pas, ça se maintenait au même niveau sonore.

J'ai chancelé, les poings pressés sur mes oreilles, avec l'impression que cet odieux tintamarre prenait naissance à l'intérieur de mes tympans.

Au bout d'un laps de temps indéterminé, j'ai pris conscience qu'on me secouait. J'ai ouvert les yeux. Le propriétaire de l'hôtel m'avait pris par les épaules. « Hé ! criait-il en continuant de me secouer. Hé ! » Puis il a dû s'apercevoir que mes pupilles étaient posées sur lui, et il s'est écarté :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ? » Oh si ! ça allait ! Pour un peu, je l'aurais embrassé. Heureusement, je me suis souvenu à temps que j'avais été l'unique témoin de la paralysie universelle. Si j'en parlais, personne ne me croirait. Peut-être même me prendrait-on pour un fou. Mieux valait donc se taire.

« Ça va », répondis-je, songeant vaguement que les rôles étaient inversés, que c'était à moi qu'aurait dû revenir celui de lui demander si tout allait bien.

Le client s'était approché ; ils échangèrent un sourire de connivence. Ils me croient saoul ! ai-je pensé. Réagissant stupidement à cette accusation informulée, je me suis dégagé :

« Lâchez-moi ! Je suis capable de tenir debout tout seul ! »

Bien entendu, cette affirmation leur parut constituer une preuve supplémentaire de mon ébriété. Tous les ivrognes ne mettent-ils pas un point d'honneur à montrer publiquement que l'alcool n'entame pas leurs facultés ? Leurs sourires se sont élargis. L'homme au complet brun a posé à son tour sa main sur mon épaule : « Vous devriez aller vous reposer », a-t-il dit, paternel.

Je l'ai repoussé d'un geste brusque : « Laissez-moi ! Je n'ai besoin de conseils de personne ! »

Pour le coup, les sourires se sont effacés : mon élocution n'était à l'évidence pas celle d'un homme ivre. Le client a haussé les épaules ; il est retourné à sa valise et a fait mine de compulser des dépliants touristiques en

attendant le tenancier. Les yeux de ce dernier s'étaient étrécis. Je lui posais manifestement un problème inhabituel.

« Vous êtes sûr que vous n'auriez pas besoin d'un médecin ? » a-t-il fini par dire.

Son inquiétude n'était pas feinte, mais j'ai tout de suite compris que je n'en étais qu'indirectement l'objet. À ses yeux, puisque la thèse de l'ébriété paraissait devoir être écartée, mon attitude irrationnelle traduisait une anomalie mentale. Or il y a une clientèle que les hôteliers redoutent par-dessus tout, c'est celle des dépressifs. Ils ont toujours des idées de suicide, ces gens-là ! Mon cas ne s'arrangeait pas : un ivrogne, passe encore ; ça fait partie des risques du métier, on s'excuse auprès des clients des chambres voisines du bruit qu'il a fait, on nettoie plus attentivement la sienne ; mais un dépressif... Rien de pire qu'un suicide, pour un hôtel. Les flics viennent, et comme ils ne se soucient pas de discrétion, les langues vont bon train. On parle d'assassinat, d'affaires de mœurs... Bref, la clientèle s'effarouche.

« Ça va très bien », ai-je affirmé en essayant de lui sourire.

Il a hoché la tête, l'air pas convaincu du tout. Mais comme il ne trouvait pas de prétexte pour insister, il s'est écarté, me laissant le passage.

Machinalement, j'ai pressé l'interrupteur de la minuterie : une lueur blafarde a inondé la cage d'escalier.

« Bonsoir ! », ai-je dit sans me retourner.

Ni l'hôtelier ni son client n'ont répondu.

3.

Ce n'est que lorsque je suis entré dans ma chambre que j'ai vraiment compris que tout était à nouveau normal. Le grondement sourd et continu qui s'élevait de la rue. Les trépidations espacées du métro qui faisaient vibrer les murs. Les clients de la chambre contiguë qui se chamaillaient dans une langue incompréhensible. Les bruits de portes qui claquent, de fenêtres qui s'ouvrent, de chasses d'eau qui glougloutent...

Oui, tout était rentré dans l'ordre.

Après les incertitudes qui m'avaient assailli, retrouver la quiétude du quotidien aurait dû me faire sombrer dans un océan de béatitude. Après tout, l'expérience que je venais de vivre ne s'était pas révélée particulièrement reposante pour mes nerfs. À plusieurs reprises, il s'en était fallu d'un cheveu que la panique ne me gagne, et si je lui avais résisté, c'était que l'événement se situait trop au-delà de ma compréhension.

À présent, je me sentais rassuré. Ces bruits qui d'habitude m'irritent, je les laissais couler en moi avec délectation. Mais de béatitude, point.

À vrai dire, j'éprouvais même un léger malaise. Oh ! rien de physique : ça prenait naissance dans ma tête. Une sorte de signal émanant de l'inconscient. C'est assez habituel chez moi, et je sais qu'à chaque fois ça correspond à quelque chose de précis. À une gaffe que j'aurais commise, par exemple, et à laquelle je n'aurai sur le moment prêté aucune attention. Un signal, mais un signal à retardement, hélas ! Le plus souvent, ça me prend au retour d'une soirée chez des amis. Comme ce genre d'occasion a le don de m'inciter à boire sans modération et que l'alcool me délie la langue plus qu'il ne conviendrait, il est rare que je ne parvienne pas à froisser quelqu'un par une remarque ou une attitude stupide quoique empreinte de la meilleure volonté du monde. Sur le moment, je ne m'aperçois de rien – sauf si la personne à laquelle je m'adresse est particulièrement susceptible. C'est plus tard que cette sensation de malaise me force à revivre les instants que j'ai passés dans un état proche de

l'ébriété, et que je découvre par exemple que j'ai passé cinq bonnes minutes à éreinter Un tel (pour le simple plaisir de faire un ou deux bons mots) alors que le groupe auquel je m'adressais contenait, entre autres personnes susceptibles de rapporter mes remarques, la propre femme dudit Un tel.

Compte tenu des circonstances, il était peu probable que j'aie commis une gaffe. Quoi alors ? Un acte manqué ? Un oubli ?

J'ai fini par mettre le doigt dessus après m'être aspergé le visage dans l'étroit réduit que l'hôtelier désignait pompeusement sous l'appellation de salle de bains.

Pas vraiment un oubli, mais...

Pendant environ une heure, j'avais été le seul être vivant sur cette Terre. Tout m'étais permis, mais je n'avais pas eu la présence d'esprit de saisir cette occasion. Et maintenant, le monde avait repris son aspect d'avant, j'étais redevenu un homme perdu au milieu de milliards d'autres, j'avais laissé passer une chance unique.

Une chance de quoi faire ? Là-dessus, mes idées étaient loin d'être claires.

Je me suis affalé sur le lit sans prendre la peine d'ôter mon blouson ni mes chaussures. Comme une heure et des poussières auparavant, exactement, sauf que je n'ai pas éteint. Et, pour la seconde fois, c'est le téléphone qui m'a tiré de mes réflexions. Mais il n'a pas sonné : j'ai seulement entendu prononcer mon nom. Détaché de son support, le combiné reposait sur l'oreiller, à côté de ma tête. Je m'en suis saisi, l'ai approché de mon oreille.

« Allô, Serge ? » ai-je entendu.

Lise ?

Alors seulement, je me suis souvenu de mon angoisse lorsque le silence s'était installé. Plus personne au bout du fil, pas de tonalité, rien. Et je n'avais pas raccroché, j'avais simplement posé le combiné sur le lit...

« Qu'est-ce qui s'est passé ? disait Lise, la voix inquiète. D'un coup, je n'ai plus rien entendu, j'ai cru que... Dis, tu n'es pas malade, au moins ? »

Décidément, c'était une idée fixe ! Non, j'allais bien, très bien même – et pendant un certain temps, j'avais été le seul sur cette Terre à aller très bien.

« Pourquoi ne répondais-tu pas, alors ? Tu te figures que ça m'amuse, de venir te téléphoner de cette cabine, la nuit tombée ?

— Calme-toi. J'ai... Eh bien, je crois qu'il s'est passé un truc bizarre, ici. » J'hésitais : comment lui présenter les choses de telle façon qu'elle ne me prenne pas d'emblée pour un fou ? « Dis-moi : tu n'as rien remarqué d'anormal lorsque... lorsque j'ai cessé de te répondre ?

— Non, pourquoi ? Je t'ai posé une question, et personne n'a répondu, c'est tout... Tu as de la chance que le compteur de cette cabine soit en panne, sinon j'aurais déjà dû raccrocher depuis longtemps ! »

Puis elle s'est souvenue du *truc bizarre* que j'avais mentionné et m'a demandé des précisions. Je m'en suis sorti par une histoire totalement inventée d'esclandre dans la chambre voisine de la mienne. Pendant que je parlais, mon regard est tombé sur le réveille-matin posé sur la table de nuit. Dix-neuf heures quarante-huit. J'ai machinalement relevé la manche gauche de mon blouson pour voir quelle heure affichait mon bracelet-montre. Vingt heures trente-quatre.

Près d'une heure. J'aurais parié qu'il s'était écoulé plus de temps pendant la stase universelle, mais je me méfie de mon évaluation intuitive des durées.

Ainsi donc, de la même façon que j'avais échappé à la paralysie générale, ma montre en avait elle aussi été préservée alors que le réveil, qui ne se trouvait pourtant qu'à moins d'un mètre d'elle, s'était arrêté.

Étrange, mais pas plus que le reste. Cette constatation m'obligeait seulement à reconsidérer un détail de mon hypothèse : ce n'était pas seulement moi que le gel du monde avait ignoré, mais aussi les objets que je touchais. Une sorte de bulle, qui nous avait épargné cette curieuse maladie.

Quarante-six minutes de décalage. Depuis combien de temps la Terre avait-elle recommencé à vivre ? Un quart d'heure peut-être, vingt minutes au maximum. L'anomalie avait donc débuté aux alentours de dix-neuf heures trente.

Que faisais-je, à cet instant-là ?

Lise me commentait un article paru dans *Le Provençal*, moi je me contentais d'écouter, et... Ah oui ! *Je sortais une cigarette...*

Le briquet !

Ce même briquet que j'avais retrouvé dans ma poche au moment où les choses reprenaient un cours normal...

Je l'y avais ensuite replacé, toujours machinalement. Et il s'y trouvait encore, ainsi que j'ai pu le constater en palpant l'étoffe de mon blouson.

À l'autre bout du fil, Lise s'impatiait. Mes silences réveillaient son inquiétude.

« Attends, lui ai-je dit. Tu veux bien m'excuser deux minutes ? Je voudrais vérifier quelque chose. Je t'expliquerai. »

Puis j'ai posé le combiné sur la table de nuit et, tandis que ses récriminations faisaient un bruit de fond de voix désincarnées, je me suis défait de mon blouson et l'ai retourné sur le couvre-lit. Le briquet en est tombé. Je l'ai examiné sans le toucher. Première constatation : ça n'était pas un briquet. Pas vraiment. Ça en avait la forme et les dimensions, mais il y manquait le principal : un orifice qui aurait permis au gaz de s'échapper ou un capot qui aurait masqué cet orifice. C'était un simple parallélépipède de métal mat dont rien ne venait briser la régularité des faces, hormis la saillie que je me souvenais avoir pressée.

Voilà, ai-je pensé. C'est cet objet qui m'a évité de...

Mais non. Mon hypothèse ne collait plus, à présent. Il me fallait considérer les choses sous un autre angle.

Le monde avait continué de vivre normalement, entraîné dans le flot du temps.

Mais ce flot, j'avais réussi à le quitter. Comme le nageur emporté dans les rapides et qui parvient à agripper un tronc d'arbre coincé entre deux rochers.

Mon tronc d'arbre, ça avait été cet objet façonné à la manière d'un briquet.

Je l'avoue : cette nouvelle hypothèse dépassait ma compréhension. Ses implications, surtout, défiaient mon imagination. Il fallait que je prenne le temps d'y réfléchir.

Mais du combiné me parvenaient les appels angoissés de Lise.

Parant au plus pressé, et sachant que ce que j'étais en train de vivre se situait bien au-delà du crédible, je lui ai à nouveau parlé de ces voisins impossibles que l'hôtelier m'avait imposés. Justement, leurs chamailleries avaient repris, et j'espérais que le téléphone transmettait fidèlement leurs piailllements. « Il faut absolument qu'on me trouve une autre chambre, ai-je conclu. Je m'en occupe d'ailleurs tout de suite. Tu peux me rappeler demain ? »

Je me suis retrouvé en tête à tête avec mon parallélépipède de métal.

Il était l'heure d'aller dîner, mais je n'avais pas faim. Je me suis étendu sur le lit à côté du briquet qui n'en était pas un. Tout près. Mais sans le toucher.

OceanofPDF.com

4.

La crédulité est loin de constituer mon principal défaut. Enfin, disons que tout dépend des circonstances. Mes amis, par exemple, pourraient me faire gober n'importe quoi. J'en suis si conscient que je décide parfois de réagir, mais alors je le fais à contretemps, je déploie des ressources inattendues de méfiance pour des détails qui ne mériteraient même pas qu'on s'y arrête, je multiplie les attitudes paranoïaques, venant et revenant sans répit sur le même sujet, cherchant à découvrir la faille dans le discours de l'autre.

Mais il y a mes amis, et le reste. Le reste, c'est-à-dire les gens qui ne m'inspirent aucune sympathie. Avec eux, je suis d'une incrédulité systématique (ce qui me rend d'ailleurs assez pénible à supporter en société). Dans le domaine des idées, c'est la même chose – là, l'incrédulité tourne à la franche intolérance. Et l'intolérance confine à la hargne lorsque l'on parle devant moi de phénomènes paranormaux. Il faut dire que j'ai des excuses : je fais partie de la génération qui a commencé à aborder les problèmes philosophiques alors que s'épanouissaient les fumeuses théories de *Planète* et du *Matin des magiciens*. Fort d'une expérience qui me paraît à moi significative, je joue fréquemment les missionnaires prêchant la croisade contre l'irrationnel. D'accord, quelques verres me sont nécessaires pour en arriver là, mais enfin, ça correspond à quelque chose que je pense vraiment. La paranormal, c'est de la merde. Point final.

Tout ça pour en revenir à ce briquet – ou plutôt à ce semblant de briquet. Plus je le regardais, plus il me paraissait anodin, terne, incapable en un mot d'avoir accompli ce dont, sous le coup de l'émotion récurrente sans doute, je l'avais soupçonné. Une machine à voyager dans le temps, tous les romanciers qui ont abordé ce sujet vous le diront, c'est nécessairement vaste. Pourquoi ? Aucune idée. Mais ils ont sûrement réfléchi au problème, eux.

Mais il ne s'agissait pas d'une machine à voyager dans le temps, c'était même tout le contraire puisque, de mon propre point de vue du moins, elle

avait figé le temps.

De toute façon, ai-je décidé un peu plus tard, une telle opération nécessiterait une colossale consommation d'énergie. Or ce briquet n'était même pas relié à une prise d'électricité. Et quant à stocker de l'énergie à l'intérieur de ce boîtier plat... Une ou deux piles du format de celles qu'on utilise pour les flashes des appareils photo, peut-être, oui. Mais pour stopper le temps, il doit tout de même falloir autre chose que ça !

Et puis, si une telle invention avait été réalisée, on en aurait parlé. Ou alors on aurait fait le silence autour pour éviter la ruée des espions de tous bords, mais dans ces conditions, il était peu probable qu'elle fût venue en ma possession.

Je tournais en rond : à ce point-là de mes réflexions, je recommençais à me demander si cet objet ne remplissait pas une fonction magique. Mais mon incrédulité reprenait le dessus.

Cela faisait maintenant une heure que je m'interrogeais. Au fil des minutes, ma conviction d'avoir participé à quelque événement extraordinaire s'était émoussée. Un doute s'infiltrait en moi : et si j'avais rêvé tout cela ? Un brutal coup de fièvre, et cela suffit quelquefois pour que le délire s'installe...

Tout de même, il y avait le décalage d'heures entre ma montre et le réveil. Mais même cette preuve me paraissait de moins en moins déterminante au fur et à mesure que le temps passait. Après tout, c'était peut-être moi qui, dans mon délire, avais avancé ma montre ou retardé le réveil.

J'en étais là de mes cogitations lorsque le téléphone s'est mis à sonner.

C'était Marie.

Comme l'épisode de notre rupture me semblait loin à présent ! Si loin que j'ai dû faire un effort sur moi-même pour comprendre de quoi elle parlait.

« C'est idiot, on ne va quand même pas se quitter comme ça ! Tu as dîné ? »

Non, je n'avais pas dîné ; oui, comme elle je pensais qu'on ne pouvait pas se séparer sur un malentendu.

« Au *Sans-Culotte* dans une demi-heure, d'accord ?

— O.K., et je te ramènerai ton briquet », ai-je ajouté à tout hasard.

Elle a marqué un temps d'arrêt. « Mon briquet ?

— Oui, un truc en acier brossé, style design, qu'on ne sait pas par quel bout attraper. Je l'ai trouvé au fond de ma poche. C'est bien le tien ?

— Non, je n'ai jamais eu de...» Elle s'est désintéressée de la question : « Bon. Dans une demi-heure, alors. Tu y seras, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. » J'allais raccrocher lorsque je me suis souvenu de quelque chose. Un détail à vérifier. « Attends ! C'est toi qui as cherché à me joindre, il y a environ deux heures ?

— Oui. » Un petit rire à l'autre bout du fil : « J'étais dans une de ces rognés ! Heureusement que tu n'étais pas encore rentré, parce que tu en aurais entendu des vertes et des pas mûres ! Mais entre-temps j'ai eu le temps de réfléchir. Après tout, tu n'as pas tous les torts.

— Je t'embrasse. – Je t'embrasse. » Pour mettre fin à la communication, nous n'avons rien trouvé d'autre que la formule quasi rituelle par laquelle nous avons jusqu'à présent toujours scellé nos conversations téléphoniques. Mais pour moi, ces mots n'avaient aucune signification particulière.

Pour elle, je ne sais pas. Ainsi qu'elle me l'avait confié, elle avait eu tout le temps de réfléchir entre le moment où je l'avais abandonnée devant son thé au bistrot et celui où elle m'avait appelé pour la seconde fois. Une nuit ou deux par mois... je n'encomrais pas sa vie. Dans ces conditions, le recours à une solution définitive ne s'imposait pas.

Le choix du *Sans-Culotte* confirmait mon impression. C'était dans ce restaurant qu'elle m'avait amené le jour où nous avions fait connaissance, c'était là que nous avions décidé de passer notre première nuit ensemble. Par la suite, nous y étions revenus à plusieurs reprises, toujours dans le but de fêter quelque chose, généralement nos retrouvailles. Nos repas s'y étaient toujours déroulés en tête à tête.

Faire comme si la scène d'aujourd'hui n'avait pas eu lieu... À la réflexion, ça ne m'enchantait nullement. L'événement (rêvé ou non, ça n'avait de ce point de vue aucune importance) que je venais de vivre avait fait diversion. La séparation d'avec Marie était maintenant un fait acquis – et, pour une fois, j'avais eu la chance de ne pas souffrir...

J'avais déjà enfilé mon blouson, m'appêtant à partir. J'allais le quitter à nouveau lorsque mon regard s'est posé sur l'objet que, quels que fussent à présent mes doutes sur la réalité des faits, je rattachais toujours à ma vision d'un monde figé.

Une idée m'est venue.

OceanofPDF.com

5.

Sans cette idée, je crois bien que le faux briquet fût demeuré à la même place jusqu'à mon départ de Paris. Bien sûr, j'en étais presque arrivé à me persuader que les événements auxquels j'avais cru assister, n'avaient pas vraiment eu lieu, donc que ce petit parallélépipède d'acier était réellement aussi anodin que son apparence le laissait penser, mais de là à m'en saisir pour vérifier cette thèse...

Non. Cet objet serait resté là, posé sur le couvre-lit dont je me serais contenté de rabattre un bout pour me glisser sous les couvertures, et lorsque j'aurais quitté l'hôtel, je l'aurais abandonné là, laissant à d'autres la responsabilité d'y toucher. Mais il y eut cette idée, et sans réfléchir, je le pris dans ma main.

Rien ne se passa.

À présent, j'avais bien conscience de ce que je risquais. Mais le briquet se trouvait au creux de ma paume, et j'étais en quelque sorte obligé d'aller jusqu'au bout de mon acte.

Du pouce, je cherchai la saillie, la pressai.

Le silence, brutal. Exactement comme la première fois.

Épouvanté, je répétai aussitôt mon geste. Et me retrouvai plongé dans le vacarme qui montait de la rue.

J'avais réussi ! L'espace d'une seconde à peine, et parce que j'en avais décidé ainsi et accompli le geste adéquat, le temps s'était figé pour tout le monde sauf pour moi. Dire que j'exultais relèverait de l'euphémisme. Pourtant, je n'ai pas osé recommencer tout de suite. J'ai glissé le briquet dans ma poche en prenant bien soin de tenir mes doigts loin de la saillie.

Puis je suis sorti de ma chambre.

Assis derrière son bureau, l'hôtelier faisait ses comptes. Il ne m'a pas entendu descendre et n'a relevé la tête qu'au moment où j'ai posé mes clefs devant lui. Il a haussé un sourcil en me reconnaissant, et sa bouche s'est entrouverte, mais il n'a pas osé me demander de mes nouvelles.

Dehors, la rue était conforme à la vision que j'en avais eue un peu plus tôt, à ceci près que les piétons y étaient moins nombreux, que les automobiles ne s'y suivaient plus pare-chocs contre pare-chocs – et, bien sûr, que la scène était animée.

J'ai refait en sens inverse le même chemin qu'après avoir quitté Marie. Passé la Seine, j'ai obliqué sur la gauche, choisissant les rues les plus étroites et les plus sombres : j'avais besoin de réfléchir. Pourtant, mes idées n'en finissaient pas de s'emmêler, et c'est l'esprit vide (ou peuplé de trop de pensées contradictoires, ce qui revient au même) que je suis parvenu au carrefour de Buci, puis au boulevard Saint-Germain.

Je n'étais sûr que d'une chose : Marie et moi, c'était fini. J'allais vers elle, mais pas dans l'intention de faire comme si rien ne s'était passé. Dans celle de récupérer la rupture à mon avantage. D'y jouer le grand rôle qui m'avait été refusé un peu plus tôt.

C'était cela, l'idée qui m'avait poussé à utiliser le briquet, juste avant de quitter l'hôtel. Dans une situation normale, je savais que Marie, quoi que je fasse, aurait le beau rôle. Comme je l'ai déjà confié ici, je me laisse facilement dépasser par les événements de ce genre, et la seule façon pour moi d'avoir l'avantage, c'était encore d'empêcher Marie de jouer...

Parvenu à la hauteur du *Sans-Culotte*, je n'avais toujours aucun plan précis. Seul le désir de me venger de Marie, et à travers elle, au-delà même des échecs féminins, de toutes les brimades que la vie m'avait fait subir, m'habitait. Mais l'excitation de ma découverte était retombée ; je recommençais à douter de mes sens.

Un briquet qui possède le pouvoir d'arrêter le temps... Inimaginable. Insensé.

Couverte de buée, faite d'un verre soufflé à l'ancienne qui déformait les perspectives de la salle, la vitre ne me permettait d'apercevoir qu'un conglomerat de silhouettes attablées. Marie en faisait-elle partie ? Pour le savoir, une seule solution. Entrer dans le restaurant.

Mais ce simple geste me répugnait. Si Marie était là, elle avait à coup sûr choisi une place qui faisait face à la porte ; elle me verrait bien avant que je ne la trouve ; en fait, dès mon entrée, je tomberais dans le piège de son regard. Impossible ensuite d'en sortir. Je me connaissais assez pour savoir qu'une fois que l'initiative m'aurait échappé, la force d'agir ne me reviendrait pas. Et si Marie n'était pas encore arrivée, il me faudrait choisir

une table, l'attendre, m'ancrer en quelque sorte dans une situation de passivité dont il me serait tout aussi difficile de m'échapper.

Alors... Le briquet.

Paris s'est immobilisé pour la troisième fois. Le plus dur, ça a été de résister à l'envie de faire machine arrière, de presser à nouveau la minuscule saillie afin que tout rentre dans l'ordre. J'ai poussé la porte du *Sans-Culotte*. Je suppose que personne n'avait jamais remarqué qu'elle grinçait – peut-être même venait-on juste d'en graisser les gonds. En tout cas, le grincement qui, à ce moment, a déchiré le silence m'a paru digne des meilleurs films d'épouvante. Encore une chose qui a failli me faire renoncer à mon projet...

Mais j'étais dans la salle de restaurant, maintenant. Trop tard pour reculer ; trop tard pour réfléchir.

Et Marie, dans un coin, tout près de la porte. Marie qui me regardait sans me voir. Marie qui m'attendait.

Sur ses lèvres, l'ombre d'un sourire. Celui qu'elle gardait pour l'instant où j'apparaîtrais. Un sourire empreint d'une tendre contrition. Pas celui qu'on montre : celui qu'on retient pour soi, parce qu'il révèle trop de vous-même.

En la découvrant ainsi, j'ai eu honte de moi et de mes procédés machiavéliques. J'assistais à une scène qui ne m'était pas destinée, je transgressais tout un code de lois informulées. Je violais Marie – pas son corps, mais l'essence de sa personnalité, et ce crime était le pire de tous.

Je ne l'avais jamais vraiment aimée. Comme les adolescents, à travers l'admiration qu'elle me portait, c'était moi que j'aimais. Mais à ce moment, elle m'est apparue plus nue qu'elle n'avait jamais été, dépouillée de toute défense, d'une vulnérabilité telle que je ne pouvais pas m'obstiner à ne voir en elle que le personnage roué qui motivait ma vengeance. Et à ce moment, oui, je l'ai aimée. Vraiment.

Mais il était trop tard. Moi que de sourdes tendances paranoïaques incitaient à examiner chaque situation sous l'angle des attitudes qu'elles induiraient obligatoirement de ma part, moi qui avant de pénétrer dans le restaurant avais cru peser soigneusement le pour et le contre afin d'échapper au déterminisme de cette rencontre, je me retrouvais prisonnier du seul acte qui m'avait paru garantir ma liberté. En arrêtant le temps, je

rompais avec l'ordre naturel des choses, et cette rupture en impliquait d'autres.

Un serveur en long tablier blanc façon Belle-Epoque était planté au milieu de l'allée séparant les tables, un plateau en équilibre précaire sur une main, dans l'autre une assiette contenant un onglet aux échalotes accompagné d'une pomme de terre cuite sous la cendre (l'une des spécialités de la maison – celle à laquelle j'avais fait honneur à chacune de mes visites, ce qui explique que j'aie reconnu le contenu du plat au premier coup d'œil). Au moment où je l'avais interrompu, il devait plaisanter avec des habitués, car sa bouche, tordue dans un demi-sourire, béait légèrement. De plus, il clignait des deux yeux. Comme la femme qui lui faisait face le considérait fixement en mâchonnant un morceau de pain, j'ai pensé que cette œillade peu discrète lui était adressée et qu'il s'agissait d'une banale histoire de drague. Puis je me suis souvenu de la physionomie que j'offrais, étant enfant, sur les photos de famille. Moi aussi, je choisisais le pire moment pour cligner de l'œil, et ce mouvement involontaire n'avait absolument rien à voir avec les sentiments que je portais à la personne qui prenait le cliché... Il me fallait me pénétrer de cette vérité : ce que j'avais sous les yeux, lorsque le temps se figeait, ce n'était rien d'autre qu'un instantané. En aucun cas je ne devais tenter de tirer des conclusions à partir d'attitudes prises sur le vif.

... Tout ceci à la lisière de ma conscience tandis que je contournais les tables afin d'éviter l'allée obstruée par le serveur et de me rapprocher de Marie.

Je m'assis en face d'elle, plaçant inconsciemment ma chaise de façon que mon visage se trouve dans le champ de son regard.

« Bonjour », ai-je murmuré niaisement, m'attendant presque à ce que le monde se remette en marche par la seule magie de ce mot. Mais rien ne s'est passé, bien sûr. Marie s'est obstinée à fixer la porte à travers moi, le serveur a continué de cligner de l'œil et la femme qui le regardait n'a pas avalé le morceau de pain qui lui encombrait le palais.

Ce regard qui me traversait me renvoyait au néant. Un comble, puisque j'avais la quasi-certitude d'être le seul à vivre pleinement cet instant... J'ai détourné les yeux afin de lui échapper, me suis concentré sur les poutres du plafond à la française.

« Voilà, ai-je dit. Je suis venu pour te signifier que tout est fini entre nous. Curieux, d'ailleurs : en ce moment, je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimée... Mais ça n'a pas d'importance. Je veux dire que ce moment ne fait pas partie de ce que nous avons en commun, alors il ne faut pas que j'en tienne compte...»

J'étais pleinement conscient des paroles que je prononçais, et je savais que celles-ci n'auraient eu aucun sens pour quelqu'un d'autre que moi. Mais c'était bien à moi-même que je les adressais, pas à Marie, je n'avais donc pas à me préoccuper de la clarté de mon discours. J'ai toujours considéré comme gentiment ridicules les gens qui profitent d'un instant de solitude pour monologuer à haute voix. Mais c'est peut-être parce que, dans le monde normal, on n'est jamais assuré de se trouver vraiment seul. Ici, dans cette salle de restaurant bondée, je me sentais plus seul que je n'avais jamais été. Et soliloquer était un moyen comme un autre de forcer mes idées à se mettre en place.

Tout y est passé, dans un désordre invraisemblable : l'histoire du briquet, les rancœurs que j'accumulais depuis une bonne trentaine d'années, celles plus particulières que je nourrissais à rencontrer des filles comme elle. Et d'autres choses encore, beaucoup d'autres. Je n'ai jamais été psychanalysé ; je ne connais donc de cette thérapie que les éléments folkloriques colportés par la presse, le cinéma... et la bande dessinée, bien sûr. Le divan, le vieil homme barbu avec son calepin... Si ça se trouve, tous ces trucs ont été abandonnés depuis belle lurette, mais je suis comme ça, moi, il me faut des clichés pour raisonner. Bref. Une belle séance de psychanalyse. Sans divan, sans vieillard aux allures de patriarche, sans calepin. Mais avec Marie qui était là, mais que mes paroles n'atteignaient pas : un rêve !

À un moment, je me suis levé pour aller me servir au bar. Parler donne soif. Parmi les bouteilles débouchées qui attendaient qu'on les porte aux hôtes qui les avaient commandées, j'ai jeté mon dévolu sur un sauvignon et un mouton-rothschild agrémenté d'un millésime dont la seule lecture suffit à me faire saliver.

Revenu à la table de Marie, j'ai repris mon discours, l'entrecoupant cette fois de longues pauses au cours desquelles je me donnais le temps de savourer chaque verre de vin. Le sauvignon, d'abord. Léger, presque acidulé, agaçant la langue. Rien de tel pour vous ouvrir l'appétit.

Le serveur aux yeux mi-clos n'était qu'à quelques pas de moi, et l'onglet aux échalotes qu'il s'obstinait à tendre au-dessus de la table me narguait : je l'en ai délesté. Trouvant que sa position n'avait plus aucune signification maintenant que j'avais ôté l'objet qui motivait son geste, j'ai remplacé l'assiette par une fleur cueillie dans un petit vase posé sur la table voisine. Ainsi, la scène prenait un tour tout à fait différent. Involontairement, je venais de renforcer l'impression ressentie lors de mon arrivée. Le serveur continuait de cligner désespérément de l'œil, mais cette mimique n'avait plus rien de grivois : c'était maintenant l'expression pleine d'emphase naïve que prennent les amoureux transis dans les films muets. Et la femme lui souriait toujours, mais ce sourire paraissait lui aussi transmué par la seule présence de cette fleur, un œillet je crois. Si ses yeux brillaient, ce n'était plus de gaieté, ou à cause des alcools qui s'étaient déjà bus à cette table, mais parce que l'émotion l'étreignait.

Je suis resté plusieurs secondes à les contempler, frappé par les changements qu'un seul détail avait pu provoquer. Un peu effrayé aussi, car cette scène, c'était moi qui venais de la modifier... Puis j'ai *pensé* à ce qui se passerait lorsque le temps reprendrait ses droits, la stupéfaction du serveur et des convives, et l'hilarité a pris le dessus.

Pas pour longtemps : une idée en amenant une autre, je me suis souvenu qu'avant de remettre le temps en marche, il me fallait découvrir la façon de quitter Marie avec les honneurs dus au premier rôle.

L'onglet et le mouton-rothschild se mariaient à la perfection. L'échalote vous dilatait les papilles et le vin s'y vautrait dessus que c'était un plaisir. Après la bouteille de sauvignon, celle-ci s'est tarie. J'étais bien ; pas exagérément gai ni stupidement somnolent. Bien. J'avais même l'impression que mes facultés intellectuelles enflaient à vue d'œil.

Mais j'avais beau me creuser l'imaginaire, l'idée ne venait pas.

Le plat terminé, j'ai desservi moi-même la table, posant avec précaution l'assiette et les couverts sur le plateau du serveur, puis j'ai chapardé quelques morceaux de fromage ici et là et me suis mis en quête d'un dessert. Non loin, un homme ventru convoitait justement une écuelle posée devant lui, pleine à ras bord d'une épaisse mousse au chocolat...

Le café, ensuite. Je l'ai trouvé sur le bar, encore chapeauté d'un petit nuage de vapeur qui s'était figé là au moment où j'avais décidé de suspendre le cours du temps.

Pour clore le repas, un alcool blanc. Après en avoir essayé plusieurs, j'ai happé la bouteille de poire Williams et suis retourné vers Marie qui n'avait pas cessé de m'attendre. Bien obligée, mais sur l'instant, je ne me suis plus souvenu que c'était moi qui détenais la clef de sa mobilité. J'ai cru qu'elle m'attendait *vraiment*.

Une bouffée de tendresse m'a fait me précipiter vers elle. Au moment de l'atteindre, je suis pourtant parvenu à me ressaisir. Il ne s'agissait que d'une rémission, et je le savais : l'alcool que contenait mon sang continuerait à m'embrumer le cerveau jusqu'à ce que la plus petite pensée s'y trouve engluée. Déjà mes jambes flageolaient et l'envie de dormir alourdissait mes paupières.

Dormir ? Après tout, pourquoi pas ? Il me suffisait de me rasseoir en face de Marie et de poser ma tête sur mes bras repliés...

Pas si simple. Le phénomène que j'avais provoqué en utilisant le briquet, je n'étais pas encore sûr de le contrôler entièrement. Il se pouvait par exemple que cet appareil fût muni d'un système de sécurité qui réenclencherait automatiquement le temps passé une certaine durée, et moi je poursuivrais mon somme sous les yeux effarés de Marie. Ou alors il n'y avait pas de système de sécurité, mais alors si je négligeais de rétablir à temps les lois naturelles, le briquet devenait inutilisable et je restais prisonnier à vie de ce monde privé de bruit et de mouvement.

Il me fallait partir. J'ai posé la bouteille de poire Williams au centre d'une table voisine et ai contemplé Marie pour la dernière fois.

Une idée est parvenue à se frayer un chemin au milieu des vapeurs de l'alcool. Oh ! pas l'idée que j'avais attendue vainement toute la soirée. Une idée minuscule, bête à en pleurer. Mais je n'acceptais pas de repartir sans laisser une trace de moi, un signe qui prouverait à Marie que j'étais venu ainsi que je le lui avais promis au téléphone et que j'étais reparti de ma propre initiative, non pas parce qu'elle avait décidé de me chasser de sa vie.

J'ai fait une boule de la nappe en papier tachée de vin et de sauce par ma faute, l'ai remplacée par une neuve prise sur une table inoccupée. J'ai tiré un stylo de ma poche.

Marie, ai-je écrit.

Mais ce prénom suivi d'une virgule faisait trop penser à l'en-tête d'une lettre – et écrire une lettre était la dernière chose que j'avais envie (et la capacité !) de faire. Heureusement, la poche intérieure de mon blouson

contenait aussi un gros marqueur à pointe de feutre, utilisé deux jours auparavant lors d'une animation dans une Maison des Jeunes de banlieue.

Marie, ai-je écrit pour la seconde fois, effaçant ma première tentative sous des lettres de quinze centimètres de haut.

Je te quitte.

J'aurais voulu ajouter une phrase percutante, mais vu mon état, j'ai compris qu'il était inutile d'insister.

Signer ou ne pas signer ? Marie ne pouvait pas ne pas comprendre qui avait inscrit ces quatre mots devant elle. Inutile donc d'ajouter mon nom à cette prose désastreuse. Après avoir tourné la nappe afin que le texte lui saute immédiatement aux yeux, je me suis levé, pas très fier de moi. Inutile de me leurrer, certes l'alcool que j'avais avalé occultait mes pensées, mais ce n'était qu'un incident mineur. L'essentiel se situait ailleurs, dans mon incapacité à mettre à profit toutes les possibilités que m'offrait une situation hors du commun. Peut-être est-ce cette conscience aiguë d'un échec qui n'admettait aucune excuse. Ou le désir de transcender cet échec par la dérision, la démesure. J'avais gardé le marqueur dans ma main, j'en ai appuyé la pointe sur le mur :

Marie, je te quitte.

Sur le tablier blanc du serveur :

Je te quitte, Marie !

Sur la grande glace suspendue derrière le bar.

Sur les épaules nues d'une jeune fille aux allures de starlette hollywoodienne des années cinquante.

Sur des additions pliées dans des soucoupes et des carnets de chèques étalés à côté. Sur des billets de banque.

Sur le carrelage du sol, non plus à l'aide du marqueur cette fois, mais avec de la crème chantilly qui s'écoulait en ruban d'un chinois prélevé dans les cuisines.

Sur le plafond, aussi, grimpé au milieu d'une table, un pied posé dans une assiette de crudités, l'autre pesant sur la main endiamantée d'une demi-mondaine qui n'en continuait pourtant pas moins de sourire aux anges.

Sur le fac-similé d'un avis de conscription datant de l'An Deux, juste sous l'impératif *Aux armes, citoyens !*, mais en lettres deux fois plus grandes.

Sur le front d'un homme qui avait commis l'erreur de poser son regard sur Marie au moment où le temps s'était arrêté.

Sur la vitre de la porte du restaurant, enfin, juste avant de quitter les lieux. Mais cette fois, peut-être parce que la vague de frénésie qui m'avait emporté se calmait déjà et que naissaient les remords, je n'ai pas pu me résoudre à n'inscrire que cette phrase.

Je t'aime, ai-je ajouté.

La porte s'est refermée sur moi. J'avais sorti le briquet de ma poche, mais au moment d'en faire usage, l'idée m'est venue qu'un homme qui se matérialise d'un coup au beau milieu d'une rue, ça ne passe pas inaperçu... Pour procéder sans risque d'éveiller l'attention au rétablissement du temps, il me fallait un lieu désert et sombre. Le couloir d'un immeuble, par exemple.

À nouveau, j'ai enfoui le briquet au fond de ma poche, et je me suis éloigné. Mais loin d'éclaircir mes pensées, la fraîcheur humide de l'extérieur avivait ma migraine. Au lieu de rechercher un endroit discret, je me suis dirigé vers la rue des Canettes que j'ai descendue vers le boulevard Saint-Germain.

Beaucoup de monde, bien sûr, comme d'habitude. Ma marche s'en trouvait perturbée ; je devais contourner les individus ou les groupes, parfois même descendre sur la chaussée parmi les automobiles figées tant le trottoir était encombré.

Cet étrange slalom avait un but : le drugstore Saint-Germain, mais ce but, je l'ignorais encore.

Les vitrines du boulevard étaient toutes brillamment illuminées, mais les portes étaient closes, à l'exception de celles des bars et des restaurants. Mais le drugstore, ça n'est pas seulement un bar, et il demeure ouvert jusqu'à une heure avancée de la nuit...

Je le jure : je n'avais aucune intention particulière. Ou alors cette intention restait à la lisière de ma conscience. Mais dès que la porte de verre donnant accès à la galerie des boutiques s'est ouverte devant moi, j'ai compris les raisons qui m'avaient amené ici. La même frénésie s'est emparée de moi que celle déjà éprouvée au *Sans-Culotte* lorsque je biffais d'une phrase vengeresse mon aventure minable avec Marie.

Une frénésie de liberté, peut-être. Depuis l'enfance, j'avais vécu à coups d'ordres et d'interdits, tant et si bien que j'en étais arrivé à considérer qu'il était normal qu'il en fût ainsi, que la vie en société imposait des contraintes contre lesquelles on ne pouvait rien. Ces contraintes, je m'y étais si bien

plié, et pendant si longtemps, que je les avais oubliées : elles étaient là, tout simplement, elles jalonnaient mon existence, et moi je suivais ce parcours étroitement surveillé sans me poser trop de questions...

Mais là, c'était différent. Plus de contraintes, une liberté pleine et entière. Personne pour réprimer, juger, sermonner. La boutique-cadeaux se trouvant juste en face de moi, c'est par elle que j'ai commencé. Les foulards de grands couturiers qui pendaient à un présentoir, je les ai arrachés par poignées pour les enfouir dans mes poches. Un nombre impressionnant de ceintures signées Lanvin ou Cardin est venu entourer mon abdomen. Comme mes poches étaient pleines, je me suis emparé d'une grande sacoche de cuir et y ai jeté pêle-mêle des cravates (moi qui n'en porte jamais !), des pochettes de soie, des porte-clés, des boutons de manchettes, des trousseaux de toilette, de manucure, de couture, des chausse-pieds, des bracelets-montres, des bracelets sans montre, des pendentifs, des breloques, des camées, des bagues fantaisie, un assortiment complet de badges portant les personnages de Walt Disney, des agendas, des carnets d'adresses, des répertoires, des mementos.

Déjà, la sacoche débordait. Je l'ai posée au beau milieu de l'allée, en ai pris une autre, un vaste fourre-tout, cette fois. Renonçant à y empiler des pull-overs et des chemises qui eussent tenu trop de place, je me suis avancé jusqu'à la boutique suivante, un rayon épicerie apparemment spécialisé dans les plats exotiques. L'estomac bien plein, légèrement nauséeux de surcroît, je ne m'y suis intéressé que le temps de déposer dans mon bagage quelques fioles de nuoc-nam et des conserves de pousses de soja. Et une bouteille de *Glenfiddish*, parce que, tout de même.

Plus loin, le rayon des disques, surveillé par une matrone peu amène qui pour l'instant n'en pouvait mais. C'est à cet endroit, je crois, que ma frénésie a atteint son point culminant. Je passe toujours beaucoup de temps chez les disquaires. D'abord parce que j'aime la musique (tous les genres de musique ou peu s'en faut), ensuite parce que les pochettes de disques me fascinent. J'y passe beaucoup de temps, donc, mais j'y achète peu – du moins pas autant que je le désirerais : Lise accepte très mal les difficultés de fins de mois lorsque je les lui annonce avec sous le bras les derniers albums de Costello ou de Dury tout frais importés d'Angleterre.

Là, ce fut l'inverse. À peine le temps de consulter la pochette, et le disque se trouvait déjà dans ma sacoche. J'ai dû en empiler ainsi une bonne

centaine, quelques quarante-cinq tours, mais surtout des L.P.

Comme le bureau de tabac ne se trouvait qu'à deux mètres de là, j'ai comblé les vides avec des paquets de cigarettes, des bottes de cigares et des briquets. De *vrais* briquets. Plaqués or ou en argent massif.

Puis j'ai abandonné le sac au milieu de l'allée, comme le précédent.

Le temps de m'emparer d'un autre, et je suis allé faire un tour du côté de la librairie. Là, je ne me suis intéressé qu'aux livres d'art, aux albums de grands photographes, notamment. Le genre de truc devant lequel je rêve sans pouvoir généralement me l'offrir. Ensuite, je me suis senti très las. Mais mon enthousiasme n'était pas encore retombé. Il me fallait, ai-je décidé, combattre le mal par le mal. Or, cela ne faisait pour moi aucun doute, ma lassitude était la conséquence directe des alcools avalés au *Sans-Culotte*.

Rebroussant une nouvelle fois chemin, j'ai jeté mon dévolu sur une bouteille de Chivas. La première rasade a manqué me faire étouffer, mais la seconde est passée sans histoire. J'allais laisser le flacon entamé sur le comptoir lorsqu'une meilleure idée m'est venue. Un homme était là, la mine revêche, la main tendue dans l'attente d'un paquet que la vendeuse était en train de ficeler. J'ai glissé le goulot entre le pouce et l'index et ai resserré les doigts afin d'assurer la fermeté de la prise. Ainsi, outre l'effarement du quidam dont je me délectais d'avance, j'eus la satisfaction de me dire que la vendeuse ne serait pas suspectée. Malgré la sensation de liberté que me procurait la certitude d'être le seul à vivre réellement dans cet univers figé, malgré tout l'alcool ingurgité, un obscur désir de justice demeurait ancré en moi.

Les quelques dix ou quinze minutes qui ont suivi (et dont le cours ne pouvait être suivi que sur la montre accrochée à mon poignet, puisque toutes les autres étaient arrêtées), je ne me souviens plus très bien comment je les ai passées. Vautré dans les tissus de prix, peut-être, des chemisiers de femme ou bien des foulards qui avaient échappé à ma rafle de tout à l'heure. Avec, vissé au coin des lèvres un Corona épais comme une bite de bande dessinée. Des foulards, je ne suis pas sûr. Du cigare, si : après boire, je ne les supporte jamais. Ça n'a pas loupé ; ces dix ou quinze minutes de nirvâna précaire se sont terminées dans les odeurs de bile et de vomissures.

Tandis que je contemplais avec une morne désolation le produit de mes régurgitations, un signal d'alarme minuscule s'est mis à grésiller au fond de

ma mémoire. Le briquet. Qui était peut-être réglé pour ne répondre aux sollicitations de l'utilisateur que pendant un court laps de temps. Donc...

Ça allait vraiment mal. Autour de moi, c'était la tempête. Le drugstore Saint-Germain s'éparpillait dans toutes les directions. Même le sol dallé paraissait vouloir s'enfoncer dans les entrailles de la Terre. Du moins, c'est ainsi que j'interprétais le lent mouvement de rotation qui l'emportait loin de moi.

Je ne sais pas très bien comment j'ai réussi à franchir les quelques mètres qui me séparaient de la porte de verre et à escalader les marches qui menaient au boulevard. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais allongé à plat ventre sur le bitume du trottoir, le nez dans de nouvelles vomissures et je transpirais par tous mes pores malgré le froid humide de la nuit.

Le briquet, ai-je pensé tout de suite, et je me suis relevé à grand-peine, m'agrippant pour ce faire à la gabardine d'un homme aux allures de président-directeur général qui s'apprêtait à entrer chez *Lipp*. Comme sa physionomie ne me revenait décidément pas, je lui ai pris sa pochette pour m'en essuyer le visage et l'ai ensuite remise à sa place, soigneusement pliée, mais tout imprégnée de l'odeur de mes sécrétions gastriques.

Debout, je me suis dit qu'après tout j'avais maintenant tellement attendu que quelques minutes de plus ou de moins, ça n'avait pas grande importance. En réalité, je crois bien qu'à ce moment le contenu des sacs abandonnés au hasard des allées du drugstore comptait plus pour moi qu'un éventuel retour au monde normal.

Un livre, même un album grand format à la couverture cartonnée, ça n'a l'air de rien, ça ne pèse pas grand-chose. Comment se fait-il alors qu'un sac rempli de livres devienne pratiquement intransportable ? Le temps de parvenir en haut des marches, et j'en avais déjà les bras coupés – et il y en avait encore deux autres qui m'attendaient en bas... J'étais ivre, mais pas assez tout de même pour prétendre m'opposer à l'entêtement de la pesanteur : j'ai compris que ces livres, il me serait impossible de les ramener dans ma chambre d'hôtel. Alors je les ai sortis du sac et les ai alignés en bordure du trottoir. D'autres que moi en profiteraient, ce n'était pas plus mal. En les disposant sur le bitume, j'avais un peu l'impression d'accomplir une bonne action.

En ce qui concerne les disques, ça a été plus dur – pour accepter de m'en défaire, je veux dire. Je n'en ai gardé que deux, une symphonie de Mahler

et un Frank Zappa que des critiques désastreuses m'avaient jusqu'à présent découragé d'acheter. Le reste, je l'ai dispersé de la même façon que les livres. Les abords du drugstore Saint-Germain commençaient à prendre des allures de marché aux puces...

Le dernier sac (le premier, chronologiquement, à avoir été rempli) pesait beaucoup moins lourd que les deux précédents ; je l'ai donc conservé, non sans en avoir extrait deux trousse de toilette et une trousse de couture qui l'encombraient sans présenter de réelle utilité, ce qui m'a permis d'y ranger les deux disques. Voilà. J'étais maintenant prêt. Je pouvais faire repartir le temps.

Mais j'ai pensé à Marie.

Et j'ai voulu la revoir une nouvelle fois.

Une dernière fois, me suis-je dit en guise d'excuse.

Retour au *Sans-Culotte*. L'ivresse m'avait fait oublier mes inscriptions de tout à l'heure ; je les ai redécouvertes avec un sentiment proche du ravissement. J'étais très content de moi – pas de la pauvreté de mon imagination qui m'avait poussé à répéter à l'infini une phrase qui n'avait finalement aucune utilité (dans la mesure où Marie, après m'avoir attendu quelques dizaines de minutes, ne pourrait pas ne pas aboutir à cette conclusion que j'avais décidé de ne pas la rejoindre) ; ce qui me comblait d'aise c'était, considéré sous l'angle du spectateur et non plus de l'acteur, le sens esthétique très sûr qui avait guidé cette manière de création artistique.

La salle du *Sans-Culotte* n'était plus une banale salle de restaurant décorée avec plus ou moins de goût : par la grâce de mon ivresse frénétique, elle avait été transmuée en une œuvre d'une indéniable originalité digne d'être minutieusement recomposée dans un salon d'art moderne. Le titre de cette œuvre me vint spontanément à l'esprit : *Projet pour une rupture un soir de Saint-Sylvestre*. Pourquoi justement la Saint-Sylvestre ? À cause de la chantilly répandue sur le sol, je crois, et qui évoquait ces inscriptions à la peinture blanche auréolées de givre en trompe l'œil que font surgir les fêtes de fin d'année sur les vitrines des commerçants.

Oui, l'ambiance de fête morne correspondait tout à fait à celle d'un réveillon. À la réflexion, il y manquait tout de même quelque chose : les guirlandes. Mais le contenu de mon sac me permettait de remédier à cet oubli : il me suffisait de nouer les foulards bout à bout.

Dix minutes plus tard, deux guirlandes aux tons chatoyants traversaient la salle en diagonale. Par un heureux hasard, elles se croisaient juste à l'aplomb de la tête du serveur à l'œillet. Il me restait un surplus de foulards. Je choisis les plus beaux pour les accrocher à une gravure suspendue à la droite de Marie, créant ainsi l'illusion d'une cascade immobile où les ors jouaient dans toutes leurs nuances.

Les cadeaux, pour finir. (Je sais, ils évoquent plus Noël que la Saint-Sylvestre, mais la métaphore ne me paraissait pas devoir en souffrir ; de plus, je n'étais pas encore assez dessoûlé pour établir une claire distinction entre les deux fêtes.) Des agendas, des chausse-pieds à manche de corne, des cravates, des montres, des carnets reliés en cuir fin, des pochettes de soie ont surgi sur les tables, à la droite des convives. Des porte-clés, aussi : j'en avais assez pour que chaque client du *Sans-Culotte* puisse en recevoir au moins un. La seule chose qui me désolait, c'est que ces objets étaient tous ornés d'un monogramme. Or, à supposer que chaque convive fût en possession de papiers me permettant de lui décerner l'initiale adéquate, l'ampleur de la tâche était telle que j'y renonçai.

Au surplus, le caractère aléatoire de ma distribution me parut propre à créer vraiment l'atmosphère de fête dont je venais de tracer le décor. Dans mon esprit saturé d'alcool, il ne faisait en effet aucun doute que, s'apercevant que le porte-clés placé à leur côté ne leur était pas destiné, les hommes et les femmes actuellement attablés ne se lèvent d'un même élan pour se mettre à la recherche de celui ou de celle dont l'initiale correspondait. L'idée me sembla d'ailleurs si bonne que je la mis en pratique pour les autres cadeaux. Précédemment, je m'étais attaché à doter chacun d'un objet correspondant à sa personnalité : à l'homme d'affaires, une cravate sobre ou un agenda, à la jeune fille, le carnet d'adresses où elle pourrait consigner l'itinéraire de ses aventures sentimentales... Passant à nouveau de table en table, je brouillai les cartes : à la jeune fille, la cravate, à l'homme en costume gris la trousse de manucure. Une telle entreprise n'était bien entendu pas dénuée de machiavélisme : je jouais en quelque sorte les divinités matrimoniales. Sur le plateau du serveur qui avait déjà eu à subir mes ardeurs créatrices, je plaçai par exemple un bouton de manchette ; l'autre, je le posai dans la paume de la femme qui lui souriait. Afin de réduire encore la marge d'impondérables qui pouvaient venir contrecarrer mes plans, je glissai dans la serviette de cette même femme

une trousse de couture après en avoir ôté les ciseaux qui rejoignirent le bouton de manchette sur le plateau du garçon.

Les bijoux, je les réservais pour Marie. Je superposai les colliers autour de son cou, constellai son tailleur prune de broches, de camées, de barrettes. Comme le nombre de bagues dépassait de beaucoup celui que ses doigts pouvaient supporter, j'ai disposé le reste sur la table, autour de ma phrase d'adieu.

Je me reculai pour juger de l'effet de cette composition. Toutes les pierres, vraies ou non (fausses sans doute, pour la plupart), se mirent à scintiller pour moi. Pour parfaire l'impression, je modifiai l'angle d'éclairage de certains spots, allumai une bougie que je posai sur la table en face d'elle. J'eus le sentiment exaltant d'avoir ainsi apporté l'ultime touche à mon œuvre en précisant la signification. Je venais de transformer Marie en un arbre de Noël surréaliste.

Je suis resté assez longtemps sur le pas de la porte, incapable de détacher mes yeux de ce tableau. Ce que je regrettais le plus, c'était de ne pas avoir songé à me munir d'un appareil photo au drugstore tandis que j'en pillais les rayons. Une telle scène méritait d'être immortalisée. Songer qu'elle se trouverait chamboulée dans la seconde qui suivrait le retour du temps me désespérait.

Et puis je suis enfin sorti du *Sans-Culotte*, toujours nanti de ma sacoche qui ne contenait plus que deux disques et la série de badges de Walt Disney que, Dieu sait pourquoi, je n'avais pas cru devoir intégrer à ma composition.

Au coin de la rue, je me suis glissé entre deux fourgonnettes stationnées le long du trottoir et, dans l'ombre, j'ai récupéré mon faux briquet au fond de ma poche et ai remis le temps en marche.

Le choc provoqué par le retour du mouvement et du bruit a été plus fort que prévu. Mes nausées sont revenues. Plié en deux, je cherchais désespérément quelque chose à vomir au fond de mon estomac quand un couple de jeunes gens s'est arrêté à ma hauteur. L'homme a émis une plaisanterie à mon sujet, et la fille a ri en écho, puis ils se sont éloignés. Tremblant de honte et de fatigue, j'ai ramassé mon sac et ai filé sans demander mon reste. En sortant du restaurant, j'avais eu l'intention de demeurer dans les parages pour constater l'effet de ma mise en scène. À

présent, même cela ne m'intéressait plus. Je n'avais plus qu'une hâte : regagner ma chambre d'hôtel. Et dormir.

OceanofPDF.com

6.

Dix heures dix, annonçaient les aiguilles du réveil.

La matinée (ce qui en restait, plutôt) s'annonçait dure ; une migraine insoutenable me vrillait les sinus, ma langue paraissait peser des tonnes et posséder la consistance de l'éponge, ce qui n'est incompatible qu'en apparence, et mes intérieurs semblaient s'être retournés sur eux-mêmes. Au premier geste que j'esquissai, ce fut encore pis : cette fois, le décor chavira. Le plafond, la table de chevet, l'applique, la porte coulissante du cabinet de toilette, tout ce que mon regard embrassait.

En mobilisant toute mon énergie, je parvins cependant à m'extraire de mes draps et à me lever. Deux pas pour aller jusqu'à la porte coulissante. Prendre appui contre la cloison, repousser le panneau de bois. Bien. J'avais un peu l'impression d'accomplir un exploit.

L'eau glacée que je me passai sur le visage aida le décor à retrouver sa stabilité mais n'eut aucun effet sur ma migraine ni sur mes autres malaises.

Il y avait de l'Alka-Seltzer dans mon sac. Je suis donc retourné dans la chambre d'un pas un peu plus assuré. Mon bagage était là, sur la table dépourvue de tiroir. J'y ai plongé la main. Des disques. Une feuille de carton où étaient épinglés de petits objets de forme circulaire.

Un réflexe irraisonné m'a fait repousser le sac loin de moi. Il est tombé avec un gémissement de chambre à air qui expire. Ça n'était pas *mon* sac. Et je refusais pour l'instant de réfléchir à tout ce qu'impliquait la présence de ce sac dans ma chambre. L'autre, le vrai, était poussé contre le mur. D'ailleurs, seuls mes maux de tête avaient pu me les faire confondre. Je n'ai jamais eu les moyens de m'offrir des bagages en cuir véritable.

Ah ! le doux chant des comprimés effervescents dans un verre d'eau ! Déjà, je me sentais mieux. (Je soupçonne en fait les laboratoires d'avoir fort bien retenu la leçon des placebos et de vendre au prix fort des produits dont le coût est constitué pour les neuf dixièmes par le conditionnement. Comme pour les lessives.)

Le test du petit déjeuner, à présent. J'ai décroché le combiné du téléphone. À l'autre bout, on a mis une bonne minute à répondre.

« Oui ? » a fait la voix de l'hôtelier. Pas vraiment revêche, mais pas aimable non plus.

« Heu... Vous pourriez me faire monter mon petit déjeuner ? »

Une seconde de silence, afin de bien marquer sa réprobation, comme s'il était inconvenant de présenter une telle sollicitation à dix heures dix.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » a-t-il fini par demander.

Je lui ai suggéré qu'un grand café noir accompagné de deux croissants... Mais comme les croissants paraissaient réservés aux gens qui se lèvent tôt, j'ai dû accepter les quinze centimètres de baguette qu'une femme de chambre m'a apportés quelques minutes plus tard.

Le café est passé sans encombre. Quant au pain, je n'y ai pas touché, me contentant du contenu d'un petit pot de confiture que j'ai mangé à la cuiller.

Puis j'ai posé le plateau sur la descente de lit et me suis rencogné dans mon oreiller. Tout allait à peu près bien, à présent ; ma migraine n'était presque plus qu'un mauvais souvenir. Dans un sens, ça me désolait. Parce que je n'avais même plus cette excuse pour éviter de penser aux événements de la veille.

J'ai élevé mon pouce gauche à la hauteur de mes yeux.

Un. Ce sac de cuir et ce qu'il contient. Ni l'ivresse ni la gueule de bois ne m'empêchent de me rappeler la façon dont je me les suis procurés. D'ailleurs, dans une situation normale, je ne les aurais jamais volés. Pas par honnêteté, mais... Bon. La peur du gendarme, oui.

L'index.

Deux. Une supposition, toujours la même. (Celle qui viendrait automatiquement à l'esprit de tout homme normalement constitué à qui je raconterais ce qui m'est arrivé hier soir.) Le délire. L'alcool – mais non, ça ne tient pas, tout a commencé bien avant que je boive le premier verre. Le délire sans cause extérieure, donc. J'aimerais bien y croire mais non, c'est impossible, mes souvenirs sont trop nets, trop précis. Donc...

Le médus.

Trois. Donc tout ce dont je me souviens est réellement arrivé. Le temps s'est arrêté – pour tout le monde, sauf pour moi. Et ma montre, qui a continué de fonctionner comme si de rien n'était. (Je l'ai remise à l'heure en arrivant à ma chambre d'hôtel. Enfin, à l'heure *normale*. Ce qui m'a

permis de découvrir que j'avais vécu au moins cinq heures de plus que mes semblables : pour moi, la journée d'hier a duré vingt-neuf heures !)

L'annulaire.

Quatre. Le briquet – le faux briquet, plutôt. Pas de doute, c'est bien de lui que je tiens ces pouvoirs. Mais comment est-il arrivé en ma possession ? *Qui a mis ce briquet dans ma poche ?*

Ma main est retombée sur le drap. Il était inutile de poursuivre l'inventaire des questions. Celle-ci était la question essentielle. Essentielle, peut-être parce que justement c'était la seule pour laquelle je ne pouvais émettre aucune hypothèse. Marie ? Non, définitivement. Pas seulement pour la sincérité de sa surprise lorsque j'avais mentionné le briquet au téléphone, mais parce que je la voyais mal m'offrant le moyen de contrôler toutes les situations et se livrant ensuite d'elle-même à mes jeux puérils par ce rendez-vous au *Sans-Culotte*...

Qui, alors ? En attendant Marie au bistrot, j'avais allumé une cigarette avec mon briquet de plastique orange, et il n'y avait rien d'autre dans ma poche. Et ensuite... Eh bien ! personne ne m'avait approché tandis que je regagnais ma chambre.

Ah si ! Je m'étais arrêté pour boire un café. Et place du Palais-Royal, j'avais joué des coudes pour acheter *Le Monde*.

Et... oui, maintenant, je me souvenais, alors que je traversais la Seine, je m'étais arrêté contre le parapet, et quelqu'un m'avait bousculé. Un homme, certainement, mais que je n'avais même pas vu. Je me rappelais seulement quelques mots d'excuse et les pas qui s'éloignaient.

Mais que ce soit dans le café, devant le kiosque à journaux ou sur le pont : un inconnu, ou quelqu'un qui me suivait déjà depuis longtemps ?

Et pourquoi ? Pourquoi m'avoir choisi, moi, pour me faire don de ce pouvoir ?

Je tournais en rond. Chaque question en amenait d'autres qui, elles-mêmes... Pour y mettre fin, au moins provisoirement, j'ai décidé de me lever et d'aller faire ma toilette.

Le miroir me renvoya un visage gris aux traits tirés, aux yeux soulignés de cernes brunâtres, mais après une cuite de la taille de celle de la veille, je ne pouvais pas m'attendre à mieux. Alors que je me rasais, j'ai pensé aux journaux du matin. Peut-être que l'un d'eux... ? Après tout, la pagaille que j'avais semée à Saint-Germain n'avait pas pu rester inaperçue !

Avant de sortir, j'ai enfilé mon blouson. Mais je me suis contenté de soupeser la poche pour vérifier que le faux briquet s'y trouvait bien. Je n'ai pas eu le courage de le sortir.

L'hôtelier me héla alors que je passais devant lui au pas de course :

« Vous ne laissez pas votre clé ?

— Juste une course, ai-je lancé. Je reviens tout de suite. »

Et j'ai filé sans attendre qu'il récrimine au sujet de ma chambre qui ne serait pas faite avant midi et que.

À mon retour, cinq minutes plus tard, il était absent de la réception, mais j'ai aperçu son dos par une porte entrebâillée. Une vague odeur de soupe aux choux flottait toujours au niveau du rez-de-chaussée.

Première constatation : aucun quotidien ne m'avait consacré ne fût-ce qu'un dixième de colonne de sa une. Dans les journaux étalés sur mon lit, on ne parlait que du sommet de Djibouti, des dernières déclarations du porte-parole de l'O.P.E.P., des rebondissements de l'affaire iranienne et du dernier scandale à émoustiller les milieux politiques. À part ça, pour *Le Figaro* de larges extraits d'un entretien avec le pape, où celui-ci s'élevait une nouvelle fois contre la pratique de l'avortement et conseillait à ses ecclésiastiques le port de la soutane, et pour *L'Humanité* une interview exclusive d'un dirigeant cégétiste.

Rien dans les pages intérieures du *Figaro*.

Ah ! Un entrefilet en dernière page du *Matin*, sous le titre :

Vandalisme chez Bleustein-Blanchet :

Paris – Des livres et des disques volés aux rayons du drugstore Saint-Germain ont été retrouvés, éparpillés sur les trottoirs devant l'établissement. Simple farce ou acte de nature politique ? Aucun groupe n'a pour l'instant revendiqué ces agissements. La police ne dispose pour l'instant d'aucun indice qui, etc.

Rien non plus dans *L'Huma*.

Mais dans *Le Parisien Libéré*, un encadré d'une quinzaine de lignes :

En plein Paris !

MISE À SAC DU DRUGSTORE SAINT-GERMAIN

Après Fauchon, les drugstores ? C'est la question que l'on peut se poser après la découverte, hier soir, d'un cambriolage commis, en pleine heure

d'affluence, au drugstore Saint-Germain. Sûrs de leur impunité, des individus ont mis à sac plusieurs rayons du drugstore puis ont dispersé le produit de leur vol sous les yeux horrifiés des passants. Ils ont ensuite pu s'enfuir, mettant à profit l'absence de policiers à cet endroit. Nul doute, compte tenu de l'abandon des marchandises volées, qu'il ne s'agisse d'un nouveau méfait de la bande qui, naguère, avait dévalisé les magasins Fauchon. On se souvient qu'alors les malfaiteurs avaient déclaré agir dans des buts politiques... Que fait la police ? Nous ne le répéterons jamais assez, le quartier Saint-Germain est maintenant livré à la pègre, et, etc.

Très drôle. Enfin, je me disais que c'était très drôle, mais sans avoir le cœur d'en rire. Je me sentais plutôt déçu, en fait. Toujours honteux d'avoir pu me laisser aller à de telles puérilités, mais déçu de constater le peu de remous que mes actes avaient provoqués.

Ce qui me chagrina le plus, ce fut qu'aucun journal n'ait mentionné l'essentiel. Les vols aux étalages du drugstore Saint-Germain, le déballage de livres et de disques sur les trottoirs, tout cela était très contingent. Mon œuvre, c'était au *Sans-Culotte* que je l'avais réalisée...

Ma grande erreur, je le compris à cet instant, avait été de ne donner aucun témoin à cette œuvre. Il y avait eu d'une part le créateur, de l'autre les acteurs. Tous les gens qui se trouvaient la veille au *Sans-Culotte* avaient participé involontairement à ma mise en scène et, compte tenu du ridicule dans lequel ils avaient dû se trouver plongés à la seconde où le temps avait repris son cours, aucun d'eux n'avait dû se précipiter au téléphone pour alerter la presse... Tous avaient au contraire intérêt à ce que l'affaire ne s'ébruite pas. À commencer par Marie. Comment avait-elle réagi à ce décor fellinien imaginé pour elle ? Elle n'avait pas pu ne pas comprendre que cette phrase qui se répétait sur chaque élément du décor s'adressait à elle. Elle savait aussi que c'était moi qui l'avais écrite – elle possédait une des clés du mystère dans lequel les convives du *Sans-Culotte* s'étaient trouvés plongés. Mais je doutais qu'elle en ait parlé autour d'elle. Trop peur de se voir imputer la responsabilité de ce crime contre la bienséance. Elle s'était tue, elle avait profité de l'affolement général pour fuir. Avec les bijoux ? Sans doute – je ne la voyais pas prendre le temps de dégrafer un à un tous les clips et les camées dont j'avais constellé son tailleur. Ce matin, je l'imaginais sans peine penchée sur eux, la main posée sur le téléphone,

essayant de trouver la force de m'appeler. À ce moment précis de mes réflexions, le téléphone s'est mis à sonner.

La coïncidence était si troublante que je n'ai pas douté un seul instant que ce fût Marie. J'ai même failli prononcer son nom lorsque le standardiste (mon ami l'hôtelier, encore lui) s'est effacé pour laisser parler mon correspondant.

C'était Lise.

Elle était surprise de me trouver à l'hôtel. Elle venait rendre visite à sa tante Angèle, celle qui a tout plein de chats et dont la voix haut perchée me met les nerfs à vif (ces précisions avaient leur utilité : la famille de Lise ressemble pour moi à une sorte de labyrinthe parsemé d'embûches), et comme celle-ci possède le téléphone, elle avait appelé à tout hasard.

« Je viens tout juste de me lever », plaidai-je.

Un silence. « Tu sais quelle heure il est ? Onze heures passées !

— Je sais. J'ai passé une très mauvaise nuit. Il fait très froid à Paris. Froid et humide. J'ai dû attraper une grippe ou quelque chose comme ça. »

Une nouvelle pause, destinée cette fois à bien me montrer qu'elle n'était pas dupe de mes excuses. D'ailleurs, elle n'avait pas tort. Mais quand je suis de mauvaise foi, je vais jusqu'au bout.

« Je t'assure, affirmai-je. Je dois avoir de la fièvre ; j'ai les jambes en coton. »

Ce détail, un cliché pourtant, a emporté ses doutes. D'un coup, elle s'est faite inquiète : « Tu devrais peut-être consulter un médecin...

— J'irai voir un pharmacien. Je ne suis pas à l'article de la mort, tout de même ! »

En prononçant ces mots, je pensais à tout autre chose. La veille, lorsque le temps s'était arrêté pour la première fois, j'étais assis sur le lit dans la même position et Lise me parlait aussi, à l'autre bout du fil...

Le faux briquet s'est retrouvé dans le creux de ma paume sans que j'aie vraiment décidé de m'en saisir.

« Si tu n'es pas trop fatigué, il faudrait que tu ailles voir ce Delplas...

— Qui ? » ai-je demandé.

Question inutile. La monosyllabe a longuement résonné dans le silence. Un silence dont la qualité ne trompait pas.

Mais lorsque j'avais pressé la saillie du briquet, ce n'était pas par hasard ou sur une vague idée. Cette fois, mes buts étaient bien précis.

OceanofPDF.com

7.

L'organisation, d'abord. Ne rien laisser au hasard.

Détachant une page de mon agenda, j'y inscrivis QUI ? en lettres capitales puis je glissai la feuille sous le combiné. Ainsi, lorsque je reprendrais la communication, je ne resterais pas bêtement muet.

Je fis un tas des journaux étalés sur le lit, résistant à l'envie de découper les articles où se trouvait indirectement relatée ma virée de la veille. Si quelque chose m'advenait au cours de mes pérégrinations en temps figé, je préférerais ne laisser aucun indice derrière moi.

Pas beaucoup de monde, rue des Bons-Enfants. Cela me convenait : je n'avais pas envie de jouer les slalomeurs entre les piétons immobiles.

Ma première halte a été pour le bistrot du coin. Je m'y suis offert une bière allemande en contemplant le spectacle qu'offraient des beloteurs visiblement engagés dans une importante partie. L'un d'eux venait de lâcher une carte, et celle-ci flottait au-dessus du tapis vert frappé du sigle d'une grande marque d'apéritif. Le joueur suivant, d'un geste emphatique, s'apprêtait à saisir celle qui allait remporter le pli : cela se comprenait à l'éclat de ses yeux, à l'exclamation qui pointait à la commissure de ses lèvres.

Je n'ai pas pu y résister. J'ai interverti les deux cartes. Les beloteurs m'ennuient : ils me donnent toujours l'impression d'acteurs débutants s'essayant à du Pagnol. Après Raimu ! Un sacrilège.

Pour le reste, je commençais à m'habituer aux étrangetés du temps arrêté. Le café qui ne cessait de s'écouler du percolateur sans que la tasse débordât ne m'étonnait plus. Non plus que le vin blanc sec qui se déversait d'un verre intarissable dans le gosier d'un livreur des Galeries-Lafayette. Je n'en demeurais pas moins fasciné par des expressions saisies sur le vif, et qui n'avaient aucun rapport immédiat avec la situation affrontée par les intéressés. Tel ce jeune homme portant costume trois pièces et attaché-case, et qui remerciait d'un large sourire le serveur qui venait de lui apporter sa

pression. Ses lèvres retroussées, sa bouche largement béante, sa tête penchée en arrière, suggéraient plutôt un immense éclat de rire, et le contraste de cette hilarité avec la mine renfrognée du serveur et l'indifférence des autres consommateurs était du plus haut comique. Cela me rappelait un peu une photo fort connue montrant un président de la Troisième République s'esclaffant au cours d'une cérémonie funèbre. Bien sûr, il avait été établi qu'une grimace instinctive provoquée par le froid peut fort bien ressembler au rictus du rire sur un instantané photographique, mais ce président (dont j'ai d'ailleurs oublié le nom) restera pour la postérité l'homme qui rit tandis qu'on enterre ses amis.

La bière terminée, je me suis remis en route, remontant la rue Saint-Honoré vers la place du Châtelet. Je ne me pressais pas : j'avais tout mon temps.

Vers la place Sainte-Opportune, la vitrine d'une de ces boutiques éphémères qui se succèdent tous les six mois dans les pas de porte laissés vacants lors de l'exode des Halles vers Rungis, m'a arrêté. À l'intérieur, des vêtements pour homme du style que je n'avais jamais osé porter, par peur du ridicule ou respect des convenances que je feins pourtant de mépriser. Des vestes de maffiosi new-yorkais, des pantalons semblables à ceux que l'on portait dans les comédies musicales de Broadway à la fin des années quarante, larges de fond et taillés dans des étoffes que l'on réserve d'ordinaire à l'ameublement, des chemises en provenance directe de Miami, des chaussures bicolores à la Rudolph Valentino.

Personne ne pouvait me voir. Pourtant lorsque je suis ressorti de la boutique, vêtu d'un blazer croisé jaune, d'un pantalon écossais à dominante orange et d'une chemise ornée de palmiers où se balançaient quelques minuscules chimpanzés, j'ai eu la détestable impression que tous les regards convergeaient sur moi.

Le sac contenant les effets avec lesquels j'avais quitté l'hôtel à la main, j'ai poursuivi mon chemin.

Le boulevard de Sébastopol. La F.N.A.C.

En moi, l'excitation croissait, mais j'ai préféré faire durer le moment délicieux de l'attente. Un peu comme, à quatre-cinq ans, je découvrais les cadeaux de Noël dans la cheminée : j'avais hâte de les déballer, mais je me contraignais à ralentir les pas qui me menaient vers eux, sachant déjà que la

magie de cet instant s'évanouirait lorsque les rubans sauteraient, lorsque les papiers se déchireraient sous mes doigts.

(Ou alors, je me précipitais. À vrai dire, je ne sais plus. Mais je préfère penser que j'agissais ainsi, tout en sachant très bien quel profil psychologique cette conduite aurait impliqué – et impliquerait pour l'adulte que je suis, par-delà les années. Mais je ne garde pas non plus le souvenir d'avoir retardé mes défécations pour le seul plaisir d'être félicité plus chaleureusement par ma mère.)

Après avoir jeté un coup d'œil indifférent aux vitrines alentour, j'ai poussé la *porte* de la F.N.A.C. Le rayon réservé à la haute-fidélité se trouvait tout au fond. C'est vers lui que je me suis dirigé.

Le problème que je n'avais pas encore réussi à résoudre (ce n'était pourtant pas faute d'y avoir réfléchi pendant tout le chemin que je venais de faire), c'était celui du transport. Je me voyais mal entreposer des chaînes stéréo ou tétraphoniques, des téléviseurs et des appareils photo dans ma chambre d'hôtel. Et même si cela avait été possible, d'incessantes et exténuantes allées et venues auraient été nécessaires pour y porter tout ce dont je comptais m'emparer. Non, ce qu'il fallait, c'était que je trouve le moyen de faire parvenir tout ce matériel à Aubenas, où Lise le réceptionnerait. Ou moi, plutôt, puisque d'ici là je pensais bien être reparti de Paris.

Mais pendant quelques minutes, ce problème est passé à l'arrière-plan. Il y avait ici, rassemblé sur plusieurs dizaines de mètres carrés, tout un matériel trop onéreux pour que j'aie pu un jour en envisager l'achat, et tout ce matériel m'appartenait. Je courais des amplis aux platines, des platines aux enceintes, comparant les fiches techniques, m'extasiant sur les profilés d'aluminium, me penchant avec respect sur la courbe d'un *woofer*, incapable de comprendre quoi que ce soit aux spécifications chiffrées portées sur les notices mais me les répétant avec délectation, avec ferveur aussi, un peu comme l'alchimiste s'imprégnant d'une formule magique.

D'ailleurs, *ce sont* des formules magiques. Et pas seulement pour moi, pas seulement pour les néophytes de mon espèce. La fiche technique a remplacé le grimoire, mais l'esprit avec lequel on l'aborde n'a pas changé : il s'agit avant tout de conjurer le mauvais sort. Ou la mauvaise affaire – ça, c'est un signe des temps. Il n'y a pas de quoi en être fier.

Je m'égare ? Pas tant que ça. Ce que je voudrais qu'on comprenne, c'est qu'en me précipitant sur ces appareils offerts à ma convoitise, en caressant l'ébénisterie d'une enceinte ou en considérant avec perplexité l'intérieur d'un pré-amplificateur, j'agissais naturellement. Point d'infantilisme ou de gâtisme dans ma conduite. Je mettais simplement en concordance mes attitudes et mes sentiments. J'avais envie de battre des mains devant le dernier amplificateur sorti des ateliers Bang et Olufsen ? Je battais des mains. Et je suis persuadé que tous ces individus qui se pressaient devant les rayons de la F.N.A.C. en auraient fait autant s'ils avaient eu la certitude de ne pas être observés.

Ou alors je me trompe. Mes semblables sont vraiment aussi glacés, aussi insensibles qu'ils affectent de le paraître.

Fin de la parenthèse philosophico-psychologique.

D'ailleurs mes préoccupations, au moment où je papillonnais de Sony à Pioneer, étaient tout autres. Cette exposition n'était pas faite pour moi. Elle me permettait de choisir, certes, mais il n'y avait là rien que je puisse emporter. Or c'était pour cela que j'étais venu, pas pour me contenter de regarder (de regarder seulement, car les tuners restaient muets ; quant aux tables de lecture, elles demeuraient immobiles malgré mes efforts désespérés pour en faire démarrer le plateau.)

J'ai donc quitté les locaux réservés au public et me suis enfoncé dans la pénombre de l'entrepôt des stocks. Ici, point de matériel rutilant sous l'éclat flatteur des spots, mais des alignements de cartons de toutes dimensions dont le contenu n'était le plus souvent indiqué qu'à l'aide de formules réservées à la seule compréhension des employés de la maison. Plusieurs heures – au moins deux ou trois – m'ont été nécessaires pour réunir une chaîne haute-fidélité complète, un magnétoscope nanti de sa caméra, un téléviseur couleur et divers appareils de moindre importance. Je les entassai sur un chariot providentiel, puis me mis en quête de matériel photographique. Naturellement, je ne voulais qu'un Hasselblad, et bien sûr les Hasselblad se trouvaient rangés dans un coin perdu de la réserve. J'ai tout de même fini par mettre la main dessus, non sans m'être emparé dans l'intervalle de plusieurs reflex 24/36, dont un superbe Canon muni d'un moteur – un de ces trucs capables de prendre dix clichés par seconde qu'affectionnent les reporters. Et pour finir, j'ai ajouté un agrandisseur.

Sans l'avoir cherché, simplement parce qu'il se trouvait sur le chemin de la sortie.

Sur un plan, ça n'a l'air de rien, mais du Châtelet à la Gare de Lyon, il y a plusieurs kilomètres. Une bonne trotte. Surtout quand on pousse un chariot conçu pour ne rouler que sur le sol rigoureusement horizontal d'un entrepôt et qu'on doit sans cesse changer de direction pour éviter les piétons ou les automobiles qui encombrent le passage.

« Je suis nouveau, ai-je déclaré en préambule. C'est bien ici que je dois m'adresser pour expédier des colis en province ? »

L'employé de la S.N.C.F. n'a même pas songé à me demander de quelle nouveauté je voulais parler, fasciné qu'il était par mon blazer jaune et les cocotiers qui montraient quelques palmes agressives par son échancrure. J'ai mis quelques secondes à comprendre l'objet de sa surprise : je ne me souvenais même plus avoir changé de vêtements. Il a fini par hocher affirmativement du chef. Des formulaires sont apparus entre ses mains et il s'est levé de sa chaise. Mais je suppose que c'était moins pour m'aider qu'afin de voir à quoi ressemblait mon pantalon. Il n'a pas dû être déçu.

« C'est pour quelle destination ? a-t-il demandé.

— Aubenas. » Il a transcrit fidèlement.

« Nom du destinataire ?

— Soucholles. Georges Soucholles. (J'ai épelé.) 52, rue d'Hauteville. » Identité et adresse totalement inventées, cela va de soi. Pendant que je poussais mon chariot, j'avais eu le temps de réfléchir au danger qu'il y aurait à révéler mon véritable nom. Et je ne voulais pas non plus donner celui d'un ami ou d'une vague connaissance.

Le temps de noter tout ça, et il a relevé la tête :

« Vous payez, ou c'est en port dû ? »

Une seconde d'hésitation. Mais je n'avais sans doute pas assez d'argent liquide, et tirer un chèque serait revenu à avouer mon identité. « Port dû.

— Entreprise ? »

Là, je n'ai pas compris. Il m'a fixé droit dans les yeux : « Pour qui travaillez-vous ? »

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Peut-être son regard inquisiteur. Ou simplement l'incapacité d'improviser au fur et à mesure des questions dont il m'assaillait. J'ai plongé la main dans la poche de mon blazer.

Le temps s'est arrêté dans la seconde qui a suivi.

Bien sûr, le mouvement de panique qui avait été à l'origine de ce réflexe s'est estompé au bout de quelques secondes. Mais une vague de mécontentement lui a succédé. Je détenais le pouvoir suprême et je me laissais arrêter par des considérations subalternes ? Un comble !

Pas si subalternes que ça, en fait. Dans le monde figé, tout m'était permis, dans l'autre je n'étais qu'un homme perdu dans la masse, avec les mêmes droits et les mêmes obligations que ses semblables. Et il est en général déconseillé d'avoir recours aux services publics pour transporter le produit d'un vol. Enfin, pas de la façon dont je m'y étais pris.

Il fallait une cible à ma colère, et comme c'était mes vêtements qui avaient d'emblée attiré l'attention du fonctionnaire, je décidai d'en changer. Je me trouvais bientôt en slip et chaussettes au milieu du hall de la Gare de Lyon – et là, malgré le froid humide qui me faisait frissonner, j'éprouvai une étrange satisfaction. Rien que des gens habillés, autour de moi, et moi presque tout nu...

Presque ?

Tout nu, oui ! Le slip et les chaussettes rejoignirent mes autres effets sur le guichet, en plein sous le nez de l'employé de la S.N.C.F. Ensuite, je parcourus le hall de long en large, exhibant mes génitoires sous les yeux des ménagères qui examinaient le tableau des départs de trains de banlieue, montrant mon cul à un groupe d'hommes d'affaires qui m'avaient tout l'air de se rendre à un séminaire en province. Je tiens cependant à le préciser : à aucun moment je n'eus d'érection. Ceci pour bien signifier qu'il ne s'agissait pas seulement d'exhibitionnisme. Et je me suis déjà expliqué sur l'infantilisme que ma conduite ne manquerait pas, pour certains, de dénoter : je ne suis pas sûr que la plupart de mes semblables, dans des circonstances identiques, n'eussent pas agi comme je le faisais. Oui, même ces hommes d'affaires aux allures compassées. Même ces ménagères, si sages, si insignifiantes dans leurs popelines aux couleurs délavées. D'ailleurs l'un deux – ou l'une d'elles – l'a peut-être fait. Ce serait bien le diable si mon faux briquet n'existait qu'en un exemplaire unique.

Tout de même, il faisait bien trop froid pour se balader longtemps à poil dans ce hall qui, si le temps n'avait pas été arrêté, eût été parcouru par des vents coulis. Mon enthousiasme est très vite retombé, et je me suis rhabillé, mais cette fois avec mes vêtements que je tirai du sac en plastique où je les avais enfournés quelques heures plus tôt.

Puis je suis reparti, égayé par la tête que ne manquerait pas de faire le bonhomme lorsqu'il découvrirait ce blazer jaune et ce pantalon à carreaux orange, qui l'avaient tant intrigué, pliés avec soin sur son guichet. Peut-être même se mettrait-il à hurler, persuadé d'avoir assisté à l'une de ces mystérieuses disparitions que certaines revues relatent à longueur de colonne. J'espérais tout de même qu'il n'était pas cardiaque.

La splendide chaîne haute-fidélité que j'avais mis si longtemps à rassembler, je l'ai abandonnée là, elle aussi, sur le chariot de la F.N.A.C., avec le magnétoscope, le téléviseur couleur et une bonne dizaine d'appareils photographiques. Je n'ai emporté que le Hasselblad. Sur le moment, j'aurais été bien en peine de dire pourquoi.

De l'autre côté du hall, vers la sortie, il y avait un kiosque à journaux. Je m'y suis arrêté, m'attendant à y trouver les premières éditions des quotidiens du soir. Mais même si plusieurs heures avaient passé pour moi depuis mon lever tardif, il n'était encore que onze heures et demie, et dans les présentoirs ne figuraient que des journaux déjà lus.

Me retournant, j'ai bousculé un homme que j'avais dû contourner pour m'approcher du kiosque. Oh ! Je l'ai simplement effleuré du coude, mais le choc a suffi pour qu'il parte en arrière. Je n'ai eu que le temps de le rattraper par le col de son pardessus de demi-saison, et ensuite j'ai éprouvé les plus grandes difficultés à lui faire retrouver – et conserver ! – une position verticale. C'est délicat, l'équilibre d'un homme en station debout. Soit-même, on ne s'en rend pas compte, et pourtant le moindre de nos muscles joue. Pour compenser une légère inégalité du sol, par exemple. Ou pour résister à une brise insignifiante.

Un discret parfum de violette s'échappait de ses vêtements coûteux. À vue d'œil, il avait une soixantaine d'années, peut-être un peu plus. Rosette à la boutonnière, parapluie à cheval sur l'avant-bras, bref, tout à fait l'allure d'un dirigeant du C.N.P.F.

Mais tout cela, je ne l'ai remarqué qu'après. Ce qui m'a frappé d'emblée, avant même d'avoir réussi à rétablir son équilibre, ça a été le portefeuille qu'il tenait à la main. Sans doute se préparait-il à acheter une revue pour meubler les heures creuses d'un voyage, car ce portefeuille, il en tirait un billet de cent francs au moment où le temps s'était arrêté. Un portefeuille de lézard avec monogramme, si je me souviens bien. Abondamment garni, cela se jugeait à son épaisseur. C'est drôle : trompé par de mauvaises

lectures ou des lectures fallacieuses, j'avais toujours cru que, parvenu à un certain niveau de vie, il était de bon ton de n'avoir qu'un minimum d'espèces sur soi et de tout régler à l'aide de sa carte d'American Express. Cet homme (et de nombreux autres du même standing) devait me permettre de constater qu'il n'en était rien. Le bon vieux billet de banque conservait le haut du pavé, même dans les milieux les plus huppés. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Dix billets de cinq cents francs, dix billets de cent. Sur chaque liasse, je n'ai prélevé que la moitié. Question de justice, en quelque sorte.

Lorsque je suis enfin sorti de la gare, j'avais complètement oublié le matériel haute-fidélité abandonné à quelques dizaines de mètres de là. Qu'était-ce qu'un amplificateur Pioneer, alors qu'à mon retour à Aubenas je pourrais m'offrir toute la production des ateliers Pioneer si cela me chantait ? Cet homme aux senteurs de violette, je lui devais plus que les trois mille francs dont je l'avais délesté, finalement. Je lui devais la solution à mes problèmes de transport. Car même une énorme somme d'argent, cela se transporte aisément dans une valise.

Tout de même, je me voyais mal continuer à arpenter les rues de Paris à pied. Surtout nanti d'une valise. Cette pensée, à cet instant précis, n'était pas fortuite : j'avais, juste sous les yeux, une pancarte Hertz. Dans le parking réservé à l'agence de location attendaient huit ou dix automobiles. Des Renault, surtout, mais aussi des voitures de marques étrangères.

Au moment où je l'avais immobilisé, un homme portant une valise et une gabardine pliée sur le bras s'approchait d'une R18, une clé à la main. Je l'en ai délicatement ôtée, ai déverrouillé la portière, me suis installé à la place du chauffeur.

Mes sollicitations n'ont eu aucun effet. Je n'en ai pas été déçu : je m'y attendais.

Pourtant, ma montre marchait, elle, ce qui signifiait que dans certaines conditions, je pouvais emporter avec moi dans le temps figé des instruments mécaniques en état de marche.

Emporter avec moi : là se trouvait peut-être la solution. Après tout, aucun des objets mécaniques que j'avais touchés lors de mes incursions hors du monde normal ne s'était mis à fonctionner. Seules les aiguilles de ma montre avaient continué à avancer, imperturbablement... Mais c'était peut-

être parce que cette montre, je la portais à chaque fois que je faisais usage de cet objet en forme de briquet...

J'aurais pu rétablir le temps afin de faire démarrer le moteur de la R18. Une seconde, à peine, puis je l'aurais figé à nouveau – et alors j'aurais bien vu si mon hypothèse était fondée ! Mais je ne l'ai pas fait : entre-temps, j'avais découvert que cette tentative (risquée, car l'homme que j'avais dépossédé de sa clé était peut-être doté de réflexes très rapides, et alors il pouvait me sauter dessus avant que je n'aie eu le temps de manœuvrer à nouveau mon briquet...) ne présentait aucune utilité pratique. À quoi aurait bien pu me servir une voiture, fût-elle en parfait état de marche, dans ce Paris immobile dont chaque rue était obstruée par des véhicules à l'arrêt ?

Ce qu'il me fallait, c'était un moyen de transport susceptible de se faufiler partout, que je puisse éventuellement soulever afin de lui faire franchir un obstacle.

Un vélo. Nanti de vastes sacoches : c'était une condition impérative étant donné l'usage que je comptais en faire.

Je trouvai mieux, alors que je remontais la rue Saint-Honoré en direction du Palais-Royal : un triporteur.

Sur fond de croissants et de bâtards (l'imagerie commerciale brille rarement par son originalité) se détachait l'inscription *Boulangerie Angot*. Par un heureux hasard, les mêmes mots étaient peints sur le fronton du fonds de commerce devant lequel le véhicule était garé. J'en ai donc déduit que si le vélo disparaissait, la faute n'en serait pas immédiatement imputée au coursier puisque aussi bien le patron lui-même pouvait le surveiller de sa boutique. C'est en conséquence sans le moindre remords que je m'en suis emparé.

Un peu plus loin, nouvelle halte, devant une droguerie cette fois. Pas pour visiter le tiroir-caisse, mais parce que je tenais à faire disparaître les armoiries compromettantes qui ornaient le coffre du triporteur. À l'usage, ce véhicule se révélait en effet idéalement adapté à la situation, son faible encombrement me permettant de me faufiler à peu près partout. J'envisageais donc de le conserver jusqu'à mon départ de Paris, et même si je ne l'utilisais qu'au cours des périodes de temps figé, je devais le rendre méconnaissable afin que son propriétaire ou la police ne le récupèrent pas pendant l'une des pauses que je m'accorderais en temps normal. La

boulangerie Angot et mon hôtel n'étant situés qu'à environ cinq cents mètres l'un de l'autre, ce risque n'était pas à mésestimer.

J'ai jeté mon dévolu sur un jaune pas trop criard. Outre son air de parenté avec la couleur adoptée par les P. et T., cette teinte présentait l'avantage de n'être pas trop différente du beige d'origine. Une seule couche suffirait. Je me suis mis au travail tout de suite, au beau milieu du trottoir, sous l'œil indifférent d'un groupe de Japonais. Il m'a fallu un peu plus d'une demi-heure pour le mener à bien. Oh ! ce n'était pas du figuolage, mais je n'étais pas trop mécontent de moi. Il faut dire que la peinture, c'est un peu ma partie.

La laque étant certifiée sécher en moins d'une heure, j'ai commencé à mettre mes plans en pratique. Puisqu'un hasard malheureux les avait immobilisés sur mon passage, les touristes japonais ont constitué mes premières victimes. Ce qui m'a permis de me faire une petite idée des raisons pour lesquelles la France ne cessait de régresser sur l'échiquier international alors que le Japon se taillait la part du lion dans le domaine de l'économie. Eux, ils étaient de leur temps, ils n'avaient dans leurs poches que des cartes de crédit et des *traveller's checks*, presque pas de liquide. (Par la suite, je devais d'ailleurs rapidement me rendre compte que les touristes, quelle que fût leur nationalité, ne présentaient aucun intérêt pour moi : je me voyais mal négociant des *traveller's checks* dans une banque.)

La rue Saint-Denis, fief des prostituées et des sex-shops était toute proche. Pas question de toucher à la tirelire d'une pute (me fiant aux lectures que j'avais pu avoir sur le sujet, j'imaginai les sévices sordides qui ne manqueraient pas de lui être infligés si les recettes s'avéraient de beaucoup inférieures à celles des autres jours). Mais il y avait les clients et les macs. Ces derniers m'intéressaient en priorité : en prélevant ma dîme sur les profits ramenés par leurs protégées, j'aurais eu la satisfaction de ne léser personne – voire même d'introduire une once de justice dans un système qui m'en paraissait totalement dépourvu. Hélas ! Les macs dormaient encore, ou alors ils n'avaient pas pour habitude de se promener avec de fortes sommes sur eux. Ma tournée des bistrots du quartier ne m'a permis de découvrir que cinq portefeuilles abondamment garnis. Et pour deux d'entre eux au moins, je suis sûr qu'ils appartenaient à des bourgeois de province venus là prendre un alcool pour se donner le courage d'aborder une pute.

Du côté des sex-shops, pas grand-chose à se mettre sous la dent. Une des plus grosses déceptions de ma vie, en fait. Comme je n'y avais jamais mis les pieds, intimidé par les lourds rideaux de drap qui en occultent l'entrée, je m'attendais à des choses pas croyables, à des débauches de cuirs et de dentelles noires, à une pénombre luxueuse et feutrée peuplée d'instruments aux formes étranges et exotiques sculptés dans l'ivoire ou le bois précieux... Au lieu de cela, je découvris une succession d'épicerie genre self-service où le plastique était omniprésent. Rien n'y manquait, des bacs grillagés surmontés d'une étiquette à la caissière qui meublait ses temps morts en se peignant les ongles, en passant par l'inévitable promotion du jour, une sorte de tige filetée baptisée *excitateur anal* (une notice d'emploi illustrée conseillait de fixer l'instrument sur un tabouret, de s'asseoir dessus, puis d'entamer un mouvement de giration autour du siège, ceci apparemment afin de justifier l'existence du pas de vis. Suivait la description détaillée des satisfactions que l'on pouvait en attendre. Mais j'ai vainement cherché le bon de garantie). Tout cela baignait dans l'ambiance impersonnelle d'un supermarché. À croire que tous les sex-shops de la rue Saint-Denis appartenaient à une seule et même chaîne de distribution.

Je n'ai même pas eu le cœur à feuilleter les revues qui étalaient leurs profusions de chairs blêmes. La collection de godemichés que j'envisageais de me constituer, j'y ai renoncé avant même de l'avoir commencée – c'était pourtant dans ce domaine que la créativité m'avait paru se donner cours le plus librement. Tout cela était d'une banalité et d'une sordidité affligeantes. Moi qui avais si souvent pris la défense de la pornographie au cours de discussions datant de l'époque où l'on parlait de libéralisation des mœurs, j'y vis une manière d'affront personnel.

Un moment, je pensai introduire l'imagination dans ces lieux où elle faisait si cruellement défaut. Remplacer par exemple une prostituée par une poupée gonflable en face du client qui se renseignait sur les prix. Ou placer des godemichés en forme de concombre ou de banane dans le cabas du retraité qui, de retour du marché, déchiffrait avec perplexité et convoitise le programme d'une salle de cinéma spécialisée. Ôter les films qui se déroulaient à cet instant dans les cabines de projection individuelles et faire passer à leur place un documentaire sur les gazelles du lac No que je pouvais me procurer à la F.N.A.C. toute proche. Ou intervertir les articles

exposés dans la vitrine d'une boutique de lingerie pour femmes fortes et les slips fendus, les martinets, les ceintures de chasteté d'un rayon réservé aux sado-masos. Sans rien dire des mille et une utilisations des godemichés...

Mais toutes ces idées, et d'autres encore, beaucoup d'autres, j'y renonçai avant même un début de réalisation. Il m'aurait fallu l'enthousiasme frénétique et la verve qui m'avaient guidés, la veille, au *Sans-Culotte*, et encore... Je sentais ma chair se faire triste, à l'image de celles qui s'ébattaient laborieusement sur l'écran des scopitones.

Et puis j'avais laissé mon Hasselblad dans le coffre du triporteur. (Il n'était d'ailleurs pas chargé, mais une pellicule 6/6, ça doit pouvoir se trouver même dans les débits de tabac.) Or une telle mise en scène ne se serait justifiée que si j'avais pu l'immortaliser, les personnages que j'y aurais mêlés ne se trouvant pas en situation d'apprécier ma création à sa juste valeur. Ainsi des occupants des cabines de projection individuelles, par exemple, qui se seraient retrouvés en pleine activité masturbatoire alors qu'auraient défilé sous leurs yeux des troupes de gazelles. Ou de ce retraité, bien en mal d'expliquer à sa femme la présence de vibromasseurs à l'apparence végétale au milieu des fruits et des légumes du cabas. Non, de telles situations doivent avoir des spectateurs pour que s'exprime tout leur sel.

Je suis donc redescendu vers la rue Saint-Honoré avec quelques illusions en moins mais nanti d'une recette qui avoisinait le million ancien. En un peu moins d'une heure, et pourtant j'avais eu l'impression de perdre mon temps.

Avant de quitter la rue Saint-Denis, je me suis toutefois offert la visite d'un hôtel de passe. Peu de chose à en dire. Un hôtel, quoi. Simplement un peu plus animé que la plupart des hôtels à cette heure. Ah si ! pas mal de glaces dans les chambres (et encore, pas dans toutes), mais moins tout de même que je ne me l'étais imaginé. Il est vrai que les plafonds-miroirs et les glaces sans tain, ça ne doit exister que dans les maisons dont on se transmet l'adresse sous le manteau, pas dans les hôtels toujours à la merci d'une descente de police.

Dans l'escalier, une femme montait, flanquée, à quatre ou cinq marches derrière elle, de son client. Elle était grande, sculpturale, brune, toute de noir vêtue. Lorsque je la dépassai, je pus lire dans ses yeux, noirs eux aussi, de l'ennui teinté de fatigue. Si ça se trouve, elle ne pensait qu'à la facture

d'électricité qu'elle avait oubliée de payer, mais sur le moment, son expression m'émut : je l'imaginai songeant à sa fille en pension chez une nourrice de province. Encore un cliché que je devais à des lectures douteuses...

Pour tout vêtement, elle portait de longues cuissardes noires et un manteau de fourrure très court. Et aussi un minuscule short de satin que je découvris en glissant ma main sous le manteau. Elle n'était appuyée que sur un pied et s'apprêtait à poser l'autre sur la marche suivante : mon geste suffit à la déséquilibrer, et elle tomba lentement en avant. Je n'eus que le temps d'amortir sa chute.

Jusqu'à cet instant, je n'avais aucune idée précise à son égard. Pas encore. Enfin, au niveau conscient, je veux dire. Mais de la voir étendue à mes pieds, son manteau de fourrure soulevé sur son postérieur potelé...

Je tentai de la porter, mais n'y parvins pas. Alors je la traînai jusqu'au palier tout proche. Là, je lui ôtai ses vêtements, ce qui ne me prit guère de temps, ne lui laissant que ses cuissardes. Par fétichisme, peut-être. Puis je disposai son corps à mon gré. Aucune raideur dans ses membres ; les articulations jouaient librement. Je lui fermai les paupières : son regard ennuyé paraissait me traverser, me renvoyer au néant.

Elle était chaude et ferme. J'espère qu'elle exige beaucoup d'argent pour accepter que des chairs flasques et transpirantes se frottent à la sienne.

Ce fut très bref. Non pas parce que j'étais très excité, mais au contraire à cause de la certitude que si je tardais trop à conclure, je passerais inévitablement de l'état d'acteur à celui de spectateur, qu'alors je ne pourrais m'empêcher de me voir tel que j'étais en réalité : un onaniste de la même espèce que ceux que j'avais vus tout à l'heure comparer les modèles de poupées gonflables. À ceci près qu'eux au moins présentaient le mérite d'avoir su reconnaître leurs désirs profonds.

Dès que j'eus éjaculé, les remords m'envahirent. Puis la honte. Pour un peu, j'aurais fait repartir le temps rien que pour pouvoir m'excuser auprès d'elle du viol que je venais de lui faire subir. Car il s'agissait bel et bien d'un viol, et le fait qu'il eût été commis sur une prostituée aggravait ma culpabilité. Une autre femme, j'aurais peut-être hésité. Elle, non. Une pute, c'est fait pour être baisé, n'est-ce pas ? L'argument classique des violeurs : pour elle, qu'est-ce que ça peut foutre, une fois de plus ou de moins...

Je l'ai rhabillée tant bien que mal. La remettre debout s'est avéré plus délicat, mais j'y suis finalement parvenu en usant d'un subterfuge : je l'ai adossée au mur. Ainsi, elle donnait l'impression d'attendre son client. (Pas question, bien sûr, de la replacer dans la position exacte qu'elle occupait avant que je ne provoque sa chute.) Avant de redescendre, j'ai glissé quelques billets de cinq cents francs dans la poche de son manteau. En me traitant de tous les noms, parce que j'avais bien conscience de chercher ainsi à atténuer ma faute à mes propres yeux, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

D'ailleurs, je me suis rattrapé sur son client. Sa mine chafouine, ses yeux qui lorgnaient encore la croupe (maintenant pour lui hors de vue) de la fille à travers d'épais verres de myope, m'ont déplu. Et puis, je ne supportais pas l'idée qu'il puisse la toucher et qu'elle vive sous ses doigts, alors que moi... Bref, je l'ai délesté de tout l'argent liquide qu'il portait sur lui, et il y en avait pas mal.

En sortant, j'ai évité de regarder les filles qui stationnaient dans le couloir. Après ce qui venait de se passer, toute pensée de nature sexuelle me rendait plutôt nauséeux, mais je commençais à me méfier de mes impulsions. En fait, je savais déjà que ce viol ne constituait qu'une sorte d'initiation. Après lui, il y en aurait d'autres. C'était si facile ! Et je savais aussi que les remords iraient en s'atténuant. Déjà, je commençais à justifier mes actes en me disant que ce viol n'existait que dans ma tête. Même ma victime ignorerait toujours que je l'avais forcée.

La publicité n'avait pas menti : la peinture du triporteur était sèche. Ma montre marquait déjà dix-sept heures trente. Rien d'étonnant donc à la faim qui commençait à me torturer. Un peu avant la place du Palais-Royal, il y a *Le Pot bourguignon*, un petit restaurant où j'avais déjà mangé à plusieurs reprises. Je m'y suis arrêté. La salle était encore vide puisque dans le temps normal il n'était pas encore midi, mais je suis allé me restaurer à l'office, à la table où les deux serveuses étaient en train de prendre leur casse-croûte.

Retour à l'hôtel, ensuite. J'éprouvais le besoin de me reposer un peu et, alors que toutes les chambres d'hôtel de Paris m'étaient ouvertes, même les plus luxueuses, je n'ai rien trouvé de mieux que de rentrer dans mon taudis. À vrai dire, ce réflexe n'était pas entièrement irraisonné : même si tout s'était jusqu'à présent très bien passé pour moi, toute crainte n'était pas apaisée et l'idée ne me serait même pas venue de relâcher ma vigilance tant

que je vivais dans cet univers immobile, alors pour ce qui aurait été de m'y accorder une sieste !...

Sur l'autre bord de la rue des Bons-Enfants, un plan incliné menait à un parking installé dans les sous-sols de l'annexe du ministère des Finances. Il m'a paru judicieux de choisir ce parking pour y garer mon triporteur. Qui s'aviserait de rechercher un véhicule volé dans les sous-sols d'un ministère ? Il y avait peu de risques pour que la police mène une enquête en règle sur ce vol anodin, mais enfin...

Puis je me suis caché dans le couloir d'un immeuble voisin pour rétablir le cours du temps. Comme j'avais laissé la porte ouverte, j'ai vu les piétons et les automobiles se remettre en mouvement comme si de rien n'était (mais il est vrai que pour eux il ne s'était réellement rien passé. Au début, même si j'avais parfaitement compris le phénomène, il m'arrivait encore de raisonner en inversant la situation : c'était moi qui continuais à vivre normalement, c'était le monde qui *se figeait*, qui *s'immobilisait*). Rien de bien phénoménal dans cette scène qui pour moi prenait des allures de naissance ; c'était un peu comme lorsqu'on arrête un film sur une image et qu'ensuite la pellicule se remet à défiler.

L'hôtelier m'a interpellé alors que je passais devant lui :

« Monsieur Grivat ! Vous aviez oublié de laisser votre clé au tableau... »

Je me suis confondu en excuses. Un rendez-vous urgent...

« Mais c'est très ennuyeux, vous savez. Comment voulez-vous qu'on puisse nettoyer votre chambre, dans ces conditions ? »

Le nettoyage ? C'était bien le cadet de mes soucis. Prétextant un travail qui requerrait ma présence dans ma chambre pendant le reste de la journée, je l'ai assuré que je parviendrais à faire mon lit tout seul.

« Tout de même... » Il secouait la tête ; ma bonne volonté ne l'avait visiblement pas convaincu. « Tout de même, vous auriez pu raccrocher le téléphone avant de partir ! »

Lise. Au fil des heures, j'avais oublié notre conversation interrompue.

Je me revoyais devant l'employé de la S.N.C.F., avec mon blazer jaune et mon pantalon à carreaux orange. Tandis que je me décomposais sous les questions imprévues, elle avait dû s'acharner sur le téléphone, penser à une fausse manœuvre de ma part, refaire le numéro de l'hôtel.

« La dame a dit que vous pourriez la rappeler dans l'après-midi. Tenez ! Elle a même laissé son numéro. » Il m'a tendu un morceau de papier. Je l'ai

remercié. Je me sentais vraiment très, très las.

OceanofPDF.com

8.

La sonnerie de mon réveil me tira d'un sommeil de plomb. J'avais l'impression que j'aurais pu dormir ainsi pendant des heures. Je repartis néanmoins, juché sur la selle de mon triporteur. Mon retour en province était fixé pour le lendemain soir, et je voulais perdre le moins de temps possible. Il est vrai que pour moi, le temps était maintenant quelque chose d'extensible jusqu'à l'infini, mais je me faisais encore mal à cette idée.

Pour commencer, je remontai la rue de l'Opéra à petite vitesse, ne m'arrêtant que lorsque l'allure de tel ou tel piéton me paraissait aller obligatoirement de pair avec la possession d'un portefeuille bien garni. Quelques tentatives peu fructueuses finirent par me convaincre que les touristes ne constituaient pas une clientèle très intéressante pour moi.

Les abords de l'Opéra, ensuite, que je sillonnai selon le même principe. Le fond du coffre de mon triporteur se tapissait peu à peu d'une belle couche de papier-monnaie.

Mais d'autres raisons m'incitaient parfois à m'arrêter. J'avais en effet emporté mon Hasselblad et la première boutique de matériel photographique que je trouvai sur mon chemin me permit de faire provision de films adéquats. Il n'était pas rare que l'attitude de l'un des passants que je dévisageais méritât d'être immortalisée. Des attitudes anodines, pourtant, mais ce sont celles que la vue d'un objectif décourage le plus sûrement.

Ainsi, je photographiai un jeune garçon qui faisait éclater une bulle de bubble-gum sous l'œil mi-paternel, mi-scandalisé d'un vieil homme aux lourdes moustaches grises que soulignait une bouffarde d'écume. Peut-être ces deux personnages ne s'étaient-ils jamais vu, et pourtant la connivence entre eux était palpable – et comme j'échappais aux contraintes de l'instantané, j'eus tout loisir de cadrer cette scène de telle manière que le jeu des physionomies soit parfaitement rendu.

Une femme aussi, très bien mise, la quarantaine, et qui examinait la vitrine d'une agence de voyages en se curant le nez.

Du quotidien, rien que du quotidien. Mais cette forme de quotidien si furtive que l'œil, bien souvent, ne la remarque même pas.

Et puis l'étrange, mais toujours dans le cadre du quotidien. Un agent de police, qui se préparait à traverser la rue de la Paix afin de rejoindre un collègue. Il courait presque, car son pied gauche avait déjà quitté le trottoir alors que le droit flottait à quelques centimètres de la chaussée. Le sourire qu'il portait sur le visage s'adressait sans doute à son compagnon, mais comme son regard ne fixait rien en particulier, il évoquait irrésistiblement l'expression extatique d'un gamin en train de sauter dans une flaque d'eau. Ce cliché m'a occasionné pas mal de difficultés, pour des questions de cadrage, notamment.

Il y avait aussi l'ecclésiastique étranger figé au-dessus d'une grille de ventilation du métro. Surpris par le souffle chaud, son réflexe avait été de peser des deux mains sur sa soutane, rééditant le geste rendu célèbre par Marilyn Monroe – à ceci près que lui ne souriait pas.

Quelquefois, des attitudes incomplètes mais riches de potentialités réclamaient qu'on leur donne une signification. Ou alors des postures trop précises méritaient qu'on les détourne. Ainsi ces deux personnages, une jeune femme de l'armée du salut et un ouvrier africain, qui allaient se croiser sans même se gratifier d'un regard, et dont je me suis contenté d'ouvrir les bras. L'une de mes meilleures mises en scène, je crois, par l'ambiguïté même de la scène : ces deux individus accouraient l'un vers l'autre et leurs bras levés suggéraient l'urgence de l'étreinte, mais en même temps leurs regards restaient étrangers à cette passion simulée, ils continuaient à s'ignorer avec superbe. L'ensemble me parut si riche de symboles que j'en pris plusieurs vues, selon des angles différents.

Ou ce policier (l'uniforme, ce jour-là, paraît avoir constitué l'une de mes sources d'inspiration) qui se penchait par la portière d'une 104 Peugeot pour parler à la conductrice, son calepin à la main. Il avait l'allure arrogante de ceux qui sont assurés d'avoir le dernier mot et se permettait même un demi-sourire plein de fatuité : j'ai remplacé le carnet de contraventions par une boîte de bonbons à la liqueur prise dans une confiserie toute proche. Et cette substitution a suffi pour que la mine contrite de la jeune femme se mue en une sorte de tendre confusion...

Place Vendôme. Sur presque toutes les façades, les noms de bijoutiers prestigieux. Les bijoux eux-mêmes ne m'intéressaient pas. Trop faciles à identifier ; et puis on ne s'improvise pas voleur de bijoux, il faut savoir reconnaître les pièces de valeur du premier coup d'œil afin de ne pas s'embarrasser de simples copies, il faut aussi être bien introduit dans le milieu, savoir d'avance à quel acheteur s'adresser pour écouler la marchandise.

De toute façon, cette idée m'a à peine effleuré. Je ne me considérais pas comme un voleur. Ce que je faisais, en prélevant quelques billets par-ci par-là, c'était plus une forme de redistribution, de justice, qu'un acte délictueux. Comme les grands chefs de bande dont on raconte encore l'histoire dans les chaumières, je ne prenais qu'aux riches.

Les riches, c'est-à-dire en l'occurrence la clientèle des grands bijoutiers.

À mon grand dépit, je n'ai pas pu m'introduire partout. Rien à voir avec les petites bijouteries de province : les joailliers de la place Vendôme pratiquent le plus souvent en appartements et lorsque la porte de ceux-ci était close, je ne disposais d'aucun moyen de la faire ouvrir. Sauf à utiliser mon briquet pour que reprenne le cours du temps et à sonner, tel un vulgaire client. Mais ceci, je préférerai l'éviter. Le portier eût pu se souvenir de mon visage, or je ne voulais laisser aucune trace de mon passage.

Des clients, cependant, j'ai pu en approcher pas mal. Mais pour moi, cela a constitué une nouvelle déception : la plupart n'avaient sur eux que des sommes tout à fait raisonnables en argent liquide. Mon appareil photo, que j'avais pris avec moi, est resté en bandoulière : cet endroit ne m'inspirait pas.

N'empêche que lorsque j'ai repris la route sur mon triporteur, mon chargement s'était encore alourdi. Pourtant, des billets de banque, ça ne pèse pas lourd.

Rue Royale, des jeunes filles très comme il faut sortaient d'un immeuble. Mettant pied à terre, je me suis approché d'elles, en quête d'un cliché intéressant. Sur la grande porte de chêne, une plaque de cuivre indiquait que le bâtiment était occupé par les cours Rotter.

Les salles de classe étaient situées au premier étage. Du moins, c'est ce que je m'attendais à y trouver. Mais passé une porte vitrée, je découvris un corridor à la décoration surannée donnant sur de petites pièces, toutes

pareilles, dont l'aspect évoquait plus un boudoir qu'un lieu d'études. Dans la plupart de ces pièces, cinq ou six jeunes filles (j'hésitais à présent à voir en elles des élèves) et, parfois, des hommes ou des femmes plus âgés.

Le silence et l'immobilité n'étaient pas seuls en cause : chaque pièce visitée me donna l'impression de constituer un tableau agencé avec un soin maniaque. Et pourtant, la vie n'en était pas absente ; mais pour m'en assurer, je dus vérifier la tiédeur de ces corps si semblables à des mannequins de cire.

Perplexe, je déambulai de longues minutes d'un boudoir à l'autre, Hasselblad à la main, avant que la vérité ne se fasse jour en mon esprit : je m'étais introduit dans une école de maintien.

Je pris une vue de chaque pièce, plus pour justifier à mes propres yeux ma présence ici que par intérêt véritable. Et puis une idée me vint. Les scènes toutes pareilles ou presque que je fixai sur la pellicule me faisaient trop penser à certaines gravures d'époque ornant *Justine* que je possédais en édition de luxe. Les vêtements avaient été changés, mais les attitudes restaient les mêmes. Ces yeux baissés, ces airs modestes, cette pudeur janséniste... Oui, c'étaient bien ces mêmes tableaux que Sade se plaisait à décrire pour mieux en exposer l'envers dans les lignes suivantes. Les corps soudain mis à nu, les croupes tressautantes, les marées de foutre et de merde...

Je ne les déshabillai pas toutes. Certaines conservèrent la totalité de leurs vêtements, à d'autres j'enlevai juste le slip. Et ceci dans chaque pièce. Avec méthode, car je m'entêtais à ne voir dans mon entreprise qu'une mise en scène à caractère strictement artistique.

Puis j'ai pris une nouvelle série de clichés. Contrairement à mon idée de départ, mes compositions n'évoquaient en aucune façon les fameux *égarements* sadiens. Dans l'une, trois personnes totalement nues buvaient le thé, le petit doigt levé, en considérant d'un œil terne le postérieur qu'une quatrième faisait saillir en offrant des gâteaux secs à deux autres personnages placés en retrait – mouvement que j'avais conservé tel quel, mais le seul fait que le postérieur soit à présent dénudé suffisait à créer une ambiance lourde d'ambiguïtés qui n'était pas sans me faire penser à des toiles de Labisse ou de Delvaux.

Dans une autre pièce, j'avais interrompu ce qui me parut être la répétition d'une scène de présentations. Deux jeunes filles aux sourires figés (peut-

être figuraient-elles un couple ?) en considéraient une troisième légèrement inclinée en avant, la jambe ployée, dans l'attitude qu'adoptent en général les ballerines pour le salut final. Une autre, qui se tenait très droite à ses côtés, lui offrait l'appui de son poignet. Là aussi, les postures étaient d'une neutralité telle qu'elles autorisaient toutes les interprétations, et la nudité de la fille à la révérence (alors que j'avais laissé leurs vêtements aux trois autres personnages) suggérait à elle seule une sorte de marché aux esclaves. Je ne suis d'ailleurs pas sûr d'avoir travesti la réalité. Tout compte fait, entre les cérémonies mondaines qui président à l'entrée d'une jeune fille dans la *société* et une vente d'esclave, la différence est toute relative. Et qu'on ne me dise pas que ces pratiques (c'est de la présentation de la jeune fille que je parle !) n'ont plus cours : l'école Rotter existait, et elle ne manquait pas d'élèves.

Hypocrisie des mots, du style, de l'écriture ! La façon dont je raconte mes agissements pourrait laisser penser que je n'étais motivé que par le souci de réussir mes clichés, que je considérais mes compositions comme des sortes de natures mortes... C'est bien ce dont j'essayais de me persuader, en fait. Mais bien sûr, sans y parvenir.

En réalité, depuis le moment où le souvenir de *Justine* m'avait traversé, une sourde excitation m'habitait, et qui n'avait rien d'artistique. Ces filles, que j'avais déshabillées, je n'avais pas pu m'empêcher de les caresser. Avec des gestes beaucoup plus précis que ceux qu'auraient justifiés le simple fait d'ôter un slip ou un soutien-gorge.

Le scandale des Cours Rotter. Les journaux à sensation en ont assez parlé ; je passerai donc sur les détails.

Que le vacarme provoqué par ma petite bombe ait pu se faire entendre au-delà des remparts de plomb érigés par la bourgeoisie autour de ses petites turpitudes, voilà qui m'a passablement étonné. En bonne logique, tout aurait dû se passer comme dans le cas du *Sans-Culotte* : la bonne société craint trop le ridicule pour accepter de se donner en spectacle. Surtout lorsqu'il s'agit de *mœurs*.

Mais parmi mes figurantes involontaires, il y avait paraît-il la fille d'un ministre en fonction et celle d'un conseiller d'État. Ceci explique peut-être cela. Non qu'un ministre accepte de gaieté de cœur de voir son nom mêlé à un scandale bien croustillant, mais les règlements de comptes entre hommes politiques empruntent souvent des voies détournées...

En tout cas, quelqu'un a parlé. L'une des élèves, sans doute, traumatisée par les amoncellements de chairs qui se sont offerts à ses regards lorsque le temps a repris son cours. Traumatisée ? Sur le moment, trompé par l'immobilité, la vacuité de mes modèles, grisé par ma toute-puissance, emporté par la logique d'une progression qui voulait qu'après les érotismes surréalisants viennent des compositions de plus en plus charnelles au bout desquelles se profilait une pornographie dénuée de toute justification artistique, je n'ai pas songé à cette conséquence possible de mes actes. Et les scènes saphiques se sont succédé au gré de ma fantaisie, de moins en moins allusives.

Finalement, ma seule erreur a été de ne pas remettre toute chose en l'état où je l'avais trouvée. Ainsi personne ne se serait rendu compte que des événements défiant la logique (la chronologie, plutôt) venaient de se produire ici. On n'aurait pas parlé de filles droguées soumises au bon-vouloir de riches dépravés. La presse ne se serait pas hâtée de tirer des oubliettes de l'histoire ces Ballets roses qui ont déjà causé (ou contribué à causer) la chute d'une République.

À part le traumatisme éventuel infligé à l'une de mes figurantes involontaires, je n'ai aucun remords. Mais des regrets, si. À la lumière de ce qui a été dit à propos de cette affaire, je m'en veux de n'être pas allé jusqu'au bout de mes fantasmes. À peine si j'ose avouer que je n'ai pénétré aucun de ces corps offerts à ma concupiscence. Voilà de quoi défriser les lecteurs de la presse à sensation.

Sur le moment, j'ai trouvé cette délicate attention digne d'éloges.

À présent, je me dis que j'ai agi comme un âne.

Sortant du Cours Rotter, je suis allé à pied jusque chez *Maxim's*. Pure curiosité : à cette heure-ci, je savais que j'avais peu de chances d'y trouver la clientèle propre à me permettre de lester le coffre de mon triporteur... Mais j'ai pu y calmer une petite faim naissante en puisant le caviar à la louche directement dans les boîtes de fer-blanc.

En débouchant de l'avenue Matignon sur le rond-point des Champs-Élysées, j'eus un éblouissement. Tant de monde, sur une aussi vaste surface ! Des dizaines de milliers de portefeuilles... J'abandonnai mon véhicule sur un coin de trottoir et profitai de la proximité d'un drugstore pour m'y procurer un grand sac de voyage ultra-léger. Puis je commençai une épuisante quête.

Il y avait à présent près de sept heures que le temps s'était arrêté.

Dieu sait par quel hasard mes yeux se sont posés sur cette plaque. Elle était en plastique et ne différait en rien de la bonne douzaine d'autres qui tapissaient l'entrée monumentale de l'immeuble. Ah si ! Elle portait un nom connu. Enfin, pas vraiment célèbre, plutôt l'un de ces noms que vous entendez prononcer à la radio sans bien savoir quelles fonctions peut bien exercer leur possesseur.

La plaque n'en révélait pas plus. Juste un prénom et un nom, rien d'autre.

C'est moins la curiosité que la fatigue qui m'a poussé à entrer, à consulter le plan de l'immeuble qui figurait à l'intérieur, et à parcourir ensuite des enfilades de corridors – sans compter trois étages qu'il m'a bien fallu gravir à pied puisqu'il n'était pas question d'emprunter un ascenseur d'ailleurs probablement coincé quelque part entre deux niveaux. Je ne sais pas pourquoi, ce nom évoquait pour moi une ambiance luxueuse, fauteuils profonds et lumières tamisées.

Un fabricant de meubles ? Un psychanalyste ? Cette dernière hypothèse ne m'aurait pas déplu. Je me voyais bien déloger un patient et m'installer à sa place sur le divan...

Aucune autre précision dans le libellé de la plaque apposée sur la porte d'entrée de l'appartement. Toujours rien qu'un prénom et un nom. Par bonheur, cette porte n'était pas fermée ; il m'a suffi de la pousser pour pénétrer dans une petite antichambre entièrement tapissée de moquette. Dans un coin, une secrétaire lisait un roman posé à plat sur son bureau entre un téléphone et une machine à écrire. Tout ceci, cette femme trop belle, cette I.B.M. à boule trop neuve, évoquait un décor planté là pour rassurer le visiteur et lui donner une certaine idée de l'efficacité qu'on déployait en ces lieux.

Sur la moquette rase qui recouvrait les murs, un nombre impressionnant de photographies d'artistes de cinéma, de music-hall ou de théâtre, toutes dédiées au personnage qui régnait en cet endroit. Des extraits de lettres, aussi, émanant d'autres célébrités, et qui toutes remerciaient mon hôte pour les services qu'il leur avait rendus. Un tantinet ostentatoires, ces témoignages – ou plutôt l'usage qui en avait été fait, peut-être à l'insu de leurs expéditeurs. Cela me faisait penser à la fois à ces restaurants où l'on tient à toute force à vous prouver que des fesses autrement célèbres que les vôtres se sont posées sur la chaise que vous occupez, et à ces publicités

pour la croix porte-bonheur, où de prétendus initiés de la première heure tentent, par un effet d'accumulation, de vous prouver que vous restez pratiquement le seul à ne pas bénéficier encore de la protection de ce talisman.

En tout cas, ces dédicaces m'avaient permis de me faire une idée plus précise de la fonction sociale de mon hôte. Un imprésario – enfin, j'ignore la dénomination exacte, il se peut que ce terme ne soit utilisé que dans le music-hall. Disons plutôt une sorte d'agent d'affaires pour gens du spectacle.

La pièce attenante était constituée par une salle d'attente. Le décor y était le même – mais cette fois, des fauteuils assez semblables à ceux que j'avais imaginés en entrant le complétaient. Pas vraiment des fauteuils, mais une série de chauffeuses sur tout le pourtour de la pièce. Au centre, une table basse avec des piles de revues professionnelles. Toutes les salles d'attente ont un air de parenté...

Dans un coin, une femme blonde, la tête baissée. Je me suis assis à côté d'elle, frappé par une impression de déjà vu. C'était... Tout compte fait, non. Je préfère taire son nom. Je ne voudrais pas que mes révélations fassent d'elle l'objet d'une malsaine curiosité. Je lui dois bien ça. Je me bornerai donc à dire qu'elle travaille dans le cinéma et y a acquis, malgré sa jeunesse, l'une des toutes premières places.

Sa posture m'a donné l'idée d'une nouvelle photographie. Comme je n'avais pas pensé à prendre un pied pour mon Hasselblad, j'ai calé l'appareil sur la table basse, essayant de cadrer au mieux la star. Ou plutôt le groupe qu'elle et moi allions former. Puis je suis revenu m'installer à ses côtés. J'ai pris sa main pendante entre mes doigts ; mon autre bras est venu se poser sur ses épaules...

Juste à temps : à cet instant précis, j'entendis le claquement discret de l'objectif à rideau.

J'étais bien. Au départ, l'idée de nous photographier dans cette position conventionnelle tenait plutôt du gag, mais à présent, je commençais à me sentir plutôt ému. Je crois que je tombais amoureux, tout bonnement.

Peut-être pas de la vedette elle-même ; plutôt de ce qu'elle représentait. Une autre de mes faiblesses, que je n'ai peut-être pas encore eu l'occasion d'évoquer ici : tout ce qui touche au star-system me fascine.

Mon front est allé se nicher dans l'angle que délimitaient son épaule et sa nuque. Une mèche de ses cheveux me chatouillait les narines.

Je me suis endormi sans même m'en apercevoir.

Ou alors je m'en suis bien aperçu, mais cette information n'a pas pu parvenir à ma conscience. À ce moment-là, je crois bien que rien de ce qui était susceptible de me rappeler l'irréalité de cette situation n'aurait pu m'atteindre.

Une des meilleures siestes que j'aie jamais faites, en tout cas. Légère, peuplée de rêves roses... À mon réveil, j'eus bien quelques frayeurs rétrospectives à la pensée de ce qui aurait pu m'arriver pendant mon sommeil dans cet univers immobile dont les lois m'étaient encore en grande partie inconnues. Un faux mouvement, par exemple, et le temps risquait de repartir alors que je me trouvais sans défense.

Mais à l'effroi succéda très vite la curiosité. Qu'aurait fait la star, en prenant soudain conscience de la présence contre elle d'un homme qu'elle n'avait même pas vu entrer ? De la peur, sans doute, dans un premier temps. Mais je l'aurais calmée, je lui aurais raconté une histoire à dormir debout avec une telle conviction qu'elle n'aurait pas pu la mettre en doute. Ensuite, nous serions allés prendre ensemble un pot dans un bar proche, parce que tout de même, des rencontres aussi étranges que la nôtre, on n'en fait pas tous les jours...

Ouais. Je continuais à rêver, bien sûr. En réalité, elle se serait mise à hurler, tout l'immeuble serait accouru, et moi je n'aurais même pas eu le temps de m'enfuir.

Et puis, il y avait mon triporteur, là-bas, au bout des Champs-Élysées. Le contenu de son coffre, surtout. Je n'aurais pas accepté de perdre le résultat de plusieurs heures de travail pour une seule seconde d'égarement.

C'est à cet instant, je crois, que j'ai vraiment pris conscience de la fatalité attachée à ma toute-puissance. Je pouvais posséder toutes les femmes ; elles n'étaient que des jouets entre mes mains. Mais aucune d'elles ne connaîtrait jamais mon existence. Aucune d'elles, jamais, ne m'aimerait.

À moins, peut-être, d'une machination. Comme de prendre l'un des objets que contenait son sac – un objet auquel elle serait particulièrement attachée, bien sûr – et de lui téléphoner plus tard pour lui annoncer que je l'avais retrouvé... Un peu simpliste, tout ça, elle n'aurait pas manqué de flairer le

coup fourré. Mais il y avait peut-être une idée à creuser, tout de même. Il faudrait que j'y réfléchisse sérieusement.

J'ai pris d'autres photos. D'elle seule. D'elle et de moi. Pas simplement des images destinées à me rappeler cet instant : je pense avoir réussi des clichés qui sont parmi les meilleurs qu'on ait fait d'elle. Pourtant, je n'arrive pas à la cheville des professionnels ; mais moi, j'ai eu la chance de disposer d'un modèle qui se pliait à toutes mes exigences, qui pouvait conserver une pose tout le temps qui m'était nécessaire pour découvrir le meilleur angle de vue.

Pas qu'un modèle. Ce qui s'était passé le matin dans un hôtel de la rue Saint-Denis s'est reproduit dans la salle d'attente de l'imprésario. Et ce qui a suivi a été encore pire. Pour moi, je veux dire. Car cette femme, c'était autre chose qu'une prostituée anonyme – et par anonymat, je ne parle pas seulement de son nom et de son visage que tout le monde connaît : j'avais dormi sur son épaule, pendant mon sommeil je m'étais imprégné de son parfum, de la tiédeur de son corps...

Il n'était plus question de machination, maintenant. Bien au contraire, je devais tout faire pour qu'elle ignore toujours que, tandis qu'elle attendait d'être reçue par son agent, un viol avait été commis dont elle était la victime. Je l'ai rhabillée avec un soin maniaque, puis ai recomposé son attitude avec le plus de fidélité possible.

Oui, à l'aide de mon mouchoir, j'avais même traqué jusqu'à la moindre goutte de mon sperme, tenaillé par la terreur irraisonnée d'apprendre plus tard par les journaux que la star était enceinte.

Après un dernier regard destiné à m'assurer que tout avait bien été remis dans l'état exact où je l'avais trouvé, je suis enfin entré dans le bureau de l'imprésario.

À moitié levé de son fauteuil, il tendait la main à un très jeune homme dont le visage m'était inconnu. Sans doute un débutant qu'il congédiait, ayant appris par la secrétaire placée à l'entrée qu'une célébrité d'une autre envergure attendait qu'il la reçoive.

Négligeant le visiteur (je supposai peut-être à tort qu'il n'avait que peu d'argent sur lui), je fouillai le portefeuille du propriétaire des lieux. Plus d'un million en coupures de cinq cents francs. Par exception, je ne fis pas de détail et enfournai toutes les coupures dans mon sac : si je me fiais aux

lettres affichées un peu partout avec une rare complaisance, la perte, pour lui, serait insignifiante.

Mais je cherchais autre chose que de l'argent. Toujours mon vieux problème : certaines situations me culpabilisent, mais alors même que les remords me torturent encore, je mets tout en œuvre afin qu'elles se rééditent.

Je n'eus pas longtemps à chercher : son carnet d'adresses se trouvait sur son bureau, à la droite de son sous-main. Je commençai à le feuilleter, m'extasiant sur les noms qui s'y trouvaient, mais très vite, mon idée de départ (y recopier tout ce qui pouvait m'intéresser) me parut nécessiter une tâche trop longue et fastidieuse, et le carnet d'adresses élut domicile dans la poche intérieure de mon blouson.

Puis les Champs-Élysées, à nouveau, pendant de longues, de très longues heures. Pour que je me décide à rentrer à mon hôtel, il fallut que je m'endorme à nouveau à la terrasse d'un café où je m'étais accordé une petite pause.

Après avoir laissé le triporteur (dont le coffre était à présent aux trois quarts plein) dans le parking du ministère des Finances, j'ai regagné ma chambre. J'avais décidé de dormir en temps suspendu. Après tout, chez l'imprésario, il ne s'était rien passé, et pourtant j'avais multiplié les risques. Ici, il me suffisait d'ôter mon blouson, ainsi le briquet ne se réenclencherait pas à la suite d'un faux mouvement. De plus, même si le temps repartait à mon insu, je n'avais à redouter que la visite inopinée d'une femme de chambre (incident peu probable au demeurant puisque j'avais pris la peine d'avertir l'hôtelier que je ne quitterais pas les lieux de tout l'après-midi).

Ah si ! Il y avait le triporteur, ou plutôt le contenu de son coffre. Mais je n'ai pas eu le courage de redescendre et d'effectuer les voyages qui auraient été nécessaires pour procéder au transport de tous les billets. Le seul risque que je courais, finalement, c'était de me voir dépouillé de ceux-ci. Quant à retrouver l'utilisateur du triporteur, je souhaitais bien du plaisir aux enquêteurs !

L'appareil photo et les films impressionnés, j'avais pris la précaution de les monter avec moi et de les glisser sous mon lit. Seuls ces objets pouvaient constituer une preuve contre moi. Surtout les clichés pris aux Cours Rotter ou chez l'imprésario...

Je me réveillai normalement, ce qui voulait dire que j'étais toujours en temps suspendu. Il ne fait en effet aucun doute que, le retour du temps signifiant aussi celui du bruit, le vacarme soudain m'eût tiré du lit en sursaut.

Après m'être lavé – et rasé, car si une demi-journée à peine avait passé depuis mes précédentes ablutions, ainsi que me l'indiquait le réveil placé sur la table de nuit, pour moi cela représentait plus de vingt-quatre heures –, je descendis, nanti de mon sac et de celui que j'avais rapporté de mon équipée au drugstore Saint-Germain. Ces deux bagages, plus celui utilisé pour parcourir à pied les Champs-Élysées suffirent à peine à contenir tous les billets entassés dans le coffre du triporteur. Je dus d'ailleurs m'y prendre à deux fois pour parvenir à remonter le tout dans ma chambre.

Trier les billets de cinq cents francs et ceux de cent puis compter rapidement les uns et les autres me prit beaucoup plus de temps que je n'aurais pensé. Au moins une heure. Mais cela en valait la peine. J'arrivais à un total de près du million. Soit à peu près dix fois ce que j'aurais cru.

Et tout cela en quelques heures...

Du coup, j'oubliai les courbatures occasionnées par l'emploi intensif du triporteur. Je mis les billets en tas au milieu du lit et pliai le couvre-lit en une sorte de baluchon que je fourrai dans l'armoire. J'étais prêt à repartir. Mais avant...

Lise. Il fallait que je la rappelle.

Pour cela, il me fallait d'abord reprendre pied dans le temps réel. Cela ne m'enchantait pas. Pas le fait de quitter le temps suspendu, plutôt celui d'affronter une angoisse toujours présente mais qu'au fil des heures j'avais réussi à refouler à la lisière de mes pensées : et si rien ne se passait, et si tu te trouvais bloqué pour toujours dans ce monde voué à l'immobilité et au silence ?

Mais une fois de plus, tout a fonctionné normalement. J'avais pris la précaution de plaquer mes mains sur mes oreilles, mais cette protection n'a pas suffi ; j'ai eu soudain l'impression qu'une bombe explosait à côté de moi. Une déflagration sans fin. J'ai titubé, au bord de la nausée.

Heureusement, mon malaise n'a été que passager. Dès que mes forces me sont revenues, j'ai tiré de ma poche le billet froissé que l'hôtelier m'avait remis il y avait pour moi si longtemps et ai demandé le numéro. Puis j'ai reposé le combiné et me suis allongé sur le lit. Je tremblais d'excitation : il

m'a fallu plusieurs secondes pour comprendre que c'était la hâte de repartir sur mon triporteur dans les rues paralysées.

La sonnerie, enfin. J'ai décroché. Tout de suite, j'ai eu Lise. Sans doute avait-elle attendu mon appel, et j'ai eu honte de ne pas lui avoir téléphoné tout de suite après que l'hôtelier m'eut fait part de son message.

J'ai commencé à lui raconter une histoire compliquée, totalement improvisée.

« Écoute, m'a-t-elle interrompu. Ça commence à bien faire ! Qu'est-ce qui te prend, de ficher le camp à chaque fois que je te téléphone ? Si tu ne veux pas que je t'appelle, tu ferais mieux de me le dire. Mais s'apercevoir tout à coup qu'il n'y a plus personne à l'autre bout du fil...

— Je sais. » J'ai décidé de laisser tomber les faux-fuyants : « Je suis sur quelque chose de vraiment important, quelque chose dont je ne peux pas te parler comme ça, au téléphone. Je t'expliquerai tout ça demain soir, à mon retour.

— Demain ! » Elle essayait de rire, mais sa voix manquait de conviction. « Tu es bien sûr que tu rentres demain, comme prévu ?

— Sûr et certain. » À son ton, j'avais compris qu'elle pensait à une aventure amoureuse, mais je résolu de ne pas la suivre sur ce terrain. Je la connais, Lise. Quand elle me suspecte de quelque chose, la faire changer d'avis est une tâche de longue haleine. « Je peux te rappeler, d'ici là ?

— Quand ? Et puis, si c'est pour me jouer encore le même tour...

— Non, je t'assure, j'ai besoin d'entendre ta voix. Huit heures, ça te va ? Tu seras toujours chez ta tante ?

— Huit heures ? Mais c'est seulement dans deux heures, ça ! Qu'est-ce que... ?

— Je t'assure, ai-je répété. C'est important. »

C'était vrai, je le ressentais profondément. Ces coups de fil, aussi anodins qu'ils fussent, revêtaient pour moi une importance capitale. Je les voyais comme une sorte de bouée à laquelle je pouvais m'accrocher. De la même façon, Lise avait tort de penser que je puisse envisager de retarder mon retour. Cette limite (il ne me restait maintenant plus qu'une vingtaine d'heures à passer à Paris, en temps réel), je la considérais un peu comme un garde-fou.

Déjà, mes pouvoirs me faisaient peur. Je commençais à y discerner confusément une malédiction.

OceanofPDF.com

9.

En arrivant aux Champs-Élysées, j'ai garé mon triporteur au même endroit que la première fois.

Curieuse impression, que celle de retrouver ces lieux pratiquement dans l'état où je les avais abandonnés. Il est vrai que pour ces promeneurs, à peine un quart d'heure avait passé (le temps d'attendre ma communication et d'échanger quelques phrases avec Lise). J'estimai donc inutile de m'intéresser aux clients des bars : sur le lot, il y en avait une bonne moitié qui devait déjà se trouver là lors de mon précédent passage ; et sur la moitié restante, la plupart avaient déjà subi ma fouille au moment où ils déambulaient devant les vitrines.

Mais très vite, la routine reprit le dessus. Je ne faisais même plus attention aux visages. Juste un coup d'œil aux vêtements de la victime, seul élément susceptible de m'indiquer si la prise probable valait ou non que je m'arrête, et je plongeais ma main à l'intérieur du veston ou du sac à main. Deux secondes pour en évaluer le contenu, deux autres pour en transférer la moitié dans mon sac, un geste pour remettre l'objet à sa place, et j'étais déjà reparti.

Ah si : il arrivait aussi que mon attention fût attirée par une silhouette, une attitude. Alors, j'armais mon Hasselblad, je procédais ou non à une petite mise en scène...

J'étais loin de mes enthousiasmes du début. Je m'étais fixé une tâche, et je l'accomplissais, rien de plus. En passant devant l'immeuble où je m'étais endormi dans les bras de la star, je n'ai même pas éprouvé l'envie d'y entrer pour vérifier que personne n'avait remarqué mes agissements. Peut-être parce que je savais que personne n'avait rien pu remarquer. Si j'avais laissé subsister quelques anomalies, elles avaient peut-être éveillé l'intérêt une seconde, et puis on avait haussé les épaules en pensant déjà à autre chose.

Frustrant, non ? À certains moments, je me laissais aller à rêver au moyen de faire savoir à ces troupeaux de larves que quelque part, quelqu'un existait qui disposait de pouvoirs qu'aucun homme n'avait jamais possédés.

La seconde d'après, la raison reprenait le dessus. Les rêveries mégalomanes tournaient court. Ce briquet, dont j'ignorais toujours comment il avait pu entrer en ma possession, rien ne me prouvait qu'il ne disparaîtrait pas à un moment ou à un autre. Dans ces conditions, il me fallait faire en sorte de profiter des possibilités qu'il m'offrait afin de transformer durablement mon existence. En amassant les billets de banque, par exemple, car ceux-ci me resteraient même si le briquet venait à être récupéré par son propriétaire à mon insu.

Un numéro du *Monde* que je feuilletai avant de le reposer, soigneusement plié, sur sa pile à l'éventaire d'un kiosque, consacrait un entrefilet aux incidents qui avaient eu lieu la veille au soir au drugstore Saint-Germain. Contrairement aux quotidiens du matin, celui-ci laissait entendre qu'il fallait y voir une farce d'un goût un peu douteux. Comme je me trouvais à cet instant dans une phase « raisonnable », je fus ravi par cette interprétation qui présentait au surplus l'intérêt de toucher la vérité de très près.

Probablement conditionné par l'aspect mécanique et répétitif de ma tâche, je m'octroyai un temps de pause à intervalles réguliers : toutes les heures, une halte dans un bar afin de m'y rafraîchir ; toutes les deux heures et demie, une collation dans un salon de thé ou un restaurant self-service.

Après tout, je travaillais bien au rendement.

Ces règles ne furent toutefois observées que pendant la première partie de mon parcours. Jusqu'à ce que je décide de remplacer les jus de fruits et les boissons gazeuses par des liquides plus alcoolisés. Mais le rendement s'en ressentit.

Lors d'une de ces haltes (c'était au pub Renault, je crois), je tirai de mon blouson le carnet d'adresses subtilisé à l'impresario. Il s'ouvrit de lui-même à la lettre F. Immédiatement, un nom accrocha mon regard. Son adresse parisienne n'évoquait rien pour moi, mais j'ai emprunté un plan de Paris dans la poche d'un consommateur voisin. Lorsque j'y découvris qu'elle n'habitait qu'à moins de dix minutes à pied de l'endroit où je me trouvais, je résolus de mettre un terme provisoire à ma collecte.

Une inutile perte de temps : sa porte refusa de s'ouvrir sous ma poussée et je n'eus pas le courage de remettre le temps en route. Elle était peut-être là, pourtant, seulement séparée de moi par cette porte, et il m'aurait suffi de sonner pour qu'elle vienne m'ouvrir...

Mais je n'ai pas osé, préférant penser qu'elle se trouvait ce jour-là de l'autre côté de l'Atlantique.

Étrange, d'ailleurs, que cette pensée ne me soit pas venue avant. Je n'ignore pas qu'elle est mariée avec un Américain et qu'elle vit là-bas le plus clair de son temps. Mais voilà, inconsciemment, j'avais refusé de l'admettre. Puisque je désirais la voir, il m'avait semblé naturel qu'elle fût là, avec sa porte grande ouverte. Les quelques verres d'alcool bus au hasard des bars qui avaient jalonné mon parcours y étaient peut-être pour quelque chose, mais ils n'expliquaient pas entièrement la logique très particulière de ce raisonnement. La vérité, c'est que la puissance dont je me sentais investi me tournait la tête.

Je me vengeai sur un groupe d'Américains immobilisés sur le trottoir pas très loin de chez elle. Avec une bombe de peinture pour automobile volée dans une droguerie, je couvris le bitume d'US GO HOME ! vengeurs tout autour d'eux, en lettres hautes de un mètre.

Puis je me remis au travail. Cet incident avait eu le mérite de m'éclaircir un peu les idées.

Mais j'arrivai bientôt à un carrefour. Sur ma droite, l'avenue George-V descendait vers la Seine. L'hôtel du même nom m'a attiré. Un peu plus loin, de l'autre côté de l'artère, il y avait le *Crazy Horse Saloon*. J'y tombai en pleine répétition. Trois filles se tenaient sur le devant de la scène, croupes tendues vers des spectateurs pour l'instant absents. Pour tout vêtement, elles portaient des escarpins à hauts talons constellés d'éclats de miroirs, si bien qu'elles semblaient perchées sur des socles de lumière glacée.

Indifférents au spectacle qu'elles présentaient, trois hommes en jeans et pull-over époussetaient les tables. Assis à l'écart, un quatrième, en complet gris celui-là, fixait la scène d'un regard morne. Devant lui était posé un micro qui devait lui permettre de diriger les évolutions des filles. Je supposai qu'il s'agissait de Dujardin, le célèbre maître des lieux. Mais comme je ne l'avais jamais vu, ce pouvait tout aussi bien être un chorégraphe ou même un simple secrétaire.

Quel homme n'a pas secrètement rêvé de posséder un jour une fille du *Crazy Horse* ? Ou alors je me trompe, je suis réellement un obsédé. Mais moi au moins j'avais la possibilité de concrétiser mes obsessions...

Enfin, je me forçais à le croire, et j'y parvenais de mieux en mieux. Car bien entendu, mes fantasmes ne mettaient en scène que des filles bien vivantes, pas ces mannequins tièdes qui répondaient passivement au moindre de mes désirs. Mais la nausée que j'avais pu éprouver lors des premières expériences de ce genre s'atténuait. Il m'arrivait même de trouver dans la malléabilité de mes partenaires un supplément de plaisir. Pour une fois, je dominais entièrement la situation, pour une fois je ne me sentais pas obligé de me préoccuper avant tout du plaisir de l'autre. Pour une fois, je ne me sentais pas culpabilisé dès les premières caresses par la certitude de l'échec.

De l'égoïsme ? Il y a un peu de ça. Mais il n'y a pas *que* ça.

Alors que je sentais poindre dans mes reins les mille et une étincelles annonciatrices de l'éjaculation, je plaquai ma bouche sur celle de la femme qui m'accueillait. Je dus lui mordre involontairement la lèvre, car je me souviens d'un vague goût de sang sur ma langue. Presque au même instant, je me répandais en elle.

Post coïtum... Mais non, je n'étais pas triste. Ni emberlificoté dans mes scrupules, comme les fois précédentes. J'aurais même pu être tout à fait heureux. Mais voilà : j'avais faim.

Très faim, même. Une douloureuse sensation de manque me nouait les entrailles. Et pourtant, entre le moment où j'avais quitté l'immeuble de la star et celui où j'avais poussé la porte du *Crazy Horse Saloon*, je m'étais arrêté deux fois pour me restaurer. Une fois dans une pâtisserie réputée où j'avais fait honneur à un assortiment de spécialités ; l'autre dans un self : j'y avais dévoré un poulet rôti accompagné d'une pleine assiette de frites.

Sans manquer d'appétit, je ne suis d'ordinaire pas un gros mangeur (je mange toutefois plus que ma silhouette efflanquée ne pourrait le laisser supposer). Cette soudaine boulimie me laissa donc perplexe l'espace d'un instant. Puis je l'expliquai par les efforts physiques inhabituels auxquels je me soumettais. Deux ou trois minutes plus tard, je n'y pensais déjà plus : quittant la scène, j'avais gagné le bar, et le Four Roses suffisait apparemment à meubler mon estomac.

Un hasard : tandis que je remontais l'avenue George-V en direction des Champs-Élysées, l'enseigne d'un bureau de poste attira mon attention. J'y entrai, poussai le portillon qui donnait accès à la partie du hall réservée aux agents des P. et T. Ce que je cherchais se trouvait posé bien en évidence afin que le public pût faire son choix : des emballages standard. Je pris le plus grand modèle, y jetai le contenu de mon sac par poignées sous les yeux indifférents d'une guichetière à laquelle j'empruntai pour finir sa machine à affranchir. Puis le paquet, dont j'évaluai le contenu à plusieurs centaines de milliers de francs, alla en rejoindre d'autres, d'apparence tout aussi anodine entre les parois grillagées d'un chariot. Je me l'étais expédié en exprès ; ainsi je pouvais espérer le recevoir le lendemain de mon arrivée à Aubenas.

J'étais tout à fait conscient du risque encouru en agissant ainsi. Même si je pouvais raisonnablement tenir pour négligeable l'hypothèse d'un contrôle par l'administration des P. et T. du contenu de mon colis (à vrai dire, j'ignore si la réglementation prévoit un tel contrôle), il y avait le danger beaucoup plus réel de le voir s'ouvrir par accident à la suite d'un maniement particulièrement brutal, dans un centre de tri, par exemple. Mais dans ce cas, je doutais fort que la police fût mise au courant...

En ressortant, j'avisai un restaurant qui jouxtait le bureau de poste. Il travaillait dans la cuisine régionaliste, et une pancarte suspendue derrière une vitre invitait à commander la spécialité du jour : une potée au foie gras. L'avantage d'un tel plat, c'est qu'il se mijote longuement à feu très doux ; quoique la salle fût encore vide, je savais qu'il me suffirait d'aller jusqu'aux cuisines pour pouvoir me servir à même le grand chaudron fumant. Je ne sais toujours pas de quelle région de France la potée au foie gras est la spécialité (pour moi, le chou et le foie gras évoquent au contraire deux régions diamétralement opposées), mais je trouvai à la déguster un plaisir sans mélange.

Un plat peut-être un peu lourd cependant, ou alors j'avais surévalué ma capacité stomacale. Je m'endormis net après la dernière bouchée. Ma dernière pensée consciente fut pour regretter de ne pas avoir eu le temps de goûter au plateau de fromages qui trônait sur une desserte.

« Alors, ces explications ? » La première phrase de Lise, lorsque je l'appelai, manquait de chaleur.

« Non, je... Il vaut mieux remettre les explications à demain soir. C'est trop compliqué, beaucoup trop. »

La conversation dura deux minutes à peine. L'incompréhension de Lise était totale. Pis : mes réticences ne firent que l'aggraver. Mais la sentir tout de même si proche de moi me fit du bien.

« Tu devrais passer la nuit chez ta tante, lui dis-je. Comme ça, je pourrai t'appeler à n'importe quel moment. »

Elle en eut le souffle coupé. Je n'insistai pas.

Après avoir raccroché, je descendis dans la rue, poussai jusqu'au jardin des Tuileries, sans autre but que de me saouler de bruit et de mouvement. Mais je dus me retenir à plusieurs reprises de refermer ma main sur le briquet et d'arrêter le temps. Tout ça parce que je croisais un homme élégamment vêtu et que je ne pouvais pas m'empêcher de soupeser mentalement son portefeuille ou que mon regard se posait sur une silhouette féminine et qu'une once de désir me traversait... À la fin, je dus me contraindre à garder les mains hors des poches.

Neuf heures. L'heure des restaurants. Les aiguilles de ma montre poursuivirent leur course, mais les autres demeurèrent longtemps bloquées à angle droit.

Maxim's, Lasserre, La Tour d'Argent... tous les restaurants dont je n'avais jusqu'ici connaissance que par les chroniques gastronomiques y passèrent. D'autres encore, d'une moindre renommée, mais dont la clientèle me parut valoir le détour.

Plus de soixante-dix heures. L'équivalent de trois journées de l'univers normal. Et moi, dans la nuit trouée par l'éclat immobile des phares de voitures et des lampadaires, à cheval sur mon triporteur, pédalant avec la frénésie d'un damné...

Non, tout de même, j'exagère. Je fis quelquefois de longues haltes. Lorsque les plats inscrits aux menus me plaisaient, notamment. Ou lorsque je sentais venir la fatigue (alors je m'allongeais sur une banquette et je fermais les yeux. Je ne craignais plus du tout une défection de mon briquet. La seule précaution que je prenais, c'était de quitter mon blouson et de le placer assez loin de moi pour être sûr de ne pas l'atteindre si d'aventure je bougeais dans mon sommeil). Ou encore lorsque la beauté d'une femme m'émouvait.

Quand le coffre de mon véhicule était plein, je retournais à l'hôtel pour le vider. Très vite, ma chambre se mit à ressembler à une interprétation surréaliste de la Banque de France.

Je ne résolus de m'arrêter – provisoirement – que lorsque la fortune amassée depuis que j'étais entré en possession du briquet me parut avoir dépassé le milliard.

« Serge ? » Je ne reconnus pas la voix qui s'inquiétait à l'autre bout du fil. Je supposai sans grand risque d'erreur que c'était celle de la tante chez qui Lise avait cherché asile pour l'après-midi. L'après-midi ! Pour moi, cet après-midi-là aurait aussi bien pu se situer des années auparavant. L'équivalent de trois jours sans voir une seule fois la lumière du jour, ça suffit à vous faire perdre le sens de la durée.

J'acquiesçai mollement.

« Et c'est à Lise que vous vouliez parler, bien sûr... Mais elle doit être rentrée chez elle, à l'heure qu'il est. Je ne sais pas comment... »

— Ça ne fait rien, l'ai-je interrompue. Je voulais seulement lui dire bonsoir. »

Nous nous sommes quittés sur les platitudes de rigueur. Sa voix trop douce m'inquiétait un peu : c'était la voix que les personnes âgées prennent d'ordinaire pour s'adresser à un enfant malade. Lise lui avait sans doute parlé de la bizarrerie de mon comportement au téléphone...

Tout d'abord, cette pensée m'irrita : la famille de Lise, composée pour l'essentiel de commerçants et de chefs d'entreprises artisanales, avait déjà tendance à me dénier le statut d'adulte (*La bande dessinée* ? Mon Dieu, mais je croyais qu'il n'y avait que les enfants pour s'intéresser à ça... Et ça, permet de gagner sa vie, vraiment ?), alors point n'était besoin de fortifier ses doutes... Puis j'ai pensé à ce que serait mon retour. Comment, vous avez des difficultés pour couvrir vos échéances ? Mais voyons, il fallait le dire tout de suite ! Combien vous faut-il ? Et moi, sortant mon carnet de chèques d'un geste large... Non, non, pas question d'intérêts entre nous, vous me rembourserez quand vous le pourrez...

Ouais. Pas si simple. Au mépris plus ou moins affectueux succéderait rapidement la jalousie. Mais je n'en avais rien à foutre : ils pourraient toujours dauber sur ma fortune si subitement acquise, jamais ils ne découvrirait par quel moyen je l'avais obtenue.

Puis je résolus de chasser la famille de Lise de mon esprit. J'avais mieux à faire.

... À la réflexion, je m'aperçus que non, je n'avais rien à faire de spécial au cours des trois ou quatre heures qui venaient. À moins de refaire la tournée des restaurants, mais cette seule pensée suffisait à me révolter.

Aussi partis-je au hasard, à pied d'abord, puis par le métro parce que dans les couloirs et les rames, j'y trouvais plus de vie qu'à la surface. Finalement, je me retrouvai au bas de la butte Montmartre. Il y avait un cinéma, à quelques pas de la sortie du métro : je m'y engouffrai, sans même consulter les affiches. Je ne me souviens plus du titre du film ni de l'histoire qui s'y trouvait relatée. D'ailleurs, je n'y ai sans doute pas prêté attention ; l'important, pour moi, c'était qu'il y eût du mouvement sur l'écran.

J'en sortis vers minuit et demi. Juste le temps pour moi de rentrer à l'hôtel récupérer mon triporteur et d'entamer la tournée des boîtes de nuit.

Ce fut plus long que pour les restaurants. Cent vingt heures : l'équivalent de cinq journées. Au moins cinq ; je ne suis pas sûr de ne pas avoir omis un ou plusieurs tours de cadran. Il est vrai que je m'endormais de plus en plus fréquemment, et ceci dans les endroits les plus saugrenus. Ce qui ne m'empêchait pas de me réveiller à chaque fois aussi las que si je venais de vivre plusieurs semaines d'insomnie.

Cela me demanda aussi plus de travail. Un travail de recherche, notamment. Les boîtes de nuit, il s'en crée des dizaines chaque année, d'autres ne connaissent qu'un engouement passager... Toutes choses dont je n'avais pas eu à me préoccuper pour les restaurants.

Je commençai par celles dont la presse parlait le plus. *Le Palace*, *Les Bains-Douches*. Puis vinrent celles dont la renommée datait des années soixante : *Régine*, *Castel* Encore après, celles dont le nom m'était parfaitement inconnu mais que je trouvais inscrites dans *Pariscope*. Pour terminer, les cafés-théâtres (mais je n'en fis la tournée que mû par la curiosité d'y rencontrer des connaissances : entre la B.D. et le café-théâtre existe une certaine osmose), les cabarets et les théâtres porno.

Enfin, ce fut moins systématique que cette liste pourrait le laisser croire, je profitais de ma présence dans un quartier pour le prospecter méthodiquement, mais telles étaient bien les priorités que je m'étais fixées.

Et puis j'en profitai aussi pour visiter à nouveau quelques restaurants. C'était la faim qui m'y contraignait. Une faim énorme que les plats les plus

copieux ne parvenaient pas à décourager. Mais bien sûr, je ne quittais jamais un de ces endroits sans faire les poches ou les sacs des convives : ceux-ci n'étaient sans doute plus les mêmes que lors de mon premier passage.

Je buvais. J'avais découvert que l'alcool me faisait oublier ma faim, alors j'en usais sans modération. Et l'alcool, paradoxalement (jusqu'à présent, j'avais toujours fait l'observation inverse), décuplait ma lubricité. Le désir couplé au manque de discernement dans lequel je sombrais dans mes moments d'ébriété me fit accomplir des prodiges d'imagination. À côté, ma mise en scène du Cours Rotter prenait des allures de saynète pour patronage. Mais le nombre y était sans doute pour beaucoup : quand on dispose de centaines de figurants, nombre de possibilités s'offrent à vous auxquelles vous n'auriez même pas songé en temps normal, fût-ce aux heures les plus moites des nuits d'insomnie.

Ah ! j'oubliais : la seule boîte où j'eus vraiment du mal à m'introduire, ce fut chez *Castel*. Pas moyen de forcer la porte ni de trouver une entrée de service ouverte. Comme un couple s'apprêtait à sonner, je me suis caché à proximité, j'ai sorti mon briquet et ai réenclenché le temps. Mon idée, c'était d'attendre que le portier leur ouvre, tout figer à nouveau et me faufiler par la porte entrebâillée. J'ai donc attendu trente secondes – une durée raisonnable pour qu'ils aient le temps de se faire reconnaître et que la porte pivote sur ses gonds. Mais lorsque j'ai pressé une nouvelle fois la saillie du briquet, toutes les lumières se sont éteintes. Jusqu'à présent, il n'y avait eu que le silence et l'immobilité, maintenant il s'y ajoutait l'obscurité...

L'espace d'une minute, j'ai senti la panique s'infiltrer en moi. Une minute, oui. Normalement, j'aurais dû réagir plus vite, mais j'avais déjà bu pas mal de bourbon, et mes pensées en étaient perturbées. Et puis cette noirceur et ce silence me semblaient être ceux de la mort.

À nouveau, j'ai fait usage du briquet. Et tout est revenu : la lumière, le bruit, le mouvement. Je me suis octroyé plusieurs secondes pour récupérer. Puis j'ai figé le temps une fois de plus. Il le fallait : par jeu, j'avais laissé mon triporteur juste à côté d'une voiture de police. Le temps passant, les flics ne manqueraient pas de s'intéresser à ce véhicule abandonné. Ils en ouvriraient le coffre, et... Leurs têtes, lorsqu'ils découvriraient

l'amoncellement de billets ! Mais je n'étais guère d'humeur à rire de mes idées de gags : c'était de *mes* billets de banque qu'il s'agissait.

J'ai figé le temps. Et à nouveau la nuit s'est refermée sur moi. Pire que la mort, parce que, quand on est mort, on ne ressent plus rien, n'est-ce pas ? Moi, je souffrais de la faim et de la fatigue. J'étais bien vivant, donc. Mais en dehors de moi, il n'y avait plus rien. Rien : le néant.

Une pression du pouce sur le briquet. Le brouhaha de la circulation, la lueur crue des lampadaires. Tout, autour de moi, était si rassurant que j'en aurais pleuré.

Une autre pression. Pour voir. Et cette fois, la chape d'obscurité ne retomba pas. Le silence et l'immobilité, oui – mais je m'étais maintenant habitué à eux. La porte de chez *Castel* était toujours entrouverte : je me suis engouffré dans la pénombre ouatée.

Alors que je sirotais un Jack Daniel's au bar, faisant déjà mon choix parmi les filles les plus proches de moi, l'explication vint toute seule à mon esprit. Le courant alternatif. J'avais une chance sur deux, lorsque j'arrêtais le temps, de me retrouver dans l'obscurité – du moins lorsque je l'arrêtais en pleine nuit. Jusqu'à présent, c'était par pur hasard que les lampes fonctionnant à l'électricité avaient continué à m'éclairer. Une sacrée chance. Surtout la première fois : que serais-je devenu, si l'obscurité était venue décupler mon angoisse ?

Non, finalement, je m'en serais tout de même sorti. Avec infiniment plus de difficulté, mais je m'en serais sorti. La véritable chance, ça avait été de découvrir que le faux briquet était à la base de tout.

10.

Le lendemain, c'est la sonnerie du réveil qui m'a tiré du lit. J'ai eu les plus grandes difficultés à remettre mes idées en place. Je me sentais si fatigué... Puis mes yeux se sont dessillés, j'ai vu les monceaux de papier-monnaie qui couvraient le plancher, montaient à l'assaut de l'armoire. Il y en avait jusque dans le lit. Cette vision m'a requinqué – enfin, juste ce qu'il fallait pour que je puisse m'extraire de ma couche.

La tête que je me payais ! Des yeux rouges, cernés d'un bleu incertain, une peau grisâtre qu'une barbe de quelques jours marbrait de brun, des cheveux gras collés par paquets... Ah ! il avait fière allure, l'homme qui prétendait amasser la plus grande fortune de France !

Je consacrai donc la demi-heure qui suivit à me refaire une beauté (encore que l'expression convienne assez mal au résultat que j'obtins. Disons plutôt que je limitai les dégâts en me lavant les cheveux et en rasant ma barbe. Pour les cernes et la couleur de ma peau, je n'y pouvais pas grand-chose). Puis je gelai le temps, descendis à la cuisine de l'hôtel manger un morceau et traversai la rue Saint-Honoré à la recherche d'un bureau de poste. N'en trouvant pas, je dus reprendre le triporteur (toujours garé à sa place dans les sous-sols du ministère des Finances) pour rejoindre celui de la rue du Louvre. Là, je m'emparai d'une bonne cinquantaine d'emballages standard – les mêmes que celui que j'avais utilisé la veille à ma sortie du Crazy Horse – et regagnai l'hôtel muni de ce chargement. Presque tous y passèrent. Deux milliards, même en grosses coupures, ça fait du volume.

L'expédition, ensuite. Afin de limiter les risques, j'avais décidé de multiplier les points de départ, ce qui m'obligea à de nombreuses allées et venues entre mon hôtel et des bureaux de poste distants parfois de trois ou quatre kilomètres.

Au temps nécessaire pour accomplir ces parcours, il convient d'ajouter celui que je passais dans les cafés à m'empiffrer de croissants accompagnés de café au lait, toujours sans parvenir à assouvir ma faim.

Celui que je gaspillai à détrousser quelques promeneurs matinaux : je tenais absolument à remplir les six ou sept emballages demeurés vides.

Celui que je m'accordai, tenté par les silhouettes féminines que je croisais. Que je m'accordai non sans éprouver une sourde inquiétude, cependant. Étais-je atteint de priapisme ? Je me trouvais presque constamment en état d'érection, et la satisfaction physique que je retirais de ces viols à la sauvette décroissait au fur et à mesure des expériences...

Celui qu'il me fallut consacrer au sommeil, enfin. Un comble ! Il y avait à peine trois heures que je m'étais levé, et déjà la fatigue s'abattait sur moi. Là aussi, la progression était sensible : lors de ma tournée des boîtes de nuit, ce n'était que toutes les cinq ou six heures que j'éprouvais le besoin de faire une petite sieste.

Lorsque je rentrai à ma chambre, ayant expédié tous les colis, près de vingt heures avaient passé. Luttant contre l'envie de m'étendre sur le lit, je me rasai et me lavai.

Puis je libérai le temps. J'eus un mouvement vers le téléphone, mais me retins juste à temps ; j'aurais voulu appeler Lise, lui dire n'importe quoi, simplement écouter sa voix qui m'aurait prouvé que je faisais encore partie du monde des vivants, mais, détail essentiel, j'avais oublié de lui fixer un rendez-vous à un endroit où je pourrais la joindre. Essayer de l'appeler chez sa tante ? Oui, elle s'y trouverait peut-être. Ou peut-être pas. Tout dépendait de son degré d'inquiétude – et de la nature de cette inquiétude : si elle pensait que je filais le parfait amour, elle se débrouillerait pour que je ne puisse pas la joindre, c'était ainsi qu'elle se vengeait habituellement. Et je ne voulais pas courir le risque de tomber sur sa tante, d'avoir à débiter des fadaises, ou pis, de ne pas savoir quoi dire et de raccrocher comme un malfaiteur. Tant pis : si Lise voulait de mes nouvelles, elle n'avait qu'à téléphoner elle-même. Et elle avait intérêt à le faire très vite ; bientôt, j'allais quitter l'hôtel.

En descendant l'escalier, portant à bout de bras mes trois sacs de voyage entre lesquels j'avais réparti mes maigres bagages sans parvenir à masquer une vacuité qui me paraissait suspecte (pour quelle raison s'embarrasser de *trois* sacs lorsqu'on n'a rien à transporter ?), je dus convenir qu'il y avait fort peu de chances pour qu'elle appelle. Après tout, elle m'avait entendu la veille au soir, et je rentrais à Aubenas à la fin de la journée... Comment aurait-elle pu deviner que pour moi cette conversation datait de plus d'une

semaine, et qu'il se passerait sans doute autant de temps avant que je ne débarque à la gare routière d'Aubenas ?

Plutôt que de prendre mon petit déjeuner dans ma chambre, j'avais préféré aller m'asseoir à une table de la salle d'hôte. Mais celle-ci était vide et, tout à ma soif de contacts humains, je ressentis ce vide comme une offense personnelle. *Ils* avaient compris que j'étais différent d'eux, alors *ils* avaient préféré se lever tôt dans le seul but de m'éviter. Bien sûr, je n'envisageai pas un seul instant que les touristes aient eu intérêt à prendre leur petit déjeuner de bonne heure afin de pouvoir visiter un plus grand nombre de monuments dans la journée...

Heureusement, l'hôtel n'était pas entièrement vide. Il restait une bonne, qui vint s'enquérir de mes désirs, et l'hôtelier, qui m'adressa un signe de tête du hall de réception avant de s'approcher, son livre de réservations à la main.

« Vous partez aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui. » D'un signe de tête, je désignai mes bagages entassés derrière la porte. « J'ai déjà libéré ma chambre.

— Ah bon. » Ma réponse parut le décontenancer. Sans doute avait-il cru que je voudrais rester plus longtemps. Maintenant, l'histoire qu'il avait préparée à mon seul bénéfice lui demeurerait sur le cœur. « C'est que... Il y a pas mal de passage, en ce moment, vous comprenez. Et la chambre que vous occupiez est déjà retenue pour ce soir.

— Je comprends », l'ai-je rassuré, avant de répéter que la chambre était libre et que, du coup, son amabilité n'a plus connu de bornes, et il s'est cru obligé de me demander si je n'avais pas été dérangé dans mon sommeil, parce qu'avec tous ces touristes étrangers qui n'ont pas les mêmes habitudes que nous...

Donnant, donnant : j'y suis allé de mes dénégations, ajoutant que son établissement était bien l'un des plus calmes de Paris. Une conversation tout à fait banale, donc, empreinte d'une parfaite hypocrisie. Et pourtant, ces phrases machinales me ravissaient : entre deux plongées au sein du temps figé, c'était exactement ce dont j'avais besoin.

Au bout de deux ou trois minutes de ce petit jeu, il s'est éloigné, prétextant ma note à établir. « Remarquez bien, pour vous, il vaut peut-être mieux retourner en province », a-t-il ajouté avant de franchir la porte. Tout juste s'il n'a pas cligné de l'œil en contrepoint à son sourire égrillard.

« Vous verriez votre mine ! La vie parisienne, en quelques jours, ça vous tue son bonhomme. Nous, on travaille, on n'a même pas le temps de sortir, mais vous, vous voulez mettre les bouchées doubles, alors bien sûr... »

Bien sûr. J'ai ricané en écho, mais au fond de moi, je recommençais à le détester. Que signifiait cette réflexion sur ma mine ? De toute façon, même si j'avais été assez aveugle pour ne pas me voir tel que j'étais dans le miroir de mon cabinet de toilette, le regard éloquent de la bonne qui avait pris ma commande aurait suffi pour m'alerter.

Onze heures. J'étais assez fier de moi : j'avais réussi à immobiliser toutes les horloges de la capitale au moment précis où la grande aiguille occupait une position strictement verticale. Pour fêter dignement cet événement, je résolus de commencer ma tournée par une visite à l'une des stars dont je possédais l'adresse.

Auparavant, j'avais perdu une bonne heure (en temps réel) à parlementer avec le dirigeant d'un laboratoire photographique. D'abord pour qu'il accepte d'abandonner tous ses travaux en cours afin de donner la priorité à ceux que je voulais lui confier (je voulais que tout fût prêt pour midi, et lorsque je lui proposai dix fois ce qu'il demandait à ses clients habituels, il convint que c'était possible), ensuite pour lui expliquer ce que j'attendais exactement de lui.

Bien entendu, je ne lui donnai pas toutes les pellicules que j'avais impressionnées au cours de mes randonnées en triporteur. Celles qui risquaient de me compromettre, je les gardais pour moi, me réservant de les traiter moi-même – et dans mon propre laboratoire.

Le train-train habituel : les portefeuilles, les femmes, la bouffe. Et puis les photos, car j'avais toujours mon Hasselblad sur moi.

Les siestes aussi. De plus en plus lourdes, de moins en moins reposantes. À croire que durant ces séjours en temps figé j'accumulais sur mes épaules la fatigue de tous les gens auxquels je soutirais de l'argent. En un sens, ça n'aurait été que justice.

Lorsque je passais devant un bureau de poste, j'en profitais pour y déposer quelques colis. Afin de ne pas trop attirer l'attention, je ne les expédiai pas tous en exprès.

Puis je me rendis chez une autre star, le carnet d'adresses m'ayant appris que je me trouvais dans son quartier. C'est chez elle que j'eus un malaise. J'avais ma joue sur son sein tiède lorsque le décor a chaviré. J'ignore

combien de temps je suis resté inconscient : ma montre paraissait indiquer que mon évanouissement n'avait duré que deux heures et demie, mais je soupçonne la petite aiguille d'avoir accompli un (et peut-être plusieurs) tour à mon insu.

Cet avertissement m'incita à la prudence. Après tout, ma fortune devait maintenant s'élever à près de trois milliards, je pouvais m'accorder un répit. Je restai quelques minutes à contempler le corps abandonné de l'actrice, puis je quittai l'appartement. Dans l'escalier désert, je remis le temps en route.

« Monsieur, s'il vous plaît... » Je relevai la tête avec difficulté. Une migraine atroce me vrillait les sinus. Cette tache blême qui oscillait au-dessus de moi, c'était un visage sans doute, mais mon regard ne parvenait pas à se fixer sur lui.

« Monsieur ! » Il me secouait, maintenant. Ou *elle* me secouait. Mais non, c'était bien une poigne d'homme. Et la voix qui me parvenait était indiscutablement masculine. J'ai émis un grognement – enfin, j'ai cru que je grognais, mais en fait je devais gémir car il a ôté sa main de mon épaule, brusquement alarmé. « Vous êtes malade ? »

Puis, s'adressant probablement à la cantonade : « Il doit être malade... » Des ricanements, des murmures étouffés. Une voix, plus forte que les autres : « Pensez-vous, il tient une cuite carabinée, c'est tout !

— Mais il n'a rien bu ! Enfin, juste une bière, c'est pas ça qui...

— Et alors ? Il y a d'autres bistrots, non ? »

Je me sentais vraiment très mal, mais pas au point de rester sans réaction devant ces insinuations perfides (qui m'ulcéraient d'autant plus que depuis mon réveil je menais un combat permanent contre mon penchant pour les boissons fortes). Mais je savais que ma bouche pâteuse m'interdirait de m'exprimer clairement et que mes dénégations n'auraient d'autre effet que de renforcer les soupçons. Restait donc la fuite. Et comme je ne me sentais pas non plus la force de me dresser et d'aller jusqu'à la sortie, j'ai plongé ma main dans la poche de mon blouson et j'ai pressé la saillie du briquet. Ensuite, de longues minutes m'ont encore été nécessaires pour reprendre le contrôle de mon corps.

Sans cet incident, sans les railleries des consommateurs à mon encontre, il est probable que les Institutions n'auraient pas autrement souffert de mes

incursions dans le temps gelé. Du moins dans l'immédiat, car je pense qu'un jour ou l'autre j'aurais bien fini par m'attaquer à elles. Mais je le jure, mon intention primitive, en quittant le logement de l'actrice, était bien d'abandonner le triporteur (comme j'avais renoncé pour le moment à accroître encore ma fortune, son utilité ne me paraissait plus aussi évidente) et de me rendre à pied au laboratoire auquel j'avais confié mes films. C'était bien contraint et forcé que j'avais utilisé le briquet...

Mais le mal était fait, et compte tenu de ma démarche hésitante qui eût risqué d'attirer l'attention sur moi, je jugeai préférable de conserver le *statu quo*. Je me trouvais alors dans le septième arrondissement, non loin de la Chambre des Députés. Je choisis de me diriger vers la Seine, poussant le triporteur à mon côté. Chemin faisant, je récupérai une partie de mes forces. Je traversai le fleuve, puis la place de la Concorde.

L'Élysée, j'étais déjà passé à proximité au cours de mes allées et venues hors du temps, mais sans lui accorder d'intérêt. J'avais d'autres buts alors, que le tourisme, et ces buts mobilisaient toute mon énergie. Mais cette fois, je n'avais aucun plan. J'étais libre de gaspiller à ma guise ces suppléments de temps que m'offrait le briquet. Libre de satisfaire ma curiosité.

Car au début, il ne s'agissait que de curiosité. On a beau mépriser les revues du style de celles qu'on trouve dans toutes les salles d'attente de médecins et de dentistes parce qu'ils les reçoivent gratuitement, on a tous au fond de soi une midinette qui n'aspire qu'à savoir comment vivent les grands de ce monde, histoire de se bâtir le décor de ses rêveries intimes.

Plutôt que de traverser le parc, j'entrai par la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Beaucoup de flics, avec ou sans uniforme, mais aucun verrouillage. De multiples systèmes de sécurité existaient sans doute, mais aucun ne joua à mon passage : leur déclenchement devait être subordonné à certains mécanismes mettant en œuvre l'électricité.

J'eus donc tout loisir de visiter le palais présidentiel des caves jusqu'aux greniers. J'y pris un grand nombre de clichés. Pas ces vues panoramiques style carte postale que l'on trouve dans n'importe quel *Jours de France*. Des scènes marquées au sceau de l'authenticité, au contraire. Un huissier bayant aux corneilles, avec ses pantalons tire-bouchonnés découvrant d'improbables chaussettes de tennis blanches ; un chef de cabinet se curant les narines sous l'œil sévère d'un officier de l'Ancien Régime figé à jamais sur la toile d'un petit maître ; une femme de ménage manœuvrant pour

passer la serpillière entre les jambes écartées d'un athlète grec – une statue originale, sans aucun doute, quoiqu'elle ne possédât pas plus d'éclat qu'une vulgaire copie de plâtre. Et puis pas mal de portraits de chefs d'État, figés dans des attitudes propres à faire douter de leur aptitude à diriger un pays.

C'est vrai. Le détail a son importance : au hasard de ma visite, je débouchai en plein conseil des ministres. Le fait que celui-ci ne se réunisse qu'une fois par semaine ne doit pas faire douter de ma sincérité. Il n'existait aucune préméditation de ma part. Au moment où je décidai d'entrer dans le palais de l'Élysée, j'ignorais réellement que tous les ministres y étaient rassemblés. Aucun plan n'avait donc encore germé dans mon esprit.

Et d'ailleurs, ce ne fut qu'au bout de plusieurs dizaines de minutes de prise de vues que l'idée commença à naître. Oh ! au début, ça n'était pas méchant, il s'agissait simplement de préciser quelques attitudes, de donner un peu de sel à certaines situations qui en manquaient singulièrement...

Vous avez déjà vu un conseil des ministres siéger tout nu ?

Moi, je l'ai vu. Je l'ai même photographié.

Quoi que puissent en penser les intéressés, c'est-à-dire les messieurs compassés qui me servaient à ce moment de modèles, jusque-là, ça n'était pas encore très méchant. Juste une farce de collégien.

Mais comme aux Cours Rotter – et en de multiples endroits depuis – je n'ai pas su m'arrêter à temps. Une force obscure avait pris possession de mon corps, m'entraînait vers des abîmes que je n'aurais même pas soupçonnés.

Peut-être pas de la même nature que celle dont j'avais déjà éprouvé les effets, cette force. Aux Cours Rotter ou ailleurs, c'était le désir (ou une forme dévoyée de désir) qui m'avait poussé à agir. Ici... non, je ne crois pas. Outre le fait que je n'aie jamais remarqué de pulsions homosexuelles en moi (mais je reconnais volontiers que c'est peut-être parce que je les ai refoulées assez profondément), ces hommes aux muscles flasques, à la peau blême, ne me paraissaient pas susceptibles d'éveiller un quelconque désir. C'était donc autre chose. À travers eux, je voyais leurs fonctions. Ce groupe d'hommes dirigeait un pays ; si grands que fussent mes pouvoirs, ceux qu'ils détenaient leur étaient supérieurs. Ou plutôt, ils se situaient sur un autre plan : eux pouvaient les exercer à la face du monde, alors que moi, je me trouvais condamné à l'obscurité, au silence. Dans un sens, le désir n'était donc pas exclu, même s'il n'était plus d'ordre sexuel.

Alors je me laissai une nouvelle fois aller à ma passion de la mise en scène. Mais celle-ci n'avait ni la fraîcheur naïve ni les prétentions esthétiques de mes compositions précédentes. Ceux qui ont vu les *Cent Vingt Journées de Sodome* de Pasolini comprendront ce que je veux dire.

Pas jusqu'au meurtre, tout de même. Je ne cherchais qu'à rabaisser, qu'à humilier ces personnages qui avaient le tort de posséder des pouvoirs que je n'avais pas ; à aucun moment l'idée ne m'est venue de les tuer. Mais dans la frénésie iconoclaste qui s'était emparée de moi, un tel accident aurait fort bien pu se produire.

Après avoir déposé mes bagages à la consigne automatique de la Gare de Lyon (je ne gardai avec moi que le fourre-tout de cuir volé le premier soir au drugstore Saint-Germain), je décidai de rendre le triporteur à son propriétaire. Je le laissai devant la boulangerie, à la place exacte où je l'avais pris, poussant le tact jusqu'à déposer deux billets de cinq cents francs au fond du coffre à titre d'indemnisation. Puis je réamorçai le temps et hélai un taxi qui m'amena au laboratoire.

Le directeur me reçut avec déférence – et dès le premier regard que je jetai aux clichés, je compris que ce n'était pas uniquement à cause du prix fort que je lui avais offert. C'était le respect d'un professionnel pour un de ses pairs. Visiblement, il pensait que je lui avais été envoyé par un photographe de renom qui n'avait pas le temps de traiter lui-même ses films et préférait garder l'anonymat. J'estimai inutile de le détromper.

D'ailleurs, ces soupçons l'avaient incité à aller au-delà de la tâche que je lui avais confiée. Pour un amateur, il se fût contenté d'un travail irréprochable. Pour moi, il avait recherché la quintessence de chaque négatif, gommant ici des contrastes trop appuyés, rectifiant là un cadrage aléatoire. Il s'excusa presque de ces modifications apportées aux prises de vues originales. Je l'en félicitai avec un rien de condescendance. Cela suffit pour ancrer sa certitude qu'il venait de travailler pour une vedette de l'objectif.

Je choisis un bar proche de l'Opéra pour y établir mon quartier général. Il présentait l'avantage essentiel d'être constitué, outre la grande salle qui suivait l'entrée, par une succession de petites pièces meublées de tables de chêne et de profondes banquettes de cuir. L'une d'elles était vide de consommateurs : je la choisis pour en faire ma demeure. Je crois en effet

que je n'aurais pas supporté longtemps de travailler face à des tiers même en sachant que ces derniers ne pouvaient pas me voir.

Aux Galeries-Lafayette toutes proches, je m'emparai d'une machine à écrire, d'une rame de papier et de menues fournitures de bureau que j'installai à mon nouveau domicile.

Combien de temps y suis-je resté ? Difficile à dire. J'avais cessé de consulter ma montre à tout bout de champ, m'étant peu à peu fait à l'idée que dans le monde figé, je pouvais disposer de tout le temps que je désirais. Mettons une quinzaine d'heures, guère plus, pour le travail proprement dit (après tout, il ne me restait que peu de chose à faire, l'essentiel était constitué par le paquet de clichés que j'avais ramené du laboratoire). Pour le temps passé à dormir, là je peux difficilement me prononcer. Trente heures peut-être. Ou plus. Et puis, il y eut les nombreuses pauses que je consacrai à me nourrir ou à boire. Toujours sans parvenir à me rassasier ni à étancher ma soif. Et les promenades à travers Paris, avec ou sans but. Ce but étant généralement de rendre visite à l'une des personnalités figurant dans le carnet d'adresses que je conservais toujours dans la poche de mon blouson. Je retournai plusieurs fois à l'appartement de l'actrice américaine, sans résultat. Mais je ne me résolvais pas à l'idée qu'elle pût être aux États-Unis aux côtés de son Américain de mari.

En tout cas, malgré cette fatigue immense qui me collait aux paupières et alourdisait mes gestes, mon travail avançait rapidement. Il faut dire que l'idée de base avait germé au moment même où j'avais pressé pour la première fois le déclencheur de mon Hasselblad et qu'elle s'était si bien précisée par la suite que sa réalisation s'effectuait sans heurt.

L'album s'appellerait *Promenade au bord d'un gouffre*, puisque l'impression générale de mes clichés était celle d'une réalité en porte à faux. Dans le contexte, même mes photos-gags provoquaient un sentiment indéfinissable où l'angoisse tenait une bonne part. Un rien, et tout pouvait basculer dans l'inconnu. Et les textes très courts que j'écrivais en regard des photos n'avaient d'autre utilité que de contraindre le lecteur à pénétrer de plain-pied dans cette réalité aléatoire. Des phrases-pièges en quelque sorte.

J'avais pensé à des collages. Tickets de métro, notes de supermarchés, petites annonces de journaux. Mais à la réflexion, le procédé m'apparut bien usé. D'autre part, plus mon travail avançait, plus se renforçait au

contraire l'idée que la mise en page devait avoir la clarté, la netteté d'une brochure technique. Du *clean*, du léché, voilà ce qu'il me fallait. Le lecteur devait comprendre dès le premier regard que les images qu'on lui montrait concernaient moins le présent qu'un avenir très proche, froid et machinal, dans lequel les sentiments humains prendraient des allures d'incongruités.

Au cours de cette période, un événement survint, tout à fait inexplicable. J'étais alors au plus bas de ma forme. Je me sentais même si mal en point que renonçant à travailler, j'avais décidé de faire quelques centaines de mètres à pied dans l'espoir que la marche me redonnerait quelques forces. Mes pas m'entraînèrent dans une direction que je n'avais encore jamais empruntée.

En plein milieu d'un carrefour, un cyclomotoriste s'était fait renverser par une Opel noire. L'homme était allongé par terre, mais la position de ses bras indiquait qu'il s'apprêtait à se relever. La jambe de son pantalon relevée laissait apercevoir un bout de peau blafarde que zébrait une longue estafilade. En somme, un incident comme il s'en produit des milliers chaque jour.

Je me suis approché, mû par la curiosité du badaud. Je me suis penché sur la blessure.

À cet instant précis, je ne sais pas ce qui m'a pris. Tout s'est mis à tourner devant mes yeux, mais ce n'était pas un malaise dû à la fatigue. Mon regard ne pouvait se détacher de la blessure. J'ai avancé mon visage jusqu'à toucher le mollet découvert.

Puis j'ai léché le sang qui avait coulé.

Mes gestes ne m'appartenaient plus. Une force avait jailli en moi, qui commandait à mes muscles, à mes nerfs.

Mes dents se sont plantées dans la chair sanguinolente, en ont arraché un lambeau qu'elles se sont mises à mastiquer.

Je crois bien avoir dévoré toute la partie inférieure de la jambe, laissant l'os aussi net que si un chien l'avait rongé. Mais je n'en suis pas sûr. D'abord, je me trouvais dans un état second. Ensuite, lorsque j'ai repris mes esprits, quelques minutes après avoir quitté le théâtre de cette scène de cannibalisme, mes souvenirs s'étaient déjà brouillés. Une réaction d'autodéfense, je suppose : ces actes, j'étais encore incapable de les revendiquer comme miens, alors mieux valait les enfouir dans les profondeurs de l'inconscient...

De plus, je me sentais beaucoup mieux, à présent. Ma fatigue s'était atténuée, de même que ma faim. Je me sentais capable de terminer la mise en page de mon album en une seule traite. Mes pensées se sont donc tournées vers ce projet, laissant de côté cet événement, favorisant sa disparition de ma mémoire.

Ce n'est qu'à présent que je peux le reconstituer. À présent, de tels interdits n'oblitérent plus ma mémoire.

« Serge ? » Hélène hésita une fraction de seconde. Puis elle se reprit : « Oh ! Excuse-moi, je ne t'avais pas reconnu. » Mais ses yeux continuaient de me dévisager, emplis de perplexité.

« Oui, je sais. » J'avançai la tête pour l'embrasser, notant son léger mouvement de recul. Un baiser sur chaque joue, plus un pour faire bonne mesure et parce que certaines traditions veulent qu'on s'embrasse au moins trois fois. « J'ai une sale mine, hein ? La vie parisienne ne me vaut rien. » Puis je ricanai, m'apercevant que je venais de répéter, presque mot pour mot, la réflexion que m'avait faite l'hôtelier, juste avant mon départ.

« Oui... » Elle détourna les yeux. Mais son réflexe et ce que j'avais lu dans son regard était suffisamment éloquent. Elle pense que je suis malade. Le cancer, sans doute.

« Tu m'apportes un album ? Tu aurais pu me prévenir. Mon planning est plein jusqu'à la fin de l'année. » Très boulot-boulot. Elle est comme ça, Hélène. L'édition étant un monde fait par et pour les hommes, elle sait qu'il lui faut déployer une efficacité double de celle de ses collègues directeurs de collection si elle veut conserver son poste.

« C'est bien un album, mais il n'est pas pour toi. J'ai décidé de me reconverter. La bande dessinée, décidément, ça ne paie pas assez. »

Je tirai la maquette de mon sac de voyage, étalai quelques feuillets sur le bureau. « Qu'est-ce que tu en penses ? »

Pour quelqu'un qui ne l'aurait pas connue, son silence aurait pu ressembler à une réaction négative. Mais moi, il y a longtemps que je la pratique, Hélène. Quand elle n'aime pas quelque chose, elle le dit carrément, sans fioritures inutiles.

Elle prit les autres feuillets, les examina un à un avec attention.

« Je ne sais pas, dit-elle enfin. Tu comprends, moi je ne m'occupe que de la bande dessinée. Il faut que j'en parle à... » Elle bondit sur le téléphone, forma un numéro à deux chiffres. « Tu peux venir ? C'est Hélène. Oui, ça

presse. » Là aussi, c'était un bon signe. Si Hélène prenait le risque de brusquer un de ses collègues, c'est qu'elle se sentait sûre de son coup.

Une minute après, un type s'est pointé, la pipe agressive. En quelques mots, Hélène a fait le point de la situation. Puis elle a procédé aux présentations. La pipe est descendue d'un cran, signe de condescendance. Dans ces milieux, on se méfie des gens qui changent de spécialité. Lorsqu'on vous a collé une étiquette, vous avez intérêt à la garder jusqu'à la fin de vos jours, sinon on vous met plus bas qu'un débutant.

« J'aime beaucoup ce que vous faites », m'a-t-il confié, avant de préciser : « dans la bande dessinée. » Un soupir : « Alors comme ça, il paraît que vous avez quelque chose à me proposer ? »

Mon manuscrit était resté sur le bureau. Il examina tous les feuillets dans le plus grand silence. « Pas mal, dit-il enfin. Euh... Très intéressant. Oui, je crois qu'on peut tenter le coup. »

J'exultais. Mais je me forçai à rester de marbre. « Vous croyez ? Écoutez, je veux des certitudes, pas de vagues promesses ! Des éditeurs, si j'en veux, j'en trouve à la pelle ! » Je me radoucis, lui adressai un sourire enjôleur : « Voici mes conditions. Pas de tirage de luxe à cinq cents exemplaires : on tire à cinquante mille, et chaque exemplaire est vendu à un prix raisonnable, de façon que le stock soit épuisé en six mois.

— Mais c'est la première fois que... Vous n'y pensez pas ! Jamais un album de photos n'a atteint ce tirage !

— Ce n'est pas simplement un album, fis-je remarquer d'une voix douce.

— Oui...» Les yeux au plafond, il médita quelques minutes. Pas besoin d'être télépathe pour suivre ses pensées. De son point de vue, c'était un coup de poker.

« La décision ne m'appartient pas, déclara-t-il finalement. Mais c'est peut-être un truc à tenter. Après tout...» Il sortit après nous avoir salués. J'ignorais si la décision finale me serait favorable, mais j'étais sûr d'une chose : il se battrait de toutes ses forces pour faire réussir mon projet.

Hélène esquissa une grimace admirative : « Eh bien ! Tu es devenu un vrai lion, à ce qu'on dirait !... Je commence à comprendre pourquoi tu as aussi sale mine ! »

À seize heures trente, je compostais mon billet au bout du hall de la gare de Lyon. Pas très loin de l'endroit d'où j'avais cherché à faire expédier une

chaîne haute-fidélité, quelque vingt-neuf ou trente heures auparavant. Mais de mon point de vue, il y avait plus de quinze jours de cela, et je ne parvenais pas à me faire à l'idée que l'employé de la S.N.C.F. chargé de la réception des marchandises pût encore se souvenir de moi. Et puis la possession du briquet me rendait invulnérable...

Enfin, c'est ce que je me disais. Mais je me demande si ce n'est pas au contraire le désir obscur d'être reconnu (et celui d'être *puni*) qui m'a conduit jusqu'au guichet où j'avais tenté de jouer mon rôle de coursier de la F.N.A.C. Quoi qu'il en fût, je ne risquais rien : l'homme qui se tenait ce jour-là derrière la vitre m'était parfaitement inconnu. Il ne m'a adressé qu'un regard indifférent lorsque j'ai avancé la tête vers l'hygiaphone et s'est contenté de hausser les épaules quand je m'en suis détourné, pensant probablement s'être trouvé en face d'un voyageur en quête d'un renseignement.

Tout de même, la police se faisait ce jour-là singulièrement présente. Des flics, il y en avait aux abords de la gare, dans le hall et même sur les quais. Ils se contentaient de dévisager les gens qui se préparaient à prendre le train, mais je ne les ai pas vus une seule fois procéder à une vérification d'identité. En tout cas, moi, ils ne m'ont rien demandé. Ce n'est pourtant pas faute de m'être promené avec ostentation devant eux.

Bien sûr, mon égocentrisme n'allait pas jusqu'à me faire croire que l'incident de la veille était seul responsable de ce quadrillage policier. C'est quotidiennement que les autorités responsables de la sécurité de la capitale doivent se trouver confrontées à des incidents apparemment inexplicables. Alors, quand ces incidents ne présentent aucune gravité particulière, on doit les classer sans suite...

Ce n'est qu'en montant dans mon compartiment que je me suis souvenu de ma visite au palais de l'Élysée. Oui, finalement, cette surveillance était peut-être due à mes agissements. Cette pensée m'a flatté, puis elle m'a étonné : j'aurais été prêt à parier que des personnages aussi sérieux, aussi jaloux de leur honorabilité que le président et ses ministres, se seraient gardés de parler de leur petite mésaventure.

Mais il y avait les rapports, étalés sur les tables (je me souvenais vaguement en avoir conchié quelques-uns). Je n'avais même pas eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil. Qui sait si ne s'y trouvaient pas consignés des secrets intéressant la défense nationale ?

Ainsi que l'étiquette placée au-dessus du siège me l'a appris, la place qui jouxtait la mienne était réservée de Paris à Marseille. Quelques minutes après que je me fus assis, une grand-mère au parler indubitablement méridional est venue s'y installer. Je l'ai aidée à poser ses bagages dans le filet – en l'occurrence une étagère de plastique qui courait sur toute la longueur du compartiment – puis ai profité de l'occasion pour lui demander de me réveiller en gare de Valence. Ensuite, je me suis endormi, sans même attendre le départ du train.

Elle a tenu parole et a commencé à me secouer alors que nous avions à peine traversé Vienne. À Valence, je n'ai, même pas eu à me mettre à la recherche du car pour Aubenas : Lise m'attendait dans notre vieille 304. Pourtant, elle a horreur de conduire de nuit.

OceanofPDF.com

11.

Caché dans l'ombre des volets mi-clos, je regardais Lise. Ce jour-là, il faisait un temps magnifique, aussi avait-elle décidé d'aller en ville renouveler sa garde-robe d'été. Si j'en jugeais d'après son apparence, il ne s'agissait pas d'un vague projet. Elle avait troqué sa tenue habituelle – jeans râpés, chemise d'homme – contre un pantalon aubergine serré aux chevilles et un cache-cœur assorti. Et de nombreux paquets jetés sur la banquette arrière attestaient que ses emplettes ne s'étaient pas arrêtées là.

Elle souriait, toute au plaisir d'avoir fait peau neuve. Et de la voir ainsi heureuse, j'ai senti une houle d'émotion me gonfler la poitrine. Mais je savais que cet état de grâce n'aurait qu'une durée très limitée.

Étrange Lise... Envers l'argent, elle affectait l'ingénuité d'un enfant et le souci de l'avenir propre aux adultes, tout à la fois. Elle était capable de dévaliser en quelques minutes le stock d'une boutique de mode pour ensuite s'émouvoir du prix du kilo de cerises. J'avais beau lui répéter que nos ennuis de fins de mois étaient passés et bien passés, elle ne parvenait pas à se faire tout à fait à cette idée. Pour elle, nous vivions un moment privilégié, rien de plus. Aux périodes de vaches grasses succéderaient celles des vaches maigres. Que pouvais-je faire contre cette certitude ? J'étais prisonnier de mes mensonges. Des demi-mensonges, plutôt, mais ce sont ceux-là qui vous piègent le plus facilement, car ils ont une telle apparence de vérité...

Le plus dur, ça avait été de lui cacher le contenu des colis postaux que le facteur nous avait amenés chaque matin pendant un peu plus d'une semaine. Un jour, il y en avait eu trente-deux ! Par bonheur, ce jour-là j'étais seul à la maison et j'avais eu le temps de les enfermer dans mon bureau avant qu'elle n'ait fini de faire ses courses au village voisin. Mais les arrivages des autres jours, elle y avait bien assisté, et puis elle n'avait pas pu ne pas remarquer l'énervement qui me gagnait à chaque fois que l'agent des Postes était en retard sur son horaire, ni la façon empruntée dont

je lui avais répondu lorsqu'elle s'était étonnée du nombre de livres que les éditeurs, soudain, jugeaient bon de m'adresser. Des services de presse, j'en reçois assez souvent, mais pas avec cette fréquence, et d'ailleurs il est très rare que les maisons d'édition utilisent des emballages fournis par les P. et T. Pourtant, elle n'avait pas insisté. Ses deux sujets de préoccupation, c'étaient (dans l'ordre) ma santé et la façon dont nous allions pouvoir dépenser les sommes fabuleuses que me rapportait la vente de mon album de photos.

Car bien sûr c'était là l'explication la plus commode, d'autant qu'elle se trouva corroborée par la lettre reçue le surlendemain de mon retour à Aubenas. Mon projet était accepté dans l'enthousiasme général.

Quant aux milliards que l'administration des Postes m'avait permis de récupérer (j'ai vérifié : pas un des colis ne manquait), je les entassai dans une vieille armoire qui n'avait jusqu'ici contenu que des esquisses de bandes dessinées qui n'avaient jamais vu le jour. Il faudrait bien que je me préoccupe d'acheter un coffre-fort, mais cela pouvait attendre. D'autant qu'une telle acquisition eût éveillé à coup sûr les doutes de Lise.

Ses talons résonnèrent sur le pavé de l'entrée. J'étais à côté du réfrigérateur ; je l'ouvris, histoire de me donner une contenance. Quand elle entra, j'avais sorti une tranche de viande froide et un bocal de cornichons. Elle fit une grimace :

« Encore ! Tu ferais mieux d'aller voir un médecin. Tu n'arrêtes pas de manger, ça n'est pas normal.

— Je me sens très bien. Si on n'a plus le droit d'avoir de l'appétit...»

Un haussement d'épaules : « Je ne dis pas ça pour t'embêter...»

Mais il était trop tard ; ma bonne humeur s'était envolée. Je le savais, que je mangeais trop, et que ça n'était pas forcément un signe de bonne santé, mais je n'acceptais pas qu'elle me le dise. Tout comme je bondissais à chaque fois qu'elle me faisait une remarque sur ma mine. Et pourtant, chaque jour, je passais des heures devant le miroir, à scruter les profondes rides qui n'en finissaient pas d'apparaître...

Elle a fait les cent pas au milieu de la cuisine, pirouettant avec une grâce un peu empruntée : « Comment me trouves-tu ?

— Pas mal. » Mais je ne la regardais pas – et en même temps, je m'en voulais de ne pas me prêter à son jeu. Elle ne me demandait pas grand-

chose, pourtant, juste de lui dire qu'elle était belle (ce que je pensais), et même cela je le lui refusais.

« Tu pourrais y mettre un peu plus de... Oh ! et puis zut ! Si tu as décidé de faire la gueule... » Une pause. Je mâchonnais distraitement ma viande, un peu honteux de mon attitude. « Tu aurais dû venir, a-t-elle repris. Ça ne te ferait pas de mal, de sortir un peu. Surtout avec le temps qu'il fait.

— Mais je suis sorti. Je n'avais pas envie d'aller en ville, c'est tout.

— Ah... » Une ombre de dépit a passagèrement voilé son visage. Je n'avais aucune difficulté à suivre ses pensées : depuis mon retour de Paris, je m'obstinais à profiter de ses sorties pour aller me promener de mon côté. « Et où es-tu allé ?

— À Montjaloup. Oh ! Juste histoire de me dégourdir un peu les jambes. Et puis, il y a pas mal de mouvement, là-haut. Des maçons, des charpentiers. Ils sont en train de restaurer le château.

— Le château ? Eh bien ! Je leur souhaite bien du plaisir ! Depuis le temps que c'est à l'abandon !

— Ça aurait pu être pire... J'ai profité des travaux pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Bien sûr, c'est loin d'être tout habitable en l'état, mais le bâtiment principal est assez bien conservé. Des pièces splendides, vraiment ! Quand les peintures et les boiseries auront été refaites...

— Et qui a acheté ça ? Tu te rends compte de la surface que ça doit représenter ? Pour moi, ça ne peut intéresser qu'un hôtelier ou une colonie de vacances. »

J'ai acquiescé de la tête. Un instant, j'avais failli tout lui avouer, lui dire que c'était moi qui venais d'acquérir le château. Enfin, le château... N'exagérons rien. Pour peu qu'une bâtisse ait des allures médiévales, on l'appelle facilement château, dans nos campagnes.

Pourquoi le château de Montjaloup ? En fait, depuis que j'habitais dans les environs d'Aubenas, je ne rêvais que de lui. C'est Lise qui m'y avait emmené la première fois parce que, enfant, ses parents l'y traînaient souvent lors des promenades dominicales. Et c'est sans doute pour cette unique raison que je rêvais d'en être un jour le propriétaire. La pierre, vieille ou neuve, m'indiffère profondément. Mais acheter Montjaloup, c'était montrer à toute cette petite bourgeoisie de province que j'étais d'une autre trempe qu'elle.

L'affaire n'avait pas traîné. Il faut dire que cela faisait déjà plusieurs années que les précédents propriétaires cherchaient à vendre. Le compromis avait été signé dès le surlendemain de mon retour, l'acte définitif à peine quinze jours après. Trouver des entrepreneurs disponibles n'avait pas présenté non plus de difficulté particulière. Ils ont le flair pour reconnaître les gogos à qui ils feront accepter des factures pour le double du prix normal. Mais je me contrefichais de passer pour un gogo : l'argent, je l'avais, et ce qui comptait pour moi, c'était que les travaux fussent rondement menés.

Ah ! Nous avions aussi changé de voiture ! Ou plutôt, j'en avais acheté une à Lise. Un coupé Ford, parce que c'était la seule que le concessionnaire avait en stock en cette période pré-estivale. Moi, je me contentais pour l'instant de notre vieille 304 : la Jaguar que j'avais commandée mettrait encore plusieurs semaines avant d'arriver.

Je passais beaucoup de temps dans mon bureau, mais là il n'y avait rien de surprenant pour Lise qui m'avait toujours vu m'enfermer des demi-journées entières pour dessiner. Pas question de dessiner, cette fois, mais elle ne pouvait pas le savoir. Dès le début de notre vie commune, il avait été entendu que je me réservais cette vaste pièce reléguée tout au bout des combles et que je voulais y être seul.

À présent, si je m'y retirais, c'était pour y tracer les plans de mes actions futures. Et aussi, accessoirement, pour y rester de longues heures en contemplation devant les liasses entassées dans l'armoire. Pas parce qu'il s'agissait d'argent (je n'ai jamais cessé de considérer qu'il ne présentait d'utilité que lorsqu'on le dépensait), mais pour y chercher le reflet de ma nouvelle stature sociale.

C'est d'ailleurs au moyen de l'accroître encore que je réfléchissais le plus clair du temps que je passais dans mon bureau. En effet, l'argent ne suffisait pas – où plutôt, il ne me suffisait déjà plus. Sa possession avait entraîné d'autres aspirations. Déjà, mes *Promenades au bord d'un gouffre* avaient participé de cet état d'esprit, sans même que je m'en rende clairement compte. Bien sûr, il s'agissait aussi de justifier l'argent que je dépensais sans compter. Mais l'essentiel, c'était que je désirais passionnément être reconnu. La célébrité qui m'avait été refusée en tant que dessinateur de bandes dessinées, je misais sur la photo pour l'obtenir.

Moins sur la photo elle-même que sur les pouvoirs que me conférait la possession du briquet, en fait. La photo n'était qu'un moyen, choisi un peu au hasard parce que ce domaine m'avait toujours intéressé et qu'il s'était trouvé que mon périple dans le temps figé avait commencé par ma visite à la F.N.A.C. Mais il existait sans doute d'autres genres où mes talents pouvaient s'exercer...

De toute façon, je commençais à le pressentir, la célébrité ne constituait elle aussi qu'un pis-aller. Mon incursion à l'intérieur du palais présidentiel m'avait permis de voir un peu plus clair en moi. Déjà, je souffrais de n'avoir que *des* pouvoirs à ma disposition : il me fallait *le* pouvoir.

C'est à cette tâche que je m'attelai dans le silence de mon bureau.

D'abord, le pouvoir que ma fortune me permettait d'acquérir. Là, je tombais dans le classique : dans un système qui ne fonctionne que par et pour le fric, il y a belle lurette que les méthodes qui permettent de s'établir en position dominante ont été autopsiées, désossées, étiquetées. Et puis non seulement les mécanismes financiers qui constituent la base de nos sociétés me sont inconnus, mais encore ils m'emmerdent copieusement. Dans ces conditions, prétendre aller barboter dans la même mare que les requins patentés eût tenu du suicide, d'autant que j'avais le sentiment que mes milliards ne représentaient pour eux qu'un maigre casse-croûte. Autant s'abstenir, donc, et choisir des voies moins fréquentées.

La politique. Dans une élection, j'avais toutes les chances de mon côté. Il me suffisait de déconsidérer les autres candidats – ce qui, compte tenu de la possibilité d'agir sur eux hors du temps normal, ne présentait aucune difficulté. Rien ne tue plus facilement les professionnels de la politique que le ridicule, et dans ce domaine, je pouvais me permettre ce que je voulais. Un seul inconvénient : les élections législatives prochaines n'auraient lieu que dans trois ans, et je n'envisageais pas d'attendre aussi longtemps. De plus, qu'est-ce qu'un député ? Seul, il n'est qu'un petit potentat local. Il me fallait tout le pouvoir, et tout de suite.

De même pour le journalisme. Réaliser des scoops ne m'aurait pas été très difficile ; devant moi, la vie privée n'existait plus, je me jouais des systèmes de défense les plus sophistiqués. Mais ces articles débordants de révélations inédites, que m'auraient-ils rapporté, à part la haine de mes victimes ? Quelques centaines de milliers de lecteurs, de solides émoluments, et c'est tout. Un journaliste à scandales, même lorsqu'il

parvient à se faire un nom, n'arrivera jamais très haut : on se débrouillera pour qu'il se casse la figure avant.

Quoi d'autre ? Eh bien, je m'usais à tenter de découvrir le moyen de parvenir à la plus haute place, je traçais les plans les plus machiavéliques dans leurs moindres détails pour m'apercevoir à l'issue de longues heures de réflexion que j'avais omis un élément qui fichait tout en l'air ou alors que le jeu n'en valait pas la chandelle. Ou encore que le risque de me voir démasqué serait trop important.

En réalité, ce que je découvrais chaque jour un peu plus, c'est que si tout (ou à peu près tout) m'était permis dans le temps figé, il m'était pratiquement impossible d'en tirer un quelconque bénéfice dans le monde en mouvement. Sauf à me contenter de voler, comme je l'avais fait jusqu'à présent. Et encore, je ne pouvais m'emparer que d'objets anonymes. Voler une voiture, par exemple, m'aurait conduit tout droit devant les tribunaux, même dans l'impossibilité devant laquelle se serait trouvée la police d'expliquer par quels moyens je me l'étais procurée.

Bref, je tournais en rond. Une amère frustration m'habitait en permanence. Mais elle ne suffisait pas à expliquer la mauvaise humeur chronique dont Lise faisait les frais. J'étais aussi très inquiet. Mon état de fatigue persistait, et les rides qui étaient apparues sur mes traits durant mon séjour parisien ne cessaient de s'étendre et de se creuser.

La secrétaire marchait devant moi, faisant onduler un corps appétissant quoique un peu trop fortement charpenté. Elle ouvrit une porte et tendit la feuille de bristol qu'elle tenait à la main à un homme en blouse blanche. Puis elle m'invita à entrer et s'effaça pour me laisser le passage.

Le médecin s'assit derrière son bureau. Me désigna la chaise qui lui faisait face : « Asseyez-vous, monsieur... Euh, Marlois. » C'était le nom d'emprunt que j'avais donné à la secrétaire qui l'avait fidèlement retranscrit sur la fiche. Un peu idiot, car j'avais justement choisi ce médecin parce qu'il était nouveau et donc peu susceptible de parler à tort et à travers à des relations communes, mais je ne pouvais pas m'empêcher de multiplier les précautions.

Je lui parlai de ma fatigue. Il hocha la tête d'un air entendu et se releva pour prendre ma tension, écouter mes battements de cœur et tester mes réflexes.

« Vous pouvez vous rhabiller, dit-il enfin. Je ne vois rien qui... Un peu de surmenage, sans doute. Je vais vous donner quelque chose qui vous fera dormir.

— Mais je dors ! m'écriai-je. Le problème n'est pas là. Le problème, c'est que la fatigue persiste malgré le sommeil. »

Il prit un air ennuyé mais ne répondit pas. Je me plantai devant lui, appuyé des deux mains sur son bureau : « Quel âge me donnez-vous ? »

Il jeta un coup d'œil rapide sur ma fiche, constata que la secrétaire n'y avait pas porté ce renseignement. « Je ne... Quarante ans, peut-être. Disons quarante-cinq. »

Je ne pris même pas la peine de relever sa prudence excessive.

« C'est dix de trop. J'en ai trente-cinq.

— Et alors ? Je suis médecin, pas devin. C'est vrai que votre visage me paraît un peu... marqué pour votre âge. Mais certains épidermes vieillissent plus vite que d'autres. »

Je tirai une photo de mon portefeuille. « Regardez-ça. D'après vous, quel âge avais-je lorsque cette photo a été prise ? »

Là, il s'est méfié. La date était inscrite au dos du cliché (Lise avait pris cette photo de moi quelques jours avant mon départ pour Paris). Il a relevé la tête, les sourcils froncés : « Vous vous fichez de moi ?

Non, malheureusement. Tenez. » Je sortis une nouvelle photo, la lui mis sous les yeux : « Celle-ci date d'il y a trois semaines à peine.

— Hé ! Mais... » murmura-t-il doucement en me jetant un coup d'œil de biais. Il avait reconnu ma partenaire (sa renommée avait tout de même atteint Aubenas) sur le cliché. Nos têtes se touchaient. Tant pis. Ou tant mieux : cette photo, j'aurais pu m'abstenir de la lui montrer. Si je l'avais fait, c'était par vanité, dans le but de m'attirer le respect d'un autre mâle.

Puis il procéda à un examen plus approfondi, allant jusqu'à examiner la peau de mon visage à la loupe.

« Étrange », laissa-t-il enfin tomber en regagnant sa place. Les deux clichés étaient restés sur son bureau. Il les prit et s'approcha de la fenêtre pour les comparer au grand jour. « Vieillesse accélérée de l'épiderme... » Il secoua la tête, l'air navré : « Non, vraiment, je ne sais pas que vous dire. À mon avis, seul un spécialiste pourrait...

— Un spécialiste ? Vous pensez à la chirurgie esthétique ?

— Non. » Un petit rire : « Enfin, si vous voulez vous faire tirer la peau, ça vous regarde, mais le plus pressant, c'est de découvrir la cause de ce phénomène. » Se rasseyant, il griffonna quelques mots sur une feuille d'ordonnance. « Tenez. Vous n'aurez qu'à téléphoner de ma part, vous serez reçu plus rapidement. »

Je jetai un coup d'œil au papier avant de l'empocher. Le spécialiste en question travaillait à Lyon. Tandis que je lui réglais ses honoraires et qu'il m'établissais ma feuille de Sécurité sociale, je m'aperçus soudain que j'avais déjà décidé de ne pas y aller.

Pourtant, si je me rendais assez peu en ville, c'était moins dans le souci de veiller sur le contenu de la vieille armoire qu'afin de ne pas risquer d'y tomber sur une connaissance. Mais il m'était difficile d'interdire les visites. Celles-ci constituaient pour moi un véritable supplice. Avant même de voir le regard de ceux qui venaient à la maison, je savais que s'y refléterait la même perplexité que j'avais lue dans celui d'Hélène ou de Lise. Je savais aussi qu'ils ne pourraient pas s'empêcher de me parler comme à un malade et qu'alors je serais incapable de maîtriser ma colère.

Très vite, la perspective de telles scènes m'incita à y couper en m'enfuyant dans la campagne à chaque fois que je voyais un véhicule s'engager sur le chemin qui mène jusqu'à notre maison. J'eus d'ailleurs de moins en moins souvent l'occasion de fuir ces indésirables. Ils se lassèrent, ou alors Lise les dissuada de venir me voir. Ce fut cette dernière explication que je choisis de retenir. Un soir que Lise et moi échangeions des propos aigres-doux, je lui reprochai de faire le vide autour de moi.

Le lendemain (mais cet événement n'a peut-être rien à voir avec ce qui précède), elle enfourna toutes ses affaires dans le coffre de la Ford et partit. Je savais qu'elle ne partait pas seulement faire des courses, comme les autres jours, mais je ne pus me résoudre à lui demander de rester.

Au bout de trois jours, elle revint. Ou plutôt j'allai la chercher chez ses parents. J'étais sûr qu'elle s'y trouvait pour avoir vu la Ford garée devant la porte comme une balise laissée à ma seule intention.

Mais ce fut sa mère qui me reçut. Elle prétextait une absence momentanée de Lise pour m'offrir le thé. Les dix premières minutes passèrent en

félicitations pour le contrat mirifique que j'avais obtenu puis, ainsi que je m'y attendais, on passa aux choses sérieuses.

« Il ne faudrait tout de même pas vous surmener, Serge. Lise craint beaucoup pour votre santé, vous savez. »

Je prétendis sans excès de conviction me sentir en pleine forme.

« Mais regardez-vous ! s'exclama-t-elle. Vous êtes pâle à faire peur. On ne dirait pas que Lise et vous avez le même âge !... » Là, elle dut comprendre qu'elle venait de commettre une gaffe, car elle se fit câline. « Allons, Serge, ce n'est pas le moment de vous laisser aller. Au moment où le succès vous sourit ! Vous devriez consulter un médecin... »

— C'est fait », assurai-je. Et je lui racontai ma visite, l'examen de routine... Bien entendu, je ne lui parlai ni de la perplexité du médecin ni de son conseil d'aller voir un spécialiste.

Peu convaincue, elle tint absolument à prendre un rendez-vous pour moi auprès du médecin de famille. Je me laissai faire de bonne grâce : j'étais prêt à tout pour que Lise accepte de me revenir.

Mais elle fit une erreur. Encouragée par mon évidente bonne volonté, elle crut pouvoir aller plus loin : « Et puis, cessez donc de piquer ces crises après elle à propos de tout et de rien ! Mais c'est sans doute la conséquence de votre état de santé... vous savez, c'est souvent comme ça, le caractère reflète notre corps. » J'acquiesçai, apparemment inchangé. Mais en dedans, je m'étais à nouveau durci.

Lorsque Lise arriva, moins d'un quart d'heure après, je fus souriant, prévenant, bref, conforme à l'image que sa mère voulait avoir de moi. Et ensuite, la joie de retrouver Lise et la tendresse qu'elle me prodigua balayèrent provisoirement ma rancune. Mais j'avais peur, car je savais que ce n'était qu'une question d'heures avant que mes tendances paranoïaques ne reprennent le dessus.

Si encore j'avais pu lui parler. Lui parler vraiment. Lui dire ce qui m'était arrivé à Paris. Mais c'était impossible. Ou je lui disais tout, ou je ne lui disais rien. Et comme il y avait certaines choses que je devais absolument garder pour moi...

Elle repartit deux jours après. Cette fois, je restai seul plus d'une semaine avant de me décider à aller quémander son retour.

Entre-temps, j'avais complètement oublié le rendez-vous que sa mère m'avait pris auprès du médecin de famille.

OceanofPDF.com

12.

« Vous plaisantez ? » L'entrepreneur, lui, n'avait visiblement aucune envie de plaisanter. D'abord, je l'avais dérangé au beau milieu de la journée alors qu'il y avait une réunion de chantier prévue pour le surlendemain, et maintenant je menaçais de ficher en l'air tout son planning sur un coup de tête.

« Pas du tout, répondis-je. Regardez : cette pièce est presque terminée, non ? Les gaines de l'électricité sont posées, vos hommes peuvent à présent terminer les enduits et mettre le carrelage en place. À la fin de la semaine, le menuisier arrive ; les lambris sont prêts, il n'aura plus qu'à les fixer, de même que les portes et les fenêtres. Un bon coup de nettoyage là-dessus, et tout sera prêt pour le 31.

— Minute. » Il arborait à présent un sourire empreint de paternalisme. « Et le chauffage, monsieur ? Il faudrait peut-être y penser avant de poser le carrelage ! »

Je haussai les épaules, désinvolte : « Eh bien ! On les cassera, vos carreaux ! Écoutez moi bien : je suis prêt à y mettre le prix qu'il faudra, mais je veux que cette pièce soit terminée pour le 31. C'est clair ? »

Présentées ainsi, les choses ne lui parurent en effet pas impossibles. Il m'assura qu'il allait doubler l'effectif de l'équipe affectée à mon chantier et repartit au volant de sa Mercedes nanti d'une forte somme en liquide. Bien sûr, je savais très bien qu'il me truandait. Je savais aussi qu'il était idiot de poser des lambris sans attendre que l'enduit ait séché. Mais peu importait l'argent que j'avais déjà englouti dans l'opération et celui que j'allais encore y engloutir. Je n'avais plus la patience d'attendre que la restauration de Montjaloup fût terminée.

En un sens, Lise fut peut-être pour quelque chose dans cette hâte. Si elle n'était pas partie, je n'aurais sans doute pas eu l'idée d'organiser cette fête. Mais à présent, plus j'y pensais, plus il m'apparaissait qu'il fallait pour nos retrouvailles un cadre digne d'elles.

Les jours suivants, je les passai à courir d'un endroit à l'autre, ce qui m'évita de trop penser à elle. L'imprimeur pour les cartons d'invitation, le traiteur, l'agence de travail intérimaire pour les extras, le fleuriste... sans compter les dizaines d'antiquaires parce que je désirais ne garnir la salle d'hôtes de Montjaloup qu'avec des meubles datant de la même époque que le bâtiment lui-même. Ce qui ne m'empêchait pas de me rendre deux ou trois fois par jour au château pour vérifier l'avancement des travaux.

En fait, tout fut terminé pour le 28. Le 29, une entreprise de nettoyage fit place nette. Et puis les meubles commencèrent à m'être livrés. La nuit du 30 au 31, je ne pus me résoudre à quitter le château. J'allumai un feu dans la cheminée monumentale et restai des heures à contempler les braises que couronnaient de maigres flammes. Je m'endormis ainsi. Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Ce ne fut qu'en début d'après-midi, alors que je me rendais chez les parents de Lise, que l'idée me vint qu'elle ne s'y trouvait peut-être plus – pour autant qu'elle y soit retournée en me quittant pour la seconde fois, ce qui, à la réflexion, ne me paraissait pas très évident. Pour quelle raison aurait-elle réédité un jeu dont les résultats s'étaient révélés si décevants pour elle ?

Non, cette fois, il n'y aurait pas de voiture garée devant la porte pour indiquer sa présence. Cette fois, elle était partie pour de bon, sans me laisser une seule chance de la retrouver.

Avisant le premier bistrot venu, j'y suis entré. Un petit noir et le téléphone. Sur le bar, dans un coin, le téléphone. C'est pour Aubenas, au moins ?

Indicible soulagement : à l'autre bout du fil, c'était Lise.

« Je t'aime.

— Serge ? » C'est une question de pure forme. Je me contentai donc d'y répondre par un autre : « Je t'aime. »

Un soupir. « Serge... Pourquoi as-tu mis si longtemps à m'appeler ?

— C'est toi qui es partie », ai-je fait remarquer. Sans acrimonie, mais parce que, quand même.

« Je ne savais plus où j'en étais, a-t-elle murmuré. Je ne te reconnaissais plus. Tu étais devenu si... si dur. Avec moi, avec les autres...

— Et maintenant ?

— Je... Non, je ne sais toujours pas. Mais je suis heureuse que tu m'aies appelée. »

Je n'ai pas répondu tout de suite. Je l'écoutais respirer à petits coups, et c'était bien. Cela me faisait penser à nos premières nuits ensemble. Moi, j'avais toujours assez mal supporté de dormir toute une nuit avec une fille parce qu'on se croit obligé de se faire tout petit dans un coin du lit, qu'on redoute de ronfler et que c'est toujours au moment où on va enfin s'endormir qu'elle se met à roucouler contre vous. Mais Lise, c'était différent. Et je me souviens m'être forcé à garder les yeux ouverts parce que sinon le sommeil aurait eu le dernier mot et que je voulais encore l'entendre respirer à mon côté.

« Tu sais, ai-je dit. Je suis allé voir un médecin. À Lyon. Un spécialiste. »

Les mots s'étaient formés dans ma bouche à mon insu, et je fus abasourdi de les entendre s'écouler avec une telle fluidité. Pourquoi j'avais choisi justement ce moment pour lui mentir (et pour débiter un mensonge idiot, de surcroît !), je ne saurais l'expliquer. Mais c'est un autre trait de mon caractère : que je me sente bien, tout à fait bien, et j'ai envie de faire plaisir à tous ceux qui m'entourent – quitte à créer ainsi des situations inextricables.

Bien entendu, elle me demanda quel avait été le diagnostic. J'inventai une histoire d'avitaminose. Un truc banal, sans gravité aucune.

« C'est idiot de se parler comme ça au téléphone alors que je ne suis qu'à cinq cents mètres de chez tes parents », ai-je dit ensuite, surtout motivé par le désir d'abandonner au plus vite ce sujet de conversation.

« Je t'attends », a-t-elle répondu. Puis elle a ajouté que cette fois, ce ne serait pas sa mère qui m'ouvrirait. D'ailleurs, elle était seule.

J'avais très envie d'elle. Et puis, la première fois que nous avons fait l'amour ensemble, c'était chez ses parents, alors que ceux-ci étaient partis passer un week-end à la mer, et il me semblait opportun de retrouver cette ambiance afin de fêter dignement nos retrouvailles.

Sans doute avait-elle eu la même idée car sa voix, au téléphone, m'avait paru pleine de promesses. Mais dès qu'elle m'ouvrit la porte et me vit, son sourire me sembla se figer. Elle se laissa embrasser, mais sans participer vraiment. Je n'aurais pas dû lui proposer d'aller dans sa chambre ; j'aurais dû comprendre avant.

Elle détourna le regard :

« Pas tout de suite... Et si nous jouions plutôt à faire connaissance à partir du début ? Je ne vous connais pas, monsieur. Que penseriez-vous de moi si je vous laissais entrer dans ma chambre avant même que vous ne m'ayez été présenté ? »

J'ai joué le jeu. Bien obligé. Mais je ne suis pas sûr d'avoir très bien tenu mon rôle : le souvenir de son sourire figé au moment où elle avait découvert mon visage me poursuivait.

Nous nous sommes promenés quelques minutes dans le jardin en dessous de chez elle, puis je l'ai invitée au restaurant. Pas celui dans lequel je l'avais emmenée avant même que ne débute notre liaison, car je ne tenais pas à donner à notre petit jeu l'allure d'un pèlerinage.

L'atmosphère se dégradait sensiblement au cours du repas. Pas à cause des paroles prononcées, mais parce que je ne pouvais pas ignorer ces regards qui fuyaient continuellement mon visage. « Je suis donc devenu si laid ? lui ai-je demandé. – Non ! » s'est-elle écriée. Puis elle s'est troublée. « De toute façon, ça n'est que passager, mais c'est vrai que tu as une sale mine. » Elle a saisi ma main par dessus la table : « Je suis heureuse que tu te sois enfin décidé à te soigner. Sans cela, je crois bien que je n'aurais pas accepté de te revoir. Tu étais devenu si... si difficile à vivre ! »

J'ai soupiré, travestissant mon agacement en commisération. À côté de mon verre, j'avais placé un tube de médicaments. (Entre le bar d'où je lui avais téléphoné et le domicile de ses parents, il y avait une pharmacie, et il m'avait paru utile d'y acheter de quoi corroborer ma fable du spécialiste lyonnais.) De la vitamine C, mais présentée sous un conditionnement suffisamment sophistiqué pour qu'elle ne se doute pas un seul instant que j'avais pu l'obtenir sans ordonnance. À quoi bon, tout ce cinéma ? me suis-je demandé. Ça ne va pas durer. Comme l'autre fois, elle va repartir. Mais j'ai tout de même décidé de continuer à lui jouer la comédie. Au moins jusqu'à ce soir. Après, on verrait.

Pendant tout le trajet, nous ne nous sommes rien dit. Mais ce silence n'était pas la conséquence (ou le signe) d'un nouveau malaise entre nous. Simplement, nous n'avions ni l'un ni l'autre envie de parler. Pour ma part, je suis capable de rester silencieux pendant des heures, et l'un des traits que j'avais le plus appréciés, chez Lise, c'était aussi ce que nous appelions entre nous *l'économie de paroles*. Les mots, c'est bien connu, servent

souvent de garde-fou contre l'angoisse ; lorsque ni Lise ni moi ne parlions, cela signifiait que la même sérénité nous habitait.

Mais cette fois, il en allait différemment. Quoique depuis notre réconciliation je me fusse dépensé pour calmer ses craintes, l'incertitude se lisait toujours dans son regard. Quant à moi, je m'en voulais de ces mensonges dont je doutais pouvoir me dépêtrer sans la perdre. Et j'avais un souci plus immédiat : je redoutais sa réaction face à la surprise que je lui avais préparée. À plusieurs reprises, je faillis faire demi-tour. Mais il était trop tard ; il fallait que j'aille jusqu'au bout.

Nous avons quitté la départementale pour prendre la petite route qui mène au château. Lise s'est tournée vers moi :

« Tu m'emmènes à Montjaloup ? » Elle s'est mise à rire : « Décidément ! »

Je l'ai dévisagée : « Décidément quoi ? »

La brusquerie de ma réaction l'a désorientée. « Oh ! rien... Ce qui m'étonne, c'est ce subit intérêt pour des ruines, c'est tout.

— Ce ne sont plus des ruines. Tu vas voir. »

Le bâtiment s'est profilé dans une trouée d'arbres. Je l'ai vu par les yeux de Lise. Oui, c'était bien toujours une ruine, et la grue mal dissimulée derrière la saillie du pigeonier n'arrangeait pas les choses.

Puis la voiture a débouché sur l'esplanade où je l'ai garée. Nous avons franchi le portail monumental à pied. À ce moment, probablement attiré par les ronflements du moteur, l'un des extras est apparu à la porte du bâtiment principal, en pantalon de velours et chemise écossaise. Il m'a adressé un signe du bras :

« Tout est prêt ! On commence à quelle heure ? »

— Dix-neuf heures, ai-je répondu. Euh... plutôt dix-huit heures trente. »

Un geste d'assentiment, et il a disparu dans l'ombre du hall.

Lise s'est plantée devant moi : « Il te connaît ? Et qu'est-ce qui commence à dix-huit heures trente ? »

C'était l'instant que j'avais à la fois espéré et appréhendé depuis tant de jours – et singulièrement depuis que Lise était partie.

« C'est moi qui ai acheté Montjaloup », ai-je dit sans la regarder.

Derrière moi, une ombre s'est profilée. J'ai fait semblant de ne pas l'avoir remarquée et ne me suis pas retourné. Une main s'est posée sur mon

épaule.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu fais la gueule ? »

Je me suis dégagé : « Qu'est-ce que tu vas chercher ? Non, bien sûr, je ne fais pas la gueule. Je surveille les voitures qui arrivent. On se perd facilement, dans le coin. »

Michel a fait mine de consulter sa montre. « Trop tard, il n'arrivera plus personne, à présent. Tu attendais d'autres invités ?

— Tu parles ! Tu as vu ce qu'il y a à manger et à boire. Ils devraient être au moins le double.

— Et c'est pour ça que tu fais la gueule ? »

Pour ça, et pour d'autres choses que je ne pouvais pas lui raconter. La scène avec Lise, par exemple. Pourtant, elle avait assez bien pris l'achat de Montjaloup. Elle m'avait traité de fou, mais avec un rien de tendresse dans la voix parce qu'elle comprenait bien que c'était aussi pour elle que j'avais acheté le château. Et puis, en fin d'après-midi, elle était retournée chez ses parents pour se changer, et à son retour ses opinions étaient chamboulées. Elle me parlait emprunts, hypothèques, impossibilité d'honorer les traites, vente forcée. Bien sûr, ce discours portait la marque de son père, et je n'avais pu m'empêcher de le lui faire remarquer avec un peu trop de perfidie peut-être. Il était près de dix-neuf heures, les premiers invités allaient arriver, et l'attente commençait à me porter sur les nerfs. La discussion s'était échauffée. Pour la clore, comme aucun de mes arguments ne paraissait tenir le coup devant ceux que m'opposait par procuration le père de Lise, je lui avais annoncé que je n'avais jamais vu de médecin, que je n'avais surtout pas l'intention d'en voir un, que je me sentais très bien comme ça, que je me fichais de ce qu'elle pouvait penser et que... Depuis, elle faisait manifestement tout pour m'éviter.

« En réalité, je m'en fous. Nombreux ou pas, ce n'est pas ça qui importe. »

Il eut un petit rire : « Ce qui importe, c'est que tout le monde sache bien que tu as acheté Montjaloup... »

Je scrutai son visage, mais l'ombre de la nuit me dérobait l'expression qui s'y peignait. D'un autre, je n'aurais pas toléré cette réflexion. Mais Michel Vetulli était un ami de si longue date que je pouvais lui pardonner d'avoir raison. D'ailleurs, du plus loin que je me souviens, nous avons toujours

joué à ce petit jeu de la vérité et notre amitié avait réussi à résister aux réactions d'amour-propre.

« Montjaloup..., répondis-je sur le même ton d'ironie. Un nom prédestiné, on dirait. La plupart de ceux qui sont là crèvent de jalousie. Si tu savais le nombre de remarques fielleuses auquel j'ai eu droit depuis le début de la soirée... Quant aux autres, ceux qui ont préféré ne pas venir, c'est encore pire : ils ne supportent même pas l'idée de ma réussite. »

Un silence suivit. Nous étions côte à côte dans l'obscurité et continuions de fixer le ruban gris de la route comme si nous nous attendions vraiment à voir des retardataires s'y engager. L'air était vif et nos souffles créaient de petits nuages de vapeur qui accrochaient fugitivement l'éclat de la lampe accrochée au-dessus du hall.

« Ce n'est pas l'explication de Lise, dit enfin Michel. Elle pense que tes sautes d'humeur ont dissuadé certains amis de venir. Il paraît que depuis quelque temps, tu t'acharnes à faire le vide autour de toi. » Il s'exprimait avec prudence, lentement, en choisissant chaque mot avec soin.

« C'est Lise qui t'a chargé de me dire ça ? » Il haussa les épaules : « Elle s'est confiée à moi, c'est tout. Elle ne te reconnaît plus. Je... enfin, je ne sais pas quelles sont tes intentions à son égard, mais elle ne mérite pas que tu la fasses souffrir.

— O. K., ai-je dit. Je m'en occupe tout de suite. » J'aurais voulu parler avec calme et détachement, mais ma voix s'est brisée en un désagréable grincement.

La porte s'ouvrit et une lumière crue m'inonda, mais je ne relevai pas la tête. Assis sur une pile de sacs de ciment que les maçons avaient entreposés là en attendant que le château leur soit à nouveau livré en totalité, je touillais machinalement un tas de sable avec une truelle.

« Voilà, annonça Michel d'une voix plate. Tout le monde est parti.

— Bon débarras ! » ricanai-je. J'hésitai : « Et Lise ?

— Qu'est-ce que tu voulais qu'elle fasse ? Elle est partie, elle aussi. Après la scène que tu lui as faite... »

Ah oui, la scène... Je continuais à pétrir le sable humide, y traçant des chemins, y creusant des fossés, comme font les enfants.

« C'est de ma faute, tout ça, murmura Michel d'une voix qui s'enrouait. J'aurais mieux fait de garder mes impressions pour moi.

— Ça n'aurait rien changé. » Je relevai enfin les yeux, mais Michel m'apparaissait en contre-jour et son visage restait dans l'ombre. « Un peu plus tôt, un peu plus tard... En un sens, c'est peut-être mieux ainsi. »

Nous sommes restés silencieux pendant quelques instants, puis il m'a tapé sur l'épaule : « On ne va tout de même pas passer la nuit ici, dans le froid et l'obscurité. Tu me paies un verre ? »

La salle d'hôtes paraissait immense, beaucoup plus vaste que la nuit précédente, peut-être parce qu'y traînaient encore les ombres de ceux qui venaient de fuir. Un peu partout, des verres abandonnés à moitié pleins témoignaient de la hâte avec laquelle mes convives étaient partis.

Je rassemblai sur un plateau un assortiment de toasts et glissai sous mon bras deux bouteilles de whisky entamées. Michel avait approché deux fauteuils de la cheminée où une grosse bûche de chêne se consumait lentement. Je l'interrogeai : « Les extras ? »

— Je leur ai dit de partir. Ils reviendront en fin de matinée pour tout remettre en ordre. J'ai pensé que... » Comme après chaque crise, je me sentais extrêmement las. Pas seulement une lassitude physique ; j'avais un peu l'impression de me trouver au bord d'un précipice avec au ventre le désir d'avancer le pied, de tout abandonner.

Je me suis mis à parler – une façon comme une autre de me suicider. Mais l'alcool y fut peut-être pour quelque chose. Je n'avais encore rien bu de la soirée, et le premier verre de scotch déclencha des confidences lyriques. Mais mon lyrisme, ce soir-là, était particulièrement sombre.

Michel m'écoutait en silence. Il regardait les braises qui rougeoyaient dans l'ombre. Le témoin idéal : son visage ne reflétait aucun sentiment, ne trahissait aucune réaction. Pour un peu, j'aurais pu croire qu'il ne m'entendait pas. Certainement, son attitude m'a aidé. Si j'avais senti son regard posé sur moi, je ne fus pas allé aussi loin dans les révélations.

Je terminai en parlant de Lise et de ce qu'étaient devenues nos relations physiques. Son dégoût de se laisser toucher par un homme qui avait toutes les apparences d'un vieillard. De mon côté, l'indifférence que m'avait inspirée son corps à mon retour de Paris et qui n'avait pris fin qu'aujourd'hui, alors que je pensais que notre liaison allait reprendre comme avant. Indifférence que j'expliquais par la facile possession des femmes considérées par tout le monde comme les plus belles.

Lorsque je me suis tourné vers lui, il souriait. Mais ce sourire a disparu au moment où il s'est aperçu que je le regardais.

« Tu ne me crois pas, ai-je dit.

— Non, a-t-il avoué avec simplicité. Ça t'étonne ? Tu avoueras pourtant qu'il y a de quoi !

— Alors, je suis un menteur...

— Pas exactement. Disons que tu t'es pas mal surmené ces derniers temps. La mise au point de cet album, par exemple... Non, je ne mets pas en cause ta sincérité. Tu sais, ça arrive à tout le monde, d'avoir ce genre de... de trouble. Mais il faut que tu en sois conscient et que tu acceptes de te soigner.

— J'ai des preuves, ai-je annoncé d'un air de défi.

— Ah oui ? Tiens ! Ce fameux briquet, par exemple, tu peux me le montrer ?

— Plus tard. Tu comprends, je redoute d'avoir envie de l'utiliser à tout bout de champ, alors je l'ai placé en lieu sûr. »

Il a secoué la tête en soupirant : « Alors, quelles sont ces preuves ? »

Les photos... Mais non, je les avais déposées avec le briquet dans un coffre, à ma banque. J'ai eu une idée :

« Tu suis les actualités ? Tu dois donc être au courant du scandale des Cours Rotter !

— Le contraire serait difficile : la presse ne parle que de ça. Qu'est-ce que tu as à voir là-dedans ? »

Je pris le temps de me servir un autre whisky et lui racontai l'épisode par le menu. Mais au fur et à mesure que je parlais, je prenais conscience de la vanité qu'il y avait à expliquer un événement qui bouleversait toute la classe politique française par un simple souci de mise en scène pour une série de photographies plus ou moins érotiques... Je me mettais à sa place et je devais convenir que moi non plus, je n'y aurais pas cru. En reconstruisant l'affaire à sa manière (parce qu'il n'y avait pas d'autre explication rationnelle), la presse se l'était en quelque sorte appropriée. Que pouvais-je faire contre l'opinion maintenant fermement ancrée de millions de personnes qu'il s'agissait d'un fait divers mêlant drogue et sexe, le cocktail à la mode ?

Il dut d'ailleurs estimer inutile de me répéter combien il me fallait me méfier de mon imagination, car il garda ensuite le silence, se contentant

d'allonger le bras à intervalles réguliers pour pêcher un toast sur le plateau. Puis il demeura immobile. Je m'aperçus alors qu'il s'était endormi.

Je mis moi-même beaucoup plus de temps à trouver le sommeil. Les événements de la soirée me contrariaient. Mais les remords que j'éprouvais à cause de mon attitude envers Lise me torturaient moins que l'irritation provoquée par l'incrédulité de Michel.

Lorsque je me réveillai, il était sept heures passées et Michel dormait encore. Je fis bouillir de l'eau sur le réchaud de camping qu'avaient laissé les maçons et y jetai quelques cuillerées de café soluble. L'odeur parvint à tirer Michel de son sommeil. Nous bûmes en silence, puis il prit congé, prétextant une toile à terminer. Je le raccompagnai jusqu'à sa voiture.

« Merci d'être resté avec moi », lui ai-je dit avant qu'il ne referme sa portière. « Et aussi de m'avoir écouté. Tu es chez toi, lundi ? Je passerai te voir. J'amènerai le briquet, puisqu'il te faut des preuves. »

Il démarra sans répondre.

13.

Un peu plus tard, j'abandonnai les lieux aux extras qui venaient nettoyer la salle d'hôtes. Je quittai le château dès que je vis leur voiture s'engager sur le chemin d'accès ; ils avaient été les témoins de l'échec de ma soirée, et je redoutais leurs regards ironiques.

Que faire de mon week-end ? Pour le lundi, je m'étais créé une obligation, celle de fournir à Michel des preuves indiscutables. Mais les deux journées qui m'en séparaient s'annonçaient fort sombres. Compte tenu de ce qui s'était passé la veille, je pouvais difficilement me montrer à Aubenas. Restait la solution de vivre ces quarante-huit heures en reclus à Montjaloup ou dans la maison où Lise et moi avions habité si longtemps. Solution que je rejetai : les souvenirs qui hantaient ces lieux ne pourraient qu'aviver ma culpabilité.

En cours de route (je conduisais au hasard, simplement désireux de gaspiller quelques miettes des longues heures qui allaient suivre), je pris la décision de partir. Où ? Je ne savais pas exactement. Sur la Côte, peut-être. Ou dans une grande ville. Avignon. Ou Montpellier. Enfin dans un endroit où je pourrais me fondre dans la foule sans craindre d'y reconnaître un visage familier.

Je retournai donc à la maison afin d'y prendre quelques affaires. Là-bas, je trouvai le courrier de la veille et de l'avant-veille que le facteur avait laissé sous l'auvent de la porte d'entrée. Deux ou trois lettres sans importance, et un télégramme. C'était mon éditeur qui me l'adressait. Dans le cadre du pré-lancement de mon album, il organisait une exposition de mes clichés à la F.N.A.C.-Montparnasse. La chose avait été décidée très rapidement : le vernissage aurait lieu le lundi en fin d'après-midi. J'étais convié à me présenter sur les lieux de l'exposition dès le lundi matin afin de présider aux accrochages.

Bien entendu, l'intérêt de l'opération ne m'a pas échappé. Et tant pis si cet événement remettait en cause mes projets à moyen terme. Un moment, j'ai

même envisagé de partir tout de suite pour Paris. J'avais déjà commencé à rassembler mes affaires de voyage lorsque je me suis souvenu que j'avais déposé mon briquet dans le coffre d'une banque qui resterait fermée jusqu'au lundi à huit heures...

C'est à cet instant que l'idée m'est venue qu'il y avait peut-être d'autres preuves à fournir à Michel qu'un objet dont l'apparence anodine risquait fort de ne pas le convaincre (et je ne pouvais pas prendre le risque de le laisser l'utiliser) et quelques clichés qui, pour lui, ressembleraient peut-être à des photomontages.

Restait donc le problème du week-end. Après avoir consulté une carte routière, je décidai de le passer à Saint-Tropez. En cours de route, je m'arrêtai dans un snack pour m'y restaurer. Je profitai aussi de cette halte pour procéder à diverses formalités. Je téléphonai à Michel pour lui annoncer que je ne pourrais pas le voir le jour prévu et pour lui conseiller de passer la soirée du lundi devant son poste de télévision. Puis je raccrochai sans attendre ses demandes d'explications et appelai l'aérodrome de Privas. Oui, il était possible de mettre un avion de tourisme et un pilote à ma disposition pour le lundi aux environs de dix heures. Tout s'arrangeait donc à la perfection. Au cours des dernières heures, mon moral était presque remonté au beau fixe.

À la sortie de l'autoroute, j'embarquai deux auto-stoppeuses. Elles étaient hollandaises, blondes à souhait, prêtes à s'esclaffer au moindre mot que je prononçais. Je pris une chambre au *Byblos*, les pilotai tout l'après-midi dans un Saint-Tropez qui se préparait aux grandes affluences de l'été. Puis je les invitai à dîner. Ce ne fut qu'ensuite que tout se gâcha. Chez *Sénequier*, l'une d'elles entreprit de m'expliquer, avec les ménagements que lui permettait une connaissance approximative du français, que j'avais l'âge d'être leur père, qu'elles étaient venues ici pour s'amuser et que. Pendant ce temps, l'autre engageait la conversation avec nos voisins de table, deux athlètes blonds et bronzés, des Américains, je crois.

J'entamai ensuite la tournée des bottes de nuit, déjà persuadé que le mieux que j'avais à faire était de rentrer au *Byblos* et de m'y coucher. Je me sentais moche, vieux et con. Je regardais les filles qui évoluaient, lascives et sûres de leur beauté, mais sans oser prendre le risque de leur adresser la parole ; je redoutais trop leur mépris – ou pis, qu'elles m'éclatent de rire au nez. Au surplus, je n'en éprouvais pas de réelle envie. Ces jeux me

paraissaient puérils et inutiles. Je regrettais surtout de ne pas avoir mon briquet. Les seuls instants à peu près agréables que je passai ce soir-là furent ceux où je m'imaginai figeant le temps et traitant tout ce beau monde à ma convenance.

Le lendemain, je quittai Saint-Tropez pour la haute Provence. La solitude me semblait finalement plus facile à assumer dans un endroit où je ne me trouverais pas perpétuellement confronté à des regards qui me renvoyaient une si détestable image de moi. Il faisait un temps superbe et le ciel n'avait pas encore ce bleu d'une crudité inquiétante qui écrase les paysages durant l'été. J'aboutis ainsi aux Baux où je restai jusqu'à la nuit, l'esprit vacant, en osmose parfaite avec le décor.

Puis je rentrai à Aubenas. Dans la maison où Lise et moi avions passé tant de jours ensemble. Mais je réussis presque à ne pas remarquer son absence. Je fus longtemps avant de trouver le sommeil, mais pas à cause de Lise, parce que je ne pouvais pas m'empêcher d'anticiper mon séjour parisien.

À huit heures tapantes, je me trouvais devant la porte de la banque. À dix heures, mon avion décollait. Peu après midi, un taxi me déposait devant ma maison d'édition. L'employée installée à l'entrée sursauta lorsque je me présentai. Elle bondit sur un téléphone. En moins de deux minutes, je me trouvai entouré par une demi-douzaine de personnes. Les grands patrons de la maison, d'après les présentations faites par Hélène. On me congratulait, me félicitait, me reprochait avec gentillesse de ne pas avoir donné de mes nouvelles. Bref, je mesurais la distance d'avec mes précédentes visites. On misait des dizaines ou même peut-être des centaines de millions sur moi. J'étais devenu un personnage important.

Fort de cette certitude, je me permis quelques critiques sur la maquette qu'on me présenta. En réalité, le travail avait été exécuté à la perfection, mais il fallait bien que je joue les vedettes...

Après un rapide déjeuner, on m'emmena à la F.N.A.C.-Montparnasse.

« Au fait, pourquoi celle-ci ? » demandai-je alors que le chauffeur cherchait une place pour stationner.

On me regarda sans comprendre.

« J'aurais préféré celle du boulevard Sébastopol, précisai-je. C'est sentimental. » J'eus un vague geste de la main pour indiquer que la question n'avait que peu d'importance.

« Pour quelle raison ? » se crut pourtant obligé de demander l'homme qui se trouvait à ma droite.

« C'est là que j'ai acheté l'appareil avec lequel j'ai pris tous les clichés de mon album. Un Hasselblad. »

Celui qui occupait la place à côté du chauffeur se retourna. Je suppose qu'il était chef du service commercial ou de la promotion ou d'autre chose dans ce goût-là.

« Vraiment ?... » Il réfléchit un instant, échangea un regard avec mon voisin de droite. « On pourrait peut-être leur proposer de la pub sur ce thème...

— Pas question ! m'exclamai-je.

— On en reparlera plus tard », proposa mon voisin de droite dans un esprit de conciliation. « Qu'est-ce que vous avez contre la publicité, monsieur Grivat ? Après tout, il ne s'agit pas de vous faire vendre des paquets de lessive ou des robots ménagers. »

Je secouai la tête, intraitable.

Pendant tout l'après-midi, je fus d'une humeur de chien, et ceux qui m'aidèrent à accrocher les agrandissements de mes photos durent penser que cela faisait aussi partie de mon numéro de vedette. En réalité, je ne jouais pas ; si j'étais dans un tel état de nerfs, c'était à cause de ce briquet que je sentais battre sur ma cuisse à travers la poche de mon pantalon à chaque geste que je faisais. Je devais lutter à chaque seconde pour me retenir de le prendre au creux de ma paume.

Tout cela, bien sûr, à cause du vernissage. C'était *mon* exposition, et je tenais à y faire bonne figure. Il était hors de question de m'y présenter dans l'état de lassitude extrême où m'avaient jusqu'ici plongé mes promenades dans le temps figé.

Vers dix-sept heures, un taxi vint me prendre pour m'emmener à mon hôtel où je me changeai. Un autre me ramena à la F.N.A.C. au milieu des encombrements. La presse s'y trouvait déjà. On me photographia, m'interviewa, puis je dus me consacrer aux invités qui commençaient à arriver. Pris dans un tourbillon incessant, grisé par un succès auquel, je m'en apercevais soudain, je n'avais jamais cru vraiment, je cessai de penser au briquet. Pendant deux bonnes heures, je connus un bonheur sans mélange.

Je n'avais pas tout prévu ; à l'issue du vernissage, on m'annonça qu'une table avait été retenue, à mon intention et à celle des organisateurs de l'exposition, dans un grand restaurant parisien. Je ne pouvais pas faire autrement que d'accepter. Mais déjà je savais que je n'aurais pas la force d'attendre jusqu'à la fin de la soirée.

Cette certitude hâta les choses : je cessai de lutter. À ce moment, la voiture qui m'emmenait remontait le boulevard Saint-Germain. Le théâtre de mes premiers exploits en marge du temps...

Lorsque le silence tomba sur Paris, je compris que ce monde était le mien. Ici, rien ne s'opposait à ma volonté ; j'étais le maître de tout et de tous. Personne pour juger mes actes – et personne ne pouvait s'y soustraire.

J'ignore combien de temps a duré cette escapade. Au moins une semaine, en tout cas.

Ce qui me surprend le plus c'est, dans les premières minutes, alors que mon euphorie était à son point culminant, d'avoir songé à certains détails qui risquaient d'attirer l'attention sur moi. Comme par exemple de quitter veste, pantalon et chemise et de les étendre sur la banquette de la voiture afin de les retrouver en parfait état lorsque je déciderais de faire repartir le temps. Qu'auraient en effet pensé mes compagnons en s'apercevant soudain que mes vêtements, naguère propres et repassés de frais, s'étaient tachés et froissés le temps d'un rapide parcours en automobile ? Ou pire, que j'avais réussi à me changer à l'insu de tous, même de ceux qui ne m'avaient pas quitté d'une semelle ?

Je n'eus que quelques centaines de mètres à parcourir en sous-vêtements avant de trouver une boutique pour hommes encore ouverte. De toute façon, ce n'était pas vraiment un problème. Aucun magasin n'était définitivement fermé pour moi. Une vitrine, ça se brise. Je ne m'en suis d'ailleurs pas privé par la suite.

Habillé de neuf, je me lançai une nouvelle fois à la conquête de Paris. Mais mon état d'esprit était à présent très différent de ce qu'il avait été quelques semaines auparavant. Cette fois, j'entendais me venger de toutes les frustrations, de toutes les humiliations.

Outre des actes semblables à ceux que j'avais déjà commis lors de mes précédentes incursions hors du temps, je me livrai au vandalisme, mettant à sac ces temples de la consommation que sont les grands magasins. Passant

par hasard devant le ministère de la Justice, j'y entrai et y allumai plusieurs incendies. De même au ministère de l'Intérieur, puis à l'Élysée, tout proche. Je me souviens aussi être passé au ministère de la Défense nationale et y avoir complètement détruit le bureau du ministre, puis avoir jeté par les fenêtres, méthodiquement, tous les papiers trouvés à l'intérieur du bâtiment. Je doute toutefois que parmi eux s'en soient trouvés certains sur lesquels étaient consignés des secrets d'État, ainsi que la presse l'a depuis laissé entendre. Ou alors cela revient à dire que les secrets d'État traînent vraiment n'importe où.

Et beaucoup d'autres choses encore. Des choses dont je ne conserve le plus souvent qu'un souvenir extrêmement vague, comme si je me trouvais dans un état second au moment où je les ai accomplies.

Mais il y avait aussi la promesse faite à Michel. Je lui avais conseillé de suivre attentivement les programmes de télévision sans avoir mis au point un projet précis, simplement parce que je m'étais dit que si je faisais quelque chose devant les caméras (quelque chose qui lui serait personnellement adressé et qui porterait ma signature), il ne pourrait plus douter de mes pouvoirs.

Lorsque j'arrivai dans les studios de la première chaîne, on procédait à la réalisation d'une émission de variétés. Sur le plateau, une quinzaine de filles en corsaires et bustiers de couleurs éclatantes s'étaient immobilisées en pleine évolution. La plupart étaient très belles, et je leur consacrai de longues heures. Mais le désir que j'éprouvais, c'était sans doute moins leurs corps qui le provoquaient que les caméras braquées sur le groupe que nous formions. De l'exhibitionnisme, oui. Je savais que je n'avais qu'un geste à faire pour que plusieurs millions de téléspectateurs me voient soudain fornicuer sur leur petit écran, et cette sensation m'électrisait. Bien entendu, ce geste, je n'osai pas l'accomplir. En un sens, j'ai eu tort.

Je préfèrai me manifester de façon plus anonyme – sauf pour Michel, mais Michel n'était qu'un téléspectateur parmi des millions. Je laissai les filles, totalement dévêtues, à l'endroit du plateau qu'elles occupaient au moment de mon arrivée dans le studio. Mais les postures étaient différentes. D'abord, je n'avais pas pris la précaution de noter les positions, et mes souvenirs ne m'auraient permis qu'une reconstitution approximative ; mais surtout, un rien d'obscénité me semblait de nature à attirer l'attention d'un

télespectateur comme Michel qui, s'il était bien en train de regarder cette chaîne, devait suivre les évolutions peu originales de ces danseuses d'un œil plutôt distrait.

À l'aide d'une bombe de peinture que je trouvais dans un magasin d'accessoires, je traçai des lettres d'un mètre de haut sur le fond lisse et rose du plateau : ALORS, MICHEL, TU ME CROIS ?

Dans les locaux qu'occupait la deuxième chaîne, je m'y pris à peu près de la même façon. Mais il n'y avait pas de danseuses, alors j'y passai moins de temps. Six personnages à l'allure compassée étaient réunis sous les feux des projecteurs. Une émission de vulgarisation scientifique, à ce que m'apprit une inscription en relief portée sur la cloison de contre-plaqué qui prétendait figurer le fond du plateau. Quatre ou cinq heures me furent tout de même nécessaires pour recomposer entièrement cet intitulé, alors, Michel, tu me crois ? Le style de cette phrase me plaisait. Personne n'y comprendrait rien, sauf bien sûr celui à qui elle s'adressait, et uniquement parce qu'il était prévenu.

Après réflexion, et quoique l'idée ne m'enthousiasmât cette fois que modérément, je déshabillai les six personnages qui animaient l'émission. Mais il s'agissait moins de réveiller la libido du téléspectateur que de lui montrer à quoi ressemblaient vraiment les hommes qui, en monopolisant le petit écran, prétendaient lui imposer un mode de pensée.

La troisième chaîne, enfin. Là, pas mal de difficultés m'attendaient. Des difficultés d'ordre technique. On y passait un film. *L'Homme des vallées perdues*, je crois. Ou *Règlement de comptes à O.K. Corral*. Enfin, un western de la grande époque. D'abord, il me fallut trouver l'endroit où ce film était projeté – rien de moins évident ! Saboter le projecteur, ensuite. Enfin, remplacer l'habituel panonceau d'excuses par un autre de mon cru. Oui, la même inscription, toujours.

Puis je m'en retournai vers Saint-Germain, où m'attendait une voiture lancée à quatre-vingts kilomètres à l'heure et pourtant immobile. Il y avait si longtemps que je l'avais abandonnée que je me demandais si je saurais la reconnaître parmi toutes celles qui fondaient au même moment dans la même direction. Je ne me souvenais ni des personnes qui m'accompagnaient, ni de ce qu'elles faisaient à l'instant où... Peut-être mon voisin de banquette m'avait-il posé une question à laquelle je me

trouvais dans l'obligation de répondre alors que ma mémoire n'en conservait aucune trace...

Je me rappelais pourtant avoir réagi à une pulsion quasi instinctive en passant devant le drugstore Saint-Germain. Cela facilita mes recherches. J'examinai une vingtaine de véhicules seulement avant d'identifier celui qui m'avait transporté jusqu'ici grâce à mes vêtements, pliés sur la banquette.

Au moins la moitié du temps que j'étais resté hors de l'univers chronologique, je l'avais consacrée au sommeil. Et pourtant, lorsque je me fus changé, lorsque j'eus refermé la portière sur moi, je m'effondrai sur le siège et m'endormis comme une masse.

On me secouait, mais je m'obstinai à garder les paupières closes.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Fatigué..., murmurai-je.

— Fatigué ? » Une voix sarcastique ; pas la même que celle qui venait de s'enquérir de ma santé. « Il est ivre mort, oui !

— Ne dites donc pas de bêtise ! À quel moment aurait-il pu boire ? Non, c'est l'épuisement, la tension nerveuse. Il faudrait un médecin. »

On me prit sous les bras et on me fit franchir plusieurs dizaines de mètres à l'issue desquelles, me retrouvant allongé dans les profondeurs moelleuses d'un sofa, je m'endormis à nouveau.

L'arrivée d'un médecin, puis l'examen qui s'ensuivit, troublèrent à peine mon sommeil. Je l'entendis diagnostiquer un cas banal de surmenage et conseiller de me laisser dormir – en attendant des mesures plus sérieuses dont il laissait à mon médecin traitant le soin de décider lui-même.

« À l'âge qu'il a, il devrait tout de même faire attention, ajouta-t-il à mi-voix en refermant sa serviette. Son cœur risque de ne pas résister à la fatigue qu'il lui impose.

— Mais... Il n'a pas quarante ans ! s'exclama quelqu'un.

— Lui ? Allons donc ! Il en a au moins soixante, oui ! »

Je lui pardonnai ce manque de discernement : grâce à lui, je coupais au repas. Un taxi me ramena à mon hôtel.

Le lendemain, je me surpris moi-même en n'utilisant pas le briquet. Manque de discernement ou pas, les paroles du médecin avaient porté. Après avoir pris un copieux petit déjeuner dans ma chambre, je téléphonai

à mon éditeur pour m'excuser. On me pardonna d'autant plus volontiers qu'une importante maison d'édition américaine venait de les appeler pour négocier les droits de mon album. Mon interlocuteur se lança ensuite dans des considérations générales auxquelles je ne compris rien. Je raccrochai.

Puis je m'enquis auprès de la réception des trains en partance pour le Midi.

Je pouvais m'accorder une confortable grasse matinée : le Mistral ne partait qu'à treize heures trente.

Le taxi me laissa au milieu de la tour de la Gare de Lyon : une rangée ininterrompue de cars de police interdisait à tout autre véhicule de s'approcher du trottoir. Entre les cars, des chicanes avaient été établies, par lesquelles les piétons qui désiraient entrer dans la gare devaient obligatoirement passer. Là, on vérifiait systématiquement l'identité de chacun. C'était une opération d'une tout autre envergure que celle à laquelle j'avais assisté plusieurs semaines plus tôt. Les visages des policiers étaient vides d'expression, mais on les sentait tendus, prêts à réagir par la violence à tout incident.

Incident bien improbable, d'ailleurs : les postulants aux transports ferroviaires se laissaient ranger en file indienne. Aucun ne bronchait. Je ne suis pas assez vieux pour avoir connu les années de guerre, mais la morne résignation qui imprégnait ces attroupements silencieux me fit penser aux films que j'avais pu voir sur l'occupation allemande.

Je prenais place dans une file lorsque le jeune homme qui se trouvait en tête fut tiré avec brutalité dans l'un des cars. Je m'aperçus alors que ceux-ci étaient pleins d'hommes et de femmes assis dos aux vitres. Des suspects ? Mais suspects de quoi ? Et où les emmenait-on ?

La peur s'installa en moi d'un coup. Je plongeai ma main dans la poche de mon pantalon. Tant pis pour le médecin et ses conseils, tant pis pour mon délabrement physique – d'ailleurs, sur le moment, je n'y pensai pas.

Des flics, il y en avait aussi sur les quais. Mais pas dans le Mistral, ou alors des flics en civil. Je m'installai dans un compartiment vide et fis repartir le temps – mais en conservant le briquet en main afin d'être sûr de pouvoir réagir immédiatement en cas de danger.

Mais j'avais tort de m'inquiéter : le convoi s'ébranla à l'heure prévue. Le Mistral est un train d'hommes d'affaires. Et les hommes d'affaires, selon

les instructions que la police avait reçues, étaient censés être au-dessus de tout soupçon.

OceanofPDF.com

14.

« Michel ? »

Un grognement impatient à l'autre bout du fil.

« C'est Serge. » Plutôt que de lui demander tout à trac ce qu'il pensait de ma petite mise en scène de l'avant-veille, je décidai de jouer les coquettes, préférant attendre qu'il confesse de lui-même combien son incrédulité était stupide. « Tiens ? Tu es chez toi ? Je pensais que tu préparais une exposition de tes toiles. À Chambéry. Ou Aix-Les-Bains. Enfin, dans ce coin-là.

— Annecy, marmonna-t-il. Bon Dieu ! Oui, je devrais y être ! S'il n'y avait pas ces fichus... » Il s'interrompit au milieu de sa phrase, changea de ton : « Tu téléphones d'où ?

— Du bistrot en face de chez toi. Pourquoi ?

— D'un bistrot ! Tu es fou, ou quoi ?... Pourquoi n'es-tu pas monté directement ?

— J'ai horreur de déranger les gens à une heure aussi matinale. En personne, je veux dire. Et toi, tu as des réveils particulièrement difficiles. »

Une seconde d'hésitation. Puis un soupir : « Bon. Monte. Je t'attends. »

Il devait surveiller l'escalier par le judas, car sa porte s'ouvrit à l'instant où je posais le pied sur le palier.

« Entre. »

Juste le temps de me laisser le passage, puis il referma à double tour.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tes créanciers te poursuivent jusqu'ici ?

— Les créanciers ! Les flics, oui ! Depuis hier, ils n'arrêtent pas de... » Ses yeux se posèrent sur mon visage ; je n'eus pas le temps de le détourner.

« Bon Dieu ! Qu'est-ce... Tu as vu ta tête ?

— Oui », mentis-je. En réalité, cela faisait deux jours que je me rasais à l'aveuglette, que j'évitais les miroirs. Mais je ne pouvais pas empêcher mes doigts de se poser sur mes joues, sur mon front... Et mes doigts m'en apprenaient autant sinon plus qu'un miroir. Ma peau s'était encore desséchée. À présent, elle formait une sorte de carapace grise et dure. Des

écailles, plutôt. « Mais je ne suis pas ici pour... » Ma patience avait des limites : « As-tu regardé la télévision avant-hier soir, comme je te l'avais demandé ?

— Oui, mais...

— Alors ? »

Il continuait à me regarder sans comprendre.

« Tu ne vas quand même pas me dire que tu n'as rien remarqué de spécial ? »

Il se laissa tomber sur son lit. (Une pièce qui doit faire pas loin de cent mètres carrés lui servait à la fois de chambre, de salle de séjour et d'atelier.)

« Toi... !

— Ben merde ! » De mon index tendu, je traçai des lettres dans l'air. « *Tu me crois, Michel ?*

— Toi..., répéta-t-il stupidement.

— Bien sûr, moi ! Qui d'autre aurait...

— Et tu m'annonces ça comme s'il s'agissait de quelque chose d'anodin ! Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— Ah ! Tout de même ! Alors, tu me crois, maintenant ? »

Je jubilais sans m'apercevoir que la colère le gagnait. Soudain, il se dressa et m'expédia son poing en plein visage. La table qui était derrière moi m'empêcha de tomber, et je m'y appuyai, massant de l'autre mon menton endolori.

Il détourna le regard. « Écoute, murmura-t-il. Je ne sais pas comment tu t'y es pris, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que tu as mal choisi ton moment !... Tu te rends compte ? Justement le soir de l'insurrection !

— L'insurrection ?

— Ne fais pas l'idiot. Tu es quand même au courant, non ? D'ailleurs, qui pourrait ne pas l'être ?

— Je t'assure... », murmurai-je.

Du coup, il retomba sur son lit. « Ça, c'est la meilleure ! Monsieur dépense son fric simplement pour que des filles se mettent à poil devant des caméras de télévision, et il ignore que le pays est au bord de la révolution !

— Je ne les ai pas payées, ces filles. J'ai...

— Mais bien sûr ! poursuivit-il sans m'écouter. Monsieur n'a jamais fait de politique, alors monsieur ne risque pas d'être emmerdé par les flics ! Moi, toute la journée d'hier... » Soudain, il s'interrompit. « Attends, reprit-

il, la voix altérée. L'inscription qu'il y avait derrière les filles, elle est aussi de toi ?

— Bien sûr. C'est ce que je me tue à te dire.

— Oui. » Ses yeux se plissèrent dans un effort de mémoire. « Ça a été ma première idée. Mais je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Aussitôt après, ils ont arrêté toutes les émissions pour passer des flashes d'information à jet continu. Tu parles ! Il y avait de l'information à revendre, ce soir-là. Le sac du ministère de la Défense...

— Ça aussi, c'est moi. »

Il secoua la tête. « Ne rigole pas avec ça. Une insurrection comme celle-là...

— En tout cas, le ministère de la Défense, c'est bien moi. Merde ! Il m'a fallu assez de temps pour balancer tous les papiers par les fenêtres ! »

Devant son incompréhension, je dus lui expliquer en quoi consistait le temps figé. Je me souvenais très bien lui avoir tenu à peu près le même langage quatre jours plus tôt, et j'étais un peu vexé de constater qu'il ne m'avait pas écouté. Mais c'est vrai qu'alors il pensait que je délirais.

« Pour moi, tout s'est étalé sur plusieurs jours, ai-je conclu. Mais pour l'observateur situé dans le temps normal, tout a paru se passer en un clin d'œil.

— Et c'est pour ça qu'on a immédiatement pensé à un complot tel que l'Histoire n'en a jamais connu... » Visiblement, il ne parvenait toujours pas à me croire. Des dizaines de milliers de conjurés œuvrant dans l'ombre pour qu'à la même seconde les institutions d'un pays s'effondrent en flammes, c'était pourtant encore moins crédible que ma propre version des faits, mais il s'agissait de l'explication officielle... Il fit une grimace : « L'incendie de l'Élysée, ce serait toi aussi ? »

J'acquiesçai.

« Dis-moi, tu sais qu'on a retrouvé dans les décombres les restes calcinés d'une trentaine de personnes – dont ceux du président et de sa famille ? »

Je me frappai le front : « Évidemment ! J'aurais dû y penser ! En temps figé, il n'y avait personne pour arrêter le feu... Tout devait déjà être consumé lorsque j'ai utilisé le briquet pour revenir dans l'univers chronologique ! »

Cette phrase fit plus pour emporter sa conviction que tous les arguments qui l'avaient précédée. Je suppose que le mystère que la police n'arrivait

pas à débrouiller, c'était la question de savoir comment un incendie peut ravager un bâtiment de la taille du palais présidentiel avant même qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir.

Il se leva et fit quelques pas à travers la pièce, désespéré. Finalement, il alla s'adosser au mur qui me faisait face.

« Il y a eu d'autres victimes, dit-il d'une voix cassée. Beaucoup plus. Des centaines, d'après la presse.

— Je regrette, marmonnai-je. Je me trouvais dans un état second. Je n'ai pas pensé à...

— L'armée a pris le pouvoir dans la nuit. Si elle ne l'avait pas fait d'elle-même, on le lui aurait offert le lendemain. Tout le monde crève de trouille.

— Je regrette, ne pus-je que répéter.

— Il y a eu d'autres meurtres. Je veux dire : toutes tes victimes ne sont pas mortes dans des incendies. On a retrouvé des corps déchiquetés, mutilés. En pleine rue, dans des restaurants, partout.

— Ce n'est pas moi ! » m'écriai-je. Mais des abîmes venaient de s'entrouvrir dans ma mémoire. Cette faim atroce qui me poursuivait tout au long de mes périples en temps figé...

« Tu te souviens du meurtre de la petite Clamart ? »

Je fis « non » de la tête.

« Tu devrais. Il n'y a qu'un mois de ça, et ça s'est passé ici, à Aubenas. Tout le monde en a parlé – on ne pouvait pas sortir dans la rue sans tomber sur des journalistes. »

Sortant une Gauloise de ma poche, je la tapotai sur la table afin de tasser le tabac. « Je ne lis plus les journaux, dis-je. Je n'écoute pas la radio non plus. Et ça fait plusieurs mois que mon poste de télévision est en panne. »

Mais je savais à quel fait divers il faisait allusion. Si je refusais de l'admettre, c'est que ce souvenir-là ne m'emplissait pas particulièrement de fierté. Pourtant, j'avais essayé de tenir bon, de vivre normalement sans m'échapper dans le temps figé. Et puis, un jour de spleen, j'avais flanché.

« Comme tu voudras. » Il haussa les épaules : « Tu tiens vraiment à me faire raconter ce qui s'est passé ?... C'était un lundi, je crois. Ou un mardi – enfin, un jour de classe. La petite Clamart était élève dans une institution privée, le genre de truc où on apprend à être une parfaite secrétaire en trois ans. Vers le milieu de la matinée, des cris ont ameuté tout le quartier. La classe à laquelle elle appartenait paraissait atteinte d'hystérie. Deux ou trois

filles étaient complètement nues, et les autres n'avaient pas grand-chose sur elles. C'est sur elles que l'attention s'est d'abord portée ; tu penses, avec le raffut qu'elles faisaient... Il n'y en avait qu'une qui ne disait rien. Et pour cause : elle était morte, vidée de son sang. Ses seins avaient été dévorés, ainsi qu'une partie de cuisse, je crois. Et personne ne s'était rendu compte de rien ! Pas plus la prof que les élèves qui se souvenaient seulement de s'être retrouvées à poil tout d'un coup alors qu'elles suivaient le cours. Naturellement, on les a examinées sous toutes les coutures : la plupart avaient été violées, de même que la fille qui venait de mourir. On a pensé à un animal féroce – et comme on ne savait pas de quel animal il pouvait bien s'agir, on a puisé dans les vieilles légendes. Les loups-garous, les vampires... Mais même eux restent soumis au temps, et plusieurs heures leur auraient été nécessaires pour accomplir un tel forfait. À l'heure qu'il est, la police cherche toujours. Ou alors on a classé le dossier. Les flics ont mieux à faire, à présent. »

J'allumai ma cigarette. Les visages de ces gamines dansaient devant mes yeux. La petite Clamart... Non, je ne me la rappelais pas particulièrement. « Tu es un remarquable conteur, Michel », ai-je cherché à ironiser. Mais je n'ai pas pu empêcher ma voix de trembler.

« Tu es un monstre, Serge. »

Il me considérait avec haine, ce qui m'a surpris. Pas la haine elle-même, mais qu'il ose l'afficher ainsi. À sa place, je pense que j'aurais feint l'incrédulité. Et surtout, j'aurais eu très peur.

Tandis que lui, il me croyait à présent. Et il ne craignait pas de me montrer l'horreur que je lui inspirais. Son attitude ne pouvait s'expliquer que s'il se sentait plus fort que moi.

À côté de lui, il y avait une commode style 1900. Sur le plateau de marbre, un téléphone. Michel ne m'avait jamais dit posséder une arme, mais il y en avait peut-être une, cachée dans l'un des tiroirs de ce meuble. C'est cette hypothèse qui m'a forcé à agir. Mais il y avait aussi le téléphone – et là, il ne s'agissait plus seulement d'une hypothèse : je savais que dès mon départ, Michel appellerait la police.

Je n'avais pas le choix.

Nous nous mesurons du regard ; j'ai plongé la main dans ma poche, en ai ressorti le briquet.

« La preuve que tu me réclamais, lui ai-je dit en lui montrant l'objet. Tu te souviens ? »

Maintenant, oui, il avait peur. Il commençait à comprendre que mes pouvoirs pouvaient se tourner contre lui.

« Tu vois, je ne t'ai pas menti, on dirait vraiment un briquet. Même forme, mêmes dimensions... Ce sont les résultats qui diffèrent : ce briquet-là ne produit pas de flamme. Au contraire, il gèle le temps. Tu vois, il suffit d'appuyer sur la tranche, comme ceci...»

OceanofPDF.com

15.

Le sentiment de toute-puissance amène à commettre des erreurs. Moi, c'était toujours la même erreur que je commettais, en l'amplifiant à chaque fois.

De l'ostentation. Oui, je pense que ce terme convient.

Au début, j'avais souffert de ne pas avoir de public. Puis j'en avais trouvé un. À présent, il me fallait l'étonner, le tenir constamment en haleine.

Du cabotinage, plutôt.

Bien entendu, il n'y avait pas que ça. Il y avait aussi un besoin purement physique. Cette faim qui me torturait durant mes séjours dans le temps figé n'était pas une création de mon esprit. Je l'éprouvais dans ma chair.

On prétendra peut-être que j'étais fou et que c'est la démence qui m'a conduit à accomplir des actes dont la seule description m'eût auparavant empli d'effroi. Je maintiens que l'inverse s'est passé : les actes d'abord, la folie ensuite. Parce que j'étais incapable de les assumer, bien sûr. Une sorte de réaction d'auto-défense. Je perpétrais mes forfaits dans une sorte d'état second, et ensuite je les oubliais.

Ceci jusqu'à ma dernière rencontre avec Michel. Là, plus d'état second ni d'oubli. La conversation que nous avons eue m'a mis en face de mes propres actions et je n'ai pas pu faire autrement que les assumer.

Les assumer seulement. Mais une partie de moi-même, quoique de plus en plus réduite, de plus en plus menacée, continuait de se révolter contre cette fatalité qui faisait de moi un être à part, un monstre. Au stade où j'en étais arrivé, une telle révolte passait nécessairement par le suicide. Rien de bien nouveau : à plusieurs reprises déjà, j'avais eu l'occasion de me rendre compte que les erreurs qu'il m'arrivait de commettre au cours de mes séjours en temps figé ne s'expliquaient pas uniquement par l'étourderie. Ni par celui de voir reconnue ma toute-puissance. Chez Michel, l'instinct suicidaire fut plus nettement marqué encore ; sans lui, la police ne se serait peut-être jamais intéressée à moi.

« Vous le connaissiez bien ? »

Il s'était présenté sur le pas de ma porte : il était commissaire et venait de Paris. Devant mon expression de surprise (pourquoi un *commissaire* ? Pourquoi *de Paris* ?), il m'avait expliqué que le meurtre de Michel présentait de curieuses analogies avec certaines affaires dont la police parisienne avait actuellement à s'occuper. Aucune précision sur ces « affaires ». Je n'avais pas insisté : j'étais bien placé pour savoir desquelles il s'agissait.

« Comme ça, répondis-je. Nous étions au lycée ensemble, puis nous avons fait les Beaux-Arts en même temps. »

Un froncement de sourcils : « Vous aviez le même âge ?

— Oui... Oh ! Je sais, je parais beaucoup plus âgé, mais... » Une vague histoire de maladie de peau me vint tout naturellement aux lèvres.

« Je comprends. » Il hésita un instant. « Vous avez lu les journaux de ce matin ? Vous connaissez les circonstances du meurtre de Vetulli ?

— Non. Ils en ont aussi parlé à la radio, mais sans donner de détails. Ça m'a un peu étonné – qu'ils en parlent, je veux dire –, car Michel n'était pas encore très connu dans le monde de la peinture.

— Tiens... » Il s'est caressé le menton, l'air pensif. « Vous entendez la radio annoncer le meurtre de votre meilleur ami, et vous n'avez même pas la curiosité d'aller voir ce qui s'est passé ?

— Mon meilleur ami ?... Non, je viens de vous le dire. On se voyait de temps en temps, c'est tout. » J'esquissai un sourire : « Aubenas est une petite ville, on n'y a pas le choix de ses relations.

— Ce n'est pas ce que pense Mlle Maison.

— Lise ? Vous l'avez vue ?

— Elle est venue sur les lieux de l'enquête, elle. »

Je haussai les épaules : « Qu'est-ce qu'elle peut en savoir ? Elle s'est toujours tenue à l'écart des gens que je fréquentais. » Rien de moins vrai. En fait, c'était même l'inverse : si quelqu'un avait fait le vide autour de nous, c'était bien moi. Mais sur le moment, je ne trouvai pas d'autre argument.

Il se désintéressa brusquement de la question : « Ce crime présente une particularité, monsieur Grivat. On ne s'est pas contenté de tuer Michel Vetulli... » Et il me raconta le squelette reconstitué sur le lit, les os propres et brillants. Rien qui me surprit, bien sûr, mais je me sentis obligé de

feindre la stupeur et l'incrédulité. « Un travail extrêmement long et délicat, poursuivit-il. Certains os portent des traces de dents, comme s'ils avaient été rongés avant qu'on ne les fasse bouillir pour en détacher les lambeaux de chair. Bref, ça a demandé au moins quatre ou cinq heures. Or sa voisine de palier affirme l'avoir entendu mettre la radio, répondre au téléphone... et ceci une demi-heure avant que Muriel Delarme – c'était sa, euh, sa petite amie – ne rentre dans la chambre et ne découvre le squelette.

— Ce squelette... Non, ce n'est pas possible ! Pour une raison ou pour une autre, il a dû décider de ficher le camp... Ce genre de mise en scène lui ressemble assez !

— Malheureusement, ce n'en est pas une. Un squelette, ça peut s'identifier. Grâce à la mâchoire, par exemple. Vetulli avait une couronne et un bridge ; le dentiste qui les avait posés les a formellement reconnus. Et les os eux-mêmes... Au fil des années, ils subissent des déformations. Vetulli souffrait d'une scoliose, et il avait chez lui des radiographies récentes de son dos...»

Nous restâmes silencieux quelques instants. Pour ma part, je réfléchissais. La situation m'intéressait. Comme un problème de mathématiques : je ne m'y sentais pas du tout impliqué, et je l'abordais avec logique. Tout commissaire qu'il fût, le personnage que j'avais devant moi ne m'impressionnait pas. Il l'ignorait, mais les rôles étaient inversés. Pour une fois, le policier tenait celui de la souris. En tant que chat, je pouvais me permettre de jouer un peu.

« Il y a une autre explication, dis-je. La voisine a pu se tromper. Le bruit venait d'un autre étage...» Je fis une pause, ménageant mes effets : « Ou alors elle s'est trompée sur la personne. Oui, bien sûr ! Elle a entendu du bruit dans la chambre de Michel, et elle en a déduit que c'était lui qui le produisait – en réalité, Michel était déjà mort, et sans doute depuis longtemps. C'est l'assassin qu'elle entendait ! »

Le commissaire sourit : « Franchement, monsieur Grivat, vous pensez que cette hypothèse nous a échappé ? Ça nous aurait arrangé : pas de mystère, une enquête de routine... Seulement voilà : Muriel Delarme ne s'est rendue chez Vetulli que parce que celui-ci venait juste de lui téléphoner pour le lui demander. Il... Enfin, la police l'avait assigné à résidence, comme tous les militants politiques en ce moment, et il avait besoin d'elle pour préparer une exposition à Grenoble. »

À Annecy, ai-je pensé. Mais je me suis bien gardé de rectifier.

« Mais il y a l'autre coup de téléphone », continua le policier, comme s'il profitait de la conversation pour mettre de l'ordre dans ses idées. « Car la voisine a bien entendu sonner... Là, j'avoue que nous avons eu de la chance : l'appel provenait du bar d'en face. C'est le patron lui-même qui est venu nous le dire. Il ne pourrait pas le jurer, bien sûr, il n'écoutait pas vraiment ce qui se disait. Par contre, il se souvient très bien avoir vu l'homme qui venait de téléphoner traverser la rue et entrer dans l'immeuble de Vetulli.

« Ça ne signifie pas grand-chose. Cet immeuble comprend pas mal d'appartements. » Avec irritation, je constatai que j'étais à présent sur la défensive. Mon petit jeu, sans que je m'en rende compte, avait tourné à mon désavantage. C'était lui, à présent, qui jouait avec moi.

« Aubenas est une petite ville, dit-il en me paraphrasant. Les gens s'y connaissent plus ou moins tous de vue, surtout les patrons de cafés, qui passent leur temps à regarder les gens dans la rue... S'il pense que cet homme se rendait chez Vetulli, c'est qu'il les avait déjà vus ensemble. »

Je secouai la tête : « C'est idiot. Visiteur ou pas, votre histoire ne tient pas debout. Tant que vous ne m'aurez pas expliqué que Michel ait pu être tué et... désossé en si peu de temps...

— C'est effectivement ce qu'il nous reste à éclaircir », admit-il. Une nouvelle fois, il me parut se parler à lui-même. Il avait soudain cessé de jouer. Et moi, je commençais à ressentir une vague inquiétude. « Voyez-vous, il y a seulement quelques jours, j'aurais traité la voisine de Vetulli et le patron de bistrot de mythomanes et j'aurais demandé que l'affaire soit classée. Mais depuis, il s'est passé tellement d'étranges choses... À Paris, bien sûr, mais pourquoi ne s'en produirait-il pas aussi en province ?... Et d'ailleurs, il s'en est déjà produit ici même ! Une gamine que l'on découvre à moitié dévorée alors que, la seconde d'avant, elle suivait sagement un cours... À chaque fois, les mêmes atrocités, et surtout le même mystère : comment ces actes ont-ils pu être commis en moins de temps qu'il n'en faut pour qu'on les remarque ? »

J'abandonnai moi aussi le jeu :

« Vous allez m'arrêter ? »

Il hocha affirmativement la tête. « Vous êtes mon seul suspect, monsieur Grivat. Nous allons vous confronter au patron du bistrot, puis nous

vérifierons vos empreintes. Il y en a partout, là-bas. Une vraie mine. À croire que l'assassin s'est vraiment donné du mal pour nous faciliter la tâche.

— Une sorte de suicide, dis-je. Il éprouvait sans doute le besoin d'en finir.

— Vous croyez ? Je pense plutôt qu'il s'enfonce chaque jour davantage dans sa mégalomanie.

— Et s'il avait des raisons d'être mégalomane ? S'il possédait des pouvoirs susceptibles entre autres de le soustraire à la justice des hommes ? »

Ce fut à son tour de prendre peur. « Je vous préviens, Grivat, je ne suis pas venu seul. Votre maison est cernée. Ne faites pas l'idiot et sortez vos mains de vos poches. »

À ce moment, la porte de la salle de séjour s'ouvrit brusquement. Les flics avaient dû entrer par le garage tandis qu'il me faisait la conversation.

Je levai les mains pour montrer que je ne tenais pas d'arme. L'éclat du briquet niché au creux de ma paume ne parut pas l'émouvoir.

« Vous avez de la chance, ironisai-je. Vous désiriez savoir comment je m'y suis pris avec Vetulli ? »

Il n'eut pas le temps de saisir son arme.

Ni ses hommes celui de faire usage des leurs.

Tout de même, j'étais un peu triste. C'était un homme intelligent, et pourtant, il n'avait rien deviné. Pis, il ne m'avait pas laissé le temps de m'expliquer, il avait raisonné en fonction de schémas préétablis. Pas une seconde il n'avait soupçonné ma toute-puissance. Pour lui, je n'étais qu'un assassin ordinaire, un peu porté sur les mises en scène grand-guignolesques, mais rien de plus. Finalement, il méritait son sort.

16.

Je ne suis plus jamais retourné dans l'univers chronologique. Pour moi, le temps s'est arrêté un jeudi 5 juin, aux alentours de quinze heures, et je vis au cœur de cet instant depuis maintenant plusieurs mois. Combien ? J'ai cessé de tenir le compte des durées passées dans le temps suspendu. D'ailleurs, je ne m'en étais jamais préoccupé vraiment, ce qui semble normal : l'étalonnage du temps ne présente d'utilité que pour la vie en société, et moi je vis seul, plus seul que ne l'a jamais été aucun être vivant. De plus, je ne possède même plus de montre ; j'ai dû m'en séparer, comme j'ai dû me séparer de tout ce que je portais sur moi : mes vêtements, ma chevalière, tout. Mais six mois me paraissent constituer une évaluation correcte.

Ce n'est pas seulement la peur qui me retient dans le temps figé. Que peuvent contre moi toutes les polices du monde ? Le commissaire qui venait m'arrêter n'avait aucune chance d'y parvenir, et je me sens de taille à rééditer ce genre d'évasion autant de fois que ce serait nécessaire. Mais je mésestime peut-être mon adversaire. Je doute qu'après avoir découvert ce que sont devenus les hommes chargés de se saisir de moi on me laisserait une nouvelle chance de me tirer d'affaire par les mêmes moyens. Il y a au contraire fort à penser qu'on ne prendrait plus de tels risques et qu'un tireur d'élite m'éliminerait d'une seule balle avant même que j'aie eu le temps de me réfugier hors de portée de leurs armes (c'est de portée *temporelle* que je parle, bien sûr).

Une solution serait de n'effectuer que de très courts séjours dans l'univers chronologique et de n'apparaître à chaque fois qu'en des endroits géographiquement très éloignés les uns des autres afin de mettre en échec toute tentative de recherche. Je serais à Lyon, par exemple, et j'arpenterais une demi-heure durant la rue de la République. Et l'instant d'après, alors qu'un piège m'y aurait été tendu, je me montrerais en plein centre de Perpignan, sirotant un apéritif à la terrasse d'un café. J'y ai souvent pensé,

pas tellement parce que je souhaitais quitter le temps figé, mais à cause des répercussions que ces apparitions successives (mais apparemment simultanées) ne manqueraient pas d'avoir sur la société. Imaginez un peu : il a suffi d'un seul homme pour assassiner le président de la République et sa famille, pour tuer et dévorer des centaines de gens (y compris un commissaire de police et un escadron de C.R.S. au grand complet), pour mettre à mal des institutions qu'aucune secousse politique ou sociale n'était parvenue à ébranler, et cet homme se promène librement. Qui plus est, il paraît posséder le don d'ubiquité... Quelle société aurait pu résister à un tel assaut ? Oui, j'aurais aimé assister à son effondrement. Le goût du gag, sans doute. J'ai beaucoup changé, mais j'ai conservé le sens des mises en scène humoristiques.

J'y ai pensé, mais je n'ai rien fait. Comme je l'ai dit, depuis la tentative d'arrestation, je ne suis pas retourné une seule fois dans le monde du bruit et du mouvement. Ce monde n'est plus le mien. Il me faut l'immobilité et le silence. L'intangibilité. À présent, lorsque je m'endors, j'ai besoin d'être sûr que rien n'aura changé d'ici mon réveil, que le même nuage en forme de tête d'éléphant déterminera toujours le même espace d'ombre sur les prés, en dessous de chez moi.

Comment ai-je pu vivre aussi longtemps dans l'incertitude ? Voilà qui m'étonne. Que j'aie pu m'accommoder un jour de l'idée selon laquelle on ne peut pas savoir de quoi demain sera fait me dépasse.

Bref, ce monde où rien ne bouge si je ne l'ai décidé est le mien. Sans m'en rendre compte, j'y avais toujours aspiré. Si je m'agitais, à l'exemple de mes semblables d'alors, c'était pour oublier (pour essayer d'oublier) mon angoisse. Car l'incertitude est génératrice d'angoisse.

Pourquoi serais-je le seul dans ce cas ? Je pense que tous les hommes sont dans le même cas. Ils aspirent tous à la sécurité, or sécurité est synonyme d'immobilité. Dans un monde soumis à la loi du changement, il leur est impossible de la trouver, alors ils créent des leurres, des faux-semblants, mais l'angoisse subsiste. Moi seul suis parvenu à la calmer.

Attention. Je parle ici de sérénité, pas de bonheur. Quoique je pourrais fort bien vivre heureux si...

Mon apparence d'abord. Je ne subissais pas un vieillissement accéléré, ainsi que je l'avais cru. Ma peau se desséchait, c'est vrai, mais elle ne dépérissait pas. Elle mutait. Sa mutation s'est accélérée depuis que je me

suis installé à demeure dans le temps suspendu. Au cours des premiers mois, du moins, car depuis quelques semaines, je n'ai observé aucune évolution.

Au début, donc, mon épiderme a continué à se rider. Mais ces rides avaient la particularité de ne pas se constituer en réseaux : elles quadrillaient ma peau. Celle-ci avait perdu toute couleur ; elle était grise, d'un gris qui s'assombrissait au fur et à mesure que les jours passaient.

(Par *jour*, j'entends le laps de temps compris entre deux de mes sommes. Ainsi aussi en ce qui concerne mes décomptes approximatifs des semaines et des mois. Mais ces évaluations, je crois, reflètent assez fidèlement la réalité. Dans ma nouvelle existence, j'ai conservé certaines habitudes de l'ancienne ; c'est notamment vrai pour la fréquence de mes périodes de sommeil : une toutes les vingt-quatre heures. S'il en allait différemment au cours de mes premiers séjours dans le temps figé, c'était probablement à cause de la faim : je n'avais pas encore trouvé une nourriture qui convînt à mon nouvel état.)

Puis mes cheveux et mes poils tombèrent. Je ne peux pas dire que leur perte m'ait chagriné ; j'avais depuis longtemps cessé de me préoccuper de mon physique. Quand il n'y a personne pour vous voir... Pour la barbe, ça a même été une délivrance. J'avais toujours considéré le rasage comme une insupportable corvée et les derniers temps, avec ma peau qui se racornissait, je n'y parvenais plus qu'avec d'extrêmes difficultés.

Dépouillé de toute pilosité, mon épiderme continua de se durcir. En même temps, il se fragmentait.

Ce fut à cette époque que je dus me résoudre à abandonner tout vêtement. Les écailles avaient commencé à se former, et le moindre frottement provoquait des démangeaisons insupportables. Par la suite, j'aurais bien sûr pu les remettre, mais je n'en vis pas l'utilité. Le soleil avoisine toujours le zénith, dans mon univers, je n'ai donc jamais froid. De plus, je suis assez fier de mon nouveau corps.

Un corps de lézard. Sa forme est restée humaine, mais les écailles grises et luisantes qui le recouvrent entièrement lui donnent des allures de monstre mythologique. (*Monstre* est à prendre au sens étymologique : je suis différent de tout ce qui a existé jusqu'à maintenant. Mais je ne ressens pas cette différence comme une difformité.)

À part la peau, juste des modifications mineures. Mes ongles ont été remplacés par des griffes rétractiles ; mes incisives se sont allongées et me paraissent plus aiguës qu'avant, sans doute parce que mon régime alimentaire n'est plus le même. Quoique je supporte n'importe quel type de nourriture, seule la chair humaine est assimilée par mon organisme. Pour la même raison, je suppose d'ailleurs que d'autres transformations se sont produites à l'intérieur de mon corps, mais celles-ci, bien sûr, me demeurent inconnues.

J'aime ce corps pour sa dureté, sa résistance. Et en même temps, je regrette l'autre pour les raisons inverses. Mon sens tactile s'est émoussé, par exemple. Quelquefois, je donnerais n'importe quoi pour sentir une épine m'écorcher lorsque je traverse un buisson de ronces.

Et encore ne s'agit-il là que d'un regret fugace : la plupart du temps, dans de telles circonstances, je suis au contraire très content de voir les épines glisser sur mes écailles sans les entamer. Mais il est des domaines où la quasi-disparition des sensations tactiles me laisse un arrière-goût de frustration.

Celui de l'érotisme, en particulier. Mon activité sexuelle s'est maintenue au niveau qu'elle avait atteint au cours de mes randonnées dans un Paris immobilisé.

C'est dire qu'elle est bien supérieure à celle que je déployais dans l'univers chronologique. C'est bien simple : je ne lui connais pas de limite.

Sans ces besoins tyranniques, je crois bien que je serais d'ailleurs resté à Aubenas. C'est la nécessité de trouver des femmes – de nouvelles femmes – qui m'a incité à accomplir des périples de plus en plus longs. Avignon. Lyon. Aix-en-Provence. Marseille... Le tout à pied. Ou en vélo, mais de plus en plus rarement. L'exercice a dû tonifier mes muscles, car je suis capable de marcher dix heures d'affilée à une allure qui approche les vingt kilomètres à l'heure – une vitesse que j'atteignais tout juste à la course.

Mon nouveau corps présente une autre particularité, négative celle-là : il ne supporte pas l'eau. Ce qui me paraît étrange, puisqu'il possède une peau de saurien. Mais il s'agit là d'un interdit sans appel. Un jour, traversant un champ, j'ai posé le pied dans le lit d'un ru qui filait entre les herbes, invisible... Une vive douleur m'a envahi la jambe, semblable à celle qu'aurait causée une brûlure. À l'endroit où le pied avait été au contact de l'eau, les écailles semblaient avoir fondu. J'ai réussi à me traîner jusqu'à

une ferme voisine et y suis resté jusqu'à ce que de nouvelles écailles aient poussé, c'est-à-dire l'équivalent d'une quinzaine de jours. Les infortunés fermiers m'ont permis de subsister pendant tout ce temps-là.

Cette précision n'est pas sans importance : je compte en effet exploiter cette particularité pour mettre fin à mes jours.

Voilà qui peut surprendre, compte tenu de ce qui précède. Mais qu'on ne s'y trompe pas : si j'évoque mes crimes avec une indifférence quelquefois teintée d'autosatisfaction, c'est le plus souvent pour me rassurer moi-même. En fait, leur accumulation n'a pas réussi à faire de moi un être blasé. Au début, j'avais la chance d'agir dans un état proche du somnambulisme ; mais à présent, je reste tout à fait conscient – et jusqu'au bout. Et à chaque personne que j'égorge, à chaque femme que je viole croît ma culpabilité.

Soyons juste : il m'arrive aussi de m'enorgueillir de mes crimes. L'humanité n'a que ce qu'elle mérite ! Mais ces instants de haine sont finalement assez rares.

Et ensuite, la culpabilité revient, encore plus aiguë.

J'ai donc décidé de me suicider. Pas de gaieté de cœur, mais parce qu'il n'y a pas d'autre solution si je veux éviter à l'humanité un holocauste définitif. Je me demande en effet si, en quittant le temps, je n'ai pas acquis du même coup l'immortalité. Enfin, je n'en sais rien, mais l'hypothèse mérite qu'on s'y attarde un peu. Car l'immortalité, cela signifie une consommation infinie de nourriture.

Je ne possède pas le sens des chiffres, et il m'est difficile d'évaluer le nombre d'années (ou de siècles ?) qu'il me faudra pour venir à bout de la réserve de nourriture que constitue la France. Après elle, je dépeuplerai les autres pays d'Europe, ce qui me permettra de tenir encore plusieurs siècles, mille ans peut-être. Puis ce sera au tour de l'Asie. Là, j'aurai de quoi subsister plus longtemps. Mettons deux mille ans. Ensuite, je me rendrai en Afrique.

L'Amérique, ce sera plus difficile, puisqu'il me sera nécessaire de traverser un océan. Mais un océan figé ne recèle pas plus de dangers qu'un étang, et avec une bonne barque...

De même pour l'Océanie. En tout, j'ai de quoi vivre pour au moins dix mille ans. Ce n'est pas si mal.

Dix mille ans *pour moi*. Pour l'humanité défunte, il sera toujours ce fichu jeudi 5 juin à quatorze heures et des poussières.

C'est cela que je veux éviter. De toute façon, je suis persuadé que l'homme finira bien par se détruire tout seul, mais je refuse d'endosser la responsabilité de sa fin.

Je connais un endroit, pas très loin d'Aubenas. Le Rhône y a creusé un lit dans des roches dures. Certaines étaient même si dures qu'il n'a pas pu en venir à bout. Une dizaine d'îlots subsistent, égrenés sur moins d'un kilomètre. À l'aide d'une barque, je rejoindrai l'un d'eux. Puis je repousserai la barque vers le milieu du fleuve, ou alors je la saborderai. Risible, non ? L'être le plus puissant que la Terre ait jamais porté incapable de rejoindre le rivage pourtant si proche parce que l'eau constitue un poison mortel pour son organisme, qu'il s'y dissoudrait plus sûrement que dans un acide...

Auparavant, j'aurai terminé ce manuscrit. Je l'aurai déposé à la poste d'Aubenas, accompagné de toutes les photos que j'ai prises et qui attestent l'authenticité de mon récit. Celles des Cours Rotter, entre autres. Celles de l'Élysée aussi. Nul doute que mon éditeur ne fasse diligence pour le publier. Un best-seller en puissance, dont il n'aura aucune difficulté à négocier la vente à l'étranger.

Il est possible que je flanche en cours de route, mais je ne crois pas. Cette forme alambiquée de suicide, je l'ai choisie à dessein. Je manque de courage, voilà la vérité. Par exemple, je sais que je n'aurais pas celui de retourner vers moi le canon d'une arme à feu. Là, sur mon îlot, je conserverai jusqu'au bout l'espoir de m'évader.

Mais je mourrai. Inévitablement, puisqu'il n'y aura plus rien pour me nourrir. Je mourrai, et alors l'ordre naturel des choses se rétablira de lui-même. Par ma mort, j'aurais clos l'impasse temporelle qui n'appartenait qu'à moi.

On peut en effet considérer le temps comme une sorte d'avenue qu'arpente une foule marchant dans une seule et même direction. Perpendiculaires à cette avenue s'ouvrent d'autres artères, mais pour les emprunter, il est nécessaire de posséder une clé. Une clé qui aurait la forme d'un briquet, par exemple. Muni de cet instrument, vous pénétrez dans la ruelle – et à ce moment votre geste fige tout mouvement dans l'avenue.

Cependant, gardez bien cette idée à l'esprit : la ruelle n'existe que pour et par celui qui l'emprunte. Que vous utilisiez à nouveau la clé pour retourner dans l'avenue, et les murs qui délimitent le cours de celle-ci se refermeront.

De même si, par votre mort, vous assignez une limite à l'impasse. Dans un cas comme dans l'autre, la foule des piétons reprendra sa marche, comme si rien ne s'était passé.

Le jour où je suis allé reconnaître le lieu de ma mort, j'avais pris le faux briquet dans une sacoche où je range habituellement les outils qui me sont nécessaires pour pénétrer dans les maisons verrouillées. Arrivé au bord du Rhône, je l'en ai sorti et l'ai jeté vers le milieu du lit. Si tout se passe bien, personne ne devrait jamais le retrouver.

Le briquet disparu, moi hors d'état de nuire, l'humanité est donc sauvée. L'impasse-temps que j'avais créée aura disparu. La foule pourra recommencer à s'écouler sur l'avenue.

Du moins, c'est ce que je lui souhaite.

Mais ce briquet, justement, j'ignore toujours comment il a pu entrer en ma possession. Peut-être y en a-t-il des milliers dans son genre en circulation...

Et puis il y a ces milliers de femmes qui n'ont même pas eu conscience que je déposais mon sperme en elles. Du sperme de lézard gris qui possède la particularité de vivre hors du temps... Parmi elles, il y en avait sans doute un bon nombre qui n'utilisaient aucune méthode anticonceptionnelle et qui se trouvaient en période favorable pour la fécondation...

Un conseil : surveillez les naissances. Et si un nouveau-né disparaît en cours d'accouchement, alors...

Mais c'est vrai. Vous n'aurez probablement rien le temps de faire. Il vous aura déjà dévorés.

Dieu vous garde ! Votre avenir risque de n'être pas tout rose.